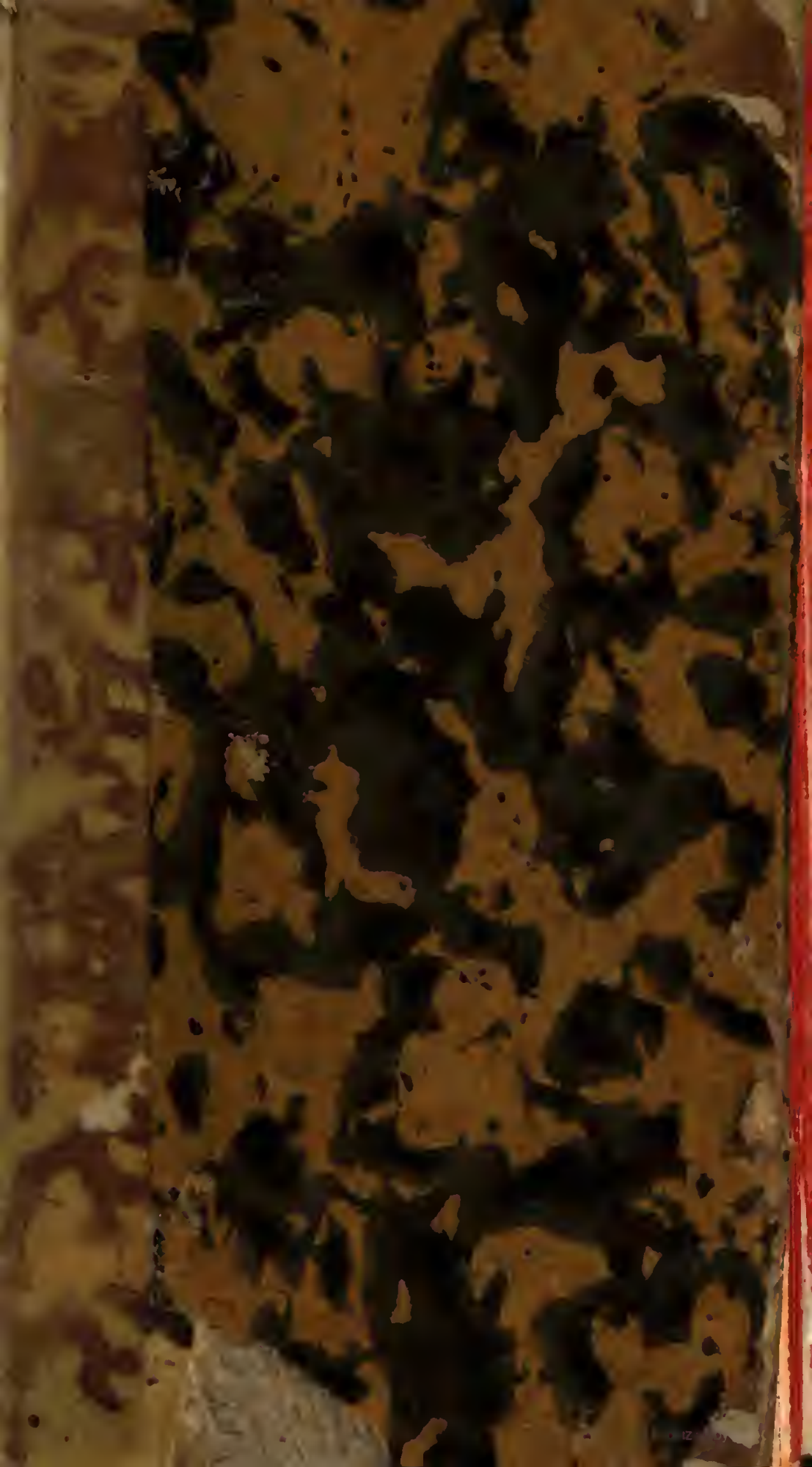


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
13
24 K
7

Sic propriis otiis consuluit
Anno 1788

12
20
8
8
16.

XXVII. 10. 30
X. 24.

BIBLIOTECA NAZ.
VITTORIO EMANUELE
ROMA

NOUVELLES
Operations de
CHIRURGIE
A PARIS

NOUVELLES OPERATIONS DE CHIRURGIE:

Contenant leurs cauſes fondées ſur la ſtructure de la partie, leurs ſignes, leurs ſimptomes & leur explication; avec pluſieurs Obſervations.

Et une Idée generale des Playes.

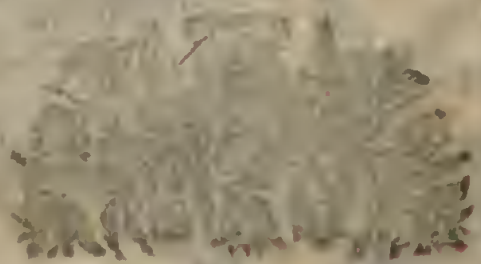
PAR

JOSEPH DE LA CHARRIERE.

A PARIS,
Chez DANIEL HORTHEMELS.

M. DC. XCII.
Avec Privilege du Roy.

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EMANUELE



DE

A TRES-HAUT,
TRES-PUISSANT SEIGNEUR,
M^RE JOSEPH DE SALES,
MARQUIS DE SALES,
COMTE DE THORENC,
SEIGNEUR DE RICHEMONT,
& autres lieux.

MONSEIGNEUR,

Ce Livre que je prens

la liberté de vous presenter, renferme des Observations qui pourront estre de quelque utilité au public. Il n'attend pour paroître que l'honneur de vôtre protection; je vous la demande tres-humblement. Je suis persuadé, MONSEIGNEUR, *qu'il n'y a gueres d'endroits au monde où vôtre Nom ne soit connu. Toute l'Eglise revere la memoire de*

Saint François de Sales vôtre grand Oncle ; & non seulement la Savoye & toute l'Italie, mais la France & plusieurs autres Nations sçavent que depuis dix-sept generations, l'illustre Famille dont vous estes presentement le Chef, a fourni de grands Hommes à l'Eglise, & à l'Etat. La fidelité, la prudence & la valeur des Heros de vôtre

race ne ſont pas inconnuës en France. On ſçait que le Seigneur de Sales vôtre Oncle, d'heureuſe memoire, avoit merité auprés du Roy Tres-Chrêtien, que Sa Majeſté luy confiaſt le Gouvernement de ſes Iſles dans l'Amerique; & qu'il y eſt mort en Vice-Roy digne du choix que ce grand Prince avoit fait de ſa perſonne. Mais vous, MONSEIGNEUR, *par com-*

combien de rares qualités meritez-vous l'estime que Son Altesse Royale fait de vous! Que d'ardeur pour son service! Avec quel zele, & avec quelle promptitude portez-vous ses Ordres dans les Expeditions les plus difficiles & les plus perilleuses! Que de sagesse dans vôtre conduite! Que de vertu dans toutes vos actions! Je ne doute point qu'à la

faveur d'un Nom auſſi éclatant qu'eſt le vôtre, ce petit Ouvrage ne ſe faſſe connoître. Il ſe répandra; & dans tous les lieux où on le lira il me ſera toûjours fort glorieux qu'on ſçache que j'ay l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur

DE LA CHARRIERE.

PREFACE.

J'Estois si content des Approbations authentiques que ces illustres Medecins m'ont fait l'honneur de donner à mon Livre, que j'avois resolu de n'y point faire de Preface : Mais il se rencontre une chose dont je crois devoir faire part au Lecteur. Un homme qui passe dans le monde pour avoir du merite, & qui effectivement se trouve dans un

poſte à ſe faire diſtinguer, me fit prier par quelques-uns de ſes amis & des miens, de dire quelque choſe à ſon avantage dans cet écrit. Je n'eus pas de peine à lui accorder ce qu'il ſouhaitoit; & je commençai de me flater qu'il avoit quelque eſtime pour mon Ouvrage: Neanmoins, je l'ai vû moi-même ſe déchaîner publiquement contre ce qu'il avoit ſi bien approuvé en particulier; & pluſieurs honnêtes gens ont eſté ſcandaliſez auſſi bien que moi de

ſa

ſa mauvaiſe humeur. On a crû qu'il s'eſt imaginé que ce Livre n'étoit pas pour avoir le ſuccez qu'il merite, & il m'a reproché d'avoir pillé ſes écrits : Il m'eſt avantageux qu'un Homme de ſon rang veüille s'attribuer le fruit de mes veilles. Cependant le Lecteur verra aiſément que je n'ay gueres l'humeur, ni les manieres d'un plagiaire, puiſque dans les choſes qui ne ſont pas de moi j'en cite les Auteurs, parmi leſquels on ne trou-

vera pas le nom du Sieur Du ***. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſoit peut-être ſervi lui-même des penſées de ces grands Hommes; mais il n'a pas été d'auſſi bonne foi que moi. C'eſt une choſe étrange que l'orgueil ! Il nous porte quelquefois à des excez qui ne ſervent qu'à mieux faire connoître nos défauts & nôtre foibleſſe. Je ne dirai rien de mon Livre, ſinon que je crois n'y avoir rien avancé qui ne ſoit fondé ſur la raiſon & ſur l'ex-

l'experience, & que je ne démontre clairement ſur la ſtructure de la partie. Je prie le Lecteur d'en juger ſans prévention ; qu'il ne compte même pour rien que Mr. Du *** voudroit bien être l'Auteur des bonnes choſes qu'il renferme.

TA-

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Des Operations en general*, page 1.
CHAP. II. *De la reüinion des playes, au sujet des sutures*, pag. 7.
CHAP. III. *Des sutures*, p. 15.
CHAP. IV. *De la suture du tendon*, pag. 25.
CHAP. V. *Du bec de lievre*, p. 31.
CHAP. VI. *De la gastroraphie*, pag. 35.
CHAP. VII. *De l'hydropisie, à l'occasion de la paracentheſe*, p. 43.
CHAP. VIII. *De l'operation de la paracentheſe*, p. 58.
CHAP. IX. *Des hernies*, p. 60.
CHAP. X. *De l'operation de l'exomphale*, p. 70.
CHAP. XI. *De l'operation du bubono-*

bonocelle & de l'hernie complette, p. 80.

CHAP. XII. *De la castration, au sujet du sarcocelle & varicocelle*, p. 90.

CHAP. XIII. *De la castration*, p. 93.

CHAP. XIV. *De l'hydrocelle*, p. 95.

CHAP. XV. *De l'operation de l'hydrocelle*, p. 97.

CHAP. XVI. *Du phimosis*, 100.

CHAP. XVII. *Du paraphimosis*, p. 104.

CHAP. XVIII. *De la pierre, au sujet de la lithotomie*, p. 106.

CHAP. XIX. *De l'extraction de la pierre*, p. 121.

CHAP. XX. *De la fistule à l'anus*, p. 130.

CHAP. XXI. *De l'operation de la fistule à l'anus*, p. 139.

CHAP. XXII. *De l'empyéme*, p. 143.

CHAP. XXIII. *De l'operation de l'empyéme*, p. 165.

CHAP.

CHAP. XXIV. *Du cancer*, p. 170.
CHAP. XXV. *De l'extirpation du cancer*, p. 178.
CHAP. XXVI. *De la bronchotomie*, p. 181.
CHAP. XXVII. *De la fistule lacrymale*, p. 184.
CHAP. XXVIII. *De l'operation de la fistule lacrymale*, p. 187.
CHAP. XXIX. *Du polype*, p. 189.
CHAP. XXX. *De la cataracte*, p. 192.
CHAP. XXXI. *Des playes de tête au sujet du trepan*, p. 197.
CHAP. XXXII. *De l'operation du trepan.* p. 223.
CHAP. XXXIII. *De l'aneuvrisme*, p. 234.
CHAP. XXXIV. *De l'operation de l'aneuvrisme*, p. 241.
CHAP. XXXV. *De la gangrene & du sphacelle, à l'occasion de l'amputation*, p. 245.
CHAP. XXXVI. *De l'amputation*, p. 271.
CHAP. XXXVII. *Du panaris*, p. 281.

CHAP.

DES CHAPITRES.
CHAP. XXXVIII. *De l'usage des ventouses.* p. 283.

CHAPITRE I. *Qui traite des playes des chairs, faites par un instrument tranchant ou meurtrissant,* p. 286.
CHAP. II. *Des playes faites d'estoc, ou par un instrument étroit & pointu,* p. 302.
CHAP. III. *De playes des tendons,* p. 311.
CHAP. IV. *Des playes des ligamens & des os,* p. 317.
CHAP. V. *Des playes d'arquebusades,* p. 323.

Fin de la Table.

APPROBATION.

LA faculté de Medecine en l'Université de Paris, aprés avoir oüi le rapport avantageux que Messieurs le Moine & Enguehard, Docteurs, Regens en la même Faculté, ont fait du Livre des Operations de Chirurgie, composé par le Sieur de la Charriere, approuve cet Ouvrage, & le juge tres-digne d'estre imprimé.
FAIT à Paris aux Ecoles de Medecine le Jeudy 19. jour d'Octobre 1690.

Signé, LEGIER,

Professeur du Roy, & Doyen de la Faculté de Medecine.

APPROBATION.

J'Ay examiné par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui traite des Operations de Chirurgie, lequel merite d'étre imprimé, étant enrichi d'un grand nombre d'observations, qui seront tres-utiles aux Chirurgiens : ce que je certifie estre veritable, je le soumets pourtant à Messieurs les Medecins de la Faculté de Paris. Fait ce troisiéme May 1690. Signé,

BEISSIER.

CATALOGUE.

NOuveau Cours de Philoſophie, ſuivant le Syſteme & les principes de Deſcartes, par Mr. Regis. 4. 3. Vol. avec fig. à Amſterdam, 1691.

Bibliotheque des Auteurs Eccleſiaſtiques, contenant l'Hiſtoire de leur vie, le Catalogue, la Critique & la Chronologie de leurs ouvrages, 4. 6. Vol. à Mons, 1691. complet.

Les Comedies de Terence traduites en François avec des Remarques, par Mr. Dacier. 12. 3. Vol. enrichies de figures à chaque Comedie à Amſterdam, 1691.

Les Oeuvres d'Horace Latin & François, avec des Remarques, par M. Dacier. 12. 10. Vol. enrichies de figures, à Amſterdam 1691.

Dictionaire Mathematique, ou Idée Generale de toutes les Mathematiques par Ozanam. 4. avec figures à Amſterdam, 1691.

Nouvelle Chirurgie de Ettmuller. 12. à Amſterdam, 1691.

Art de jetter les Bombes, par Blondel. 12. fig. à Amſterdam.

Traité de l'Ame, & de la Connoiſſance

ce des Bêtes, ſuivant les principes de Deſcartes. 12. à Amſterdam, 1691.

Architecture generale de Vitruve en Abregé par Perrault de l'Academie Françoiſe. 12. avec fig. à Amſterdam, 1691.

Toutes les Cartes Geographiques, à l'uſage de M. le Dauphin, ſur deux feüilles, en grand papier, par Sanſon. Sçavoir, le Globe, Europe, Aſie, Afrique, Amerique Meridionale, Amerique Septentrionale, France, Eſpagne, Italie, Angleterre, Ecoſſe, Irlande, Allemagne, Suede, Dannemark, Empire des Turcs, Turquie en Europe, Turquie en Aſie, Judée ou Terre ſainte, la Mer Mediterranée, les Pays-Bas Catholiques, Hongrie, les 17. Provinces des Pays-Bas, Flandre Eſpagnole, Alſace, Cours du Rhin, Catalogne, Brandebourg, le Pays de Liege, Pomeranie, Monts Pyrenées, Moſcovie, Haynaut, Monts des Alpes ou Paſſage de France en Italie, la Savoye & le Piemont, la Pologne, le Cercle du Rhin, le Cercle de Baviere,

re, le Cercle d'Autriche, le Cercle de Suaube, le Cercle de Franconie, le Cercle de Weſtphalie, le Royaume de Boheme, le Royaume de Naples & Sicile, la Franchecomté, la Lorraine, le Brabant, les Sept Provinces-Unies, la Suiſſe, la Hollande, Cours de la Moſelle, à Amſterdam 1691.

Nouvel Atlas de Sanſon, à l'uſage du Dauphin, contenant leſdites Cartes en un volume in folio, à Amſterdam 1691.

Tables Geographiques contenant les Diviſions du Globe, de l'Eſpagne, de la France, & de toutes les Cartes ſuſdites, à Amſterdam 1691.

Anacreon Oeuures en Vers Grecs & François par M. de Longepierre, 12.

Comedies de Plaute, Latin & François, avec les Remarques de Mlle. le Févre, 12. 3. vol.

Dictionaire nouveau François & Latin à l'Uſage du Duc de Bourgogne recüeilli par les P. Tachard, Bouhours, Commire & Gaudin, ſur les Memoires de Danet, Pomey, Richelet & autres, 4.

Inſtruction pour les gens de guere ou Trai-

Traitté de l'Artillerie, des Bombes & des Armes à feu, 12. fig.
Les Oeuvres de Lucrece, Latin & François, avec les Remarques par le Baron de Coutures, 12. 2. vol. fig.
Mauriceau de l'accouchement des Femmes, 4. fig.
Nouvelle Geographie de Sanson, 12.
Penſées Ingenieuſes des Anciens & des Modernes du P. Bouhours, 12.
Plaidoyers & Oeuvres diverſes de Patru, 12. 2. vol. augmenté.
Q. Curce de Vaugelas, 12. Latin. & François.

TRAITÉ DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.

CHAPITRE I.

Des Operations en general.

ENTRE toutes les parties de la Medecine il n'y en a point de plus utile que celle que j'entreprens de traiter.

Elle nous enseigne la pratique des Operations de Chirurgie; elle nous explique les principaux phenomenes de Pathologie; elle nous fortifie dans la connoissance du sujet sur lequel nous les pratiquons, & j'ose dire que sans le secours des Operations la Chirurgie ne seroit jamais parvenuë

à ce point de perfection où nous la voyons aujourd'hui ; & que plusieurs belles connoissances qui regardent l'explication des principales maladies, seroient remplies de faits douteux, si celle-ci ne les éclaircissoit par des démonstrations évidentes, & par des raisons que l'experience autorise. C'est une étude qui ne renferme rien qui ne soit digne d'arrêter nos esprits, & qui n'engage ceux qui aiment leur profession, d'étaler les avantages que nous en recevons. C'est elle qui rend recommandable l'Artiste qui réünit avec dexterité les parties divisées, qui divise avec discernement celles qui sont dans leur integrité, qui tire avec adresse les corps étrangers, & qui applique avec art & industrie les ressorts qui manquent à nostre perfection. Ainsi l'intention qu'il doit avoir est de s'étudier à bien pratiquer ces quatre Operations, à developer toutes les difficultés qu'elles renferment, & à bien observer toutes les circonstances qui les precedent, qui les accompagnent & qui les suivent, afin de maintenir les parties dans leur union & dans leur situation naturelle.

Ce seroit icy le lieu de faire l'éloge de la Chirurgie ; mais outre que le temps ne me l'a pas permis, je n'ay osé l'entreprendre, dans la crainte où jestois de

suc-

ſuccomber ſous le poids d'une ſi penible entrepriſe, puiſque tous les Auteurs qui en ont écrit avant moi, & qui ont vanté ſon excellence, n'ont jamais pû lui donner des loüanges proportionnées à ſes grandes utilités. Je me ſuis donc renfermé dans mon ſujet, & je puis dire que ſi les nouveaux Anatomiſtes qui ont découvert tant de merveilles, en avoient fait une juſte application à la Chirurgie, & ſi les grands praticiens l'avoient enrichie de leurs obſervations, on y trouveroit des utilités & des avantages qu'on n'y trouvera jamais, ſi on ne change ſes principes: Mais comme la matiére paroît épineuſe, nous trouvons peu de perſonnes qui nous en communiquent leurs idées & leurs recherches particulieres. On ne fait que l'ébaucher & la traiter ſuperficiellement, ſans l'aprofondir: ce qui fait le plus ſouvent que l'on rejette les fautes de l'art ſur la mauvaiſe dipoſition des ſujets. J'avouë qu'il eſt tres-difficile de rencontrer toûjours juſte, parce que la nature varie ſouvent ſes mouvemens, & qu'elle opere dans des recoins ſi cachés, & par des voyes ſi peu connuës, qu'elle renverſe par des coups impreveus, que nous ne connoiſſons point, toute l'œconomie de nos Operations.

Il ne ſuffit pas d'entreprendre une operation, il faut connoître le ſujet ſur le-

quel on la doit pratiquer, je veux dire ſon temperament, ſa diſpoſition, & la partie affligée.

J'entens par temperament une certaine diſpoſition de parties qui conſiſte dans l'arrangement des reſſors qui les compoſent, & dans la configuration de leurs pores proportionnés à la nature des liqueurs qui paſſent au travers, & de leur mouvement plus ou moins rapide.

La diſpoſition de nos corps regarde le regime de vivre, l'inclination, l'âge, la ſaiſon, l'habitude & les forces; car ſi un malade obſerve un méchant regime de vivre, s'il eſt attenué, denué de forces, ou que l'âge ne permette pas de faire l'operation, ou enfin qu'il ait plus de penchant pour ce qui lui eſt contraire & nuiſible, que pour ce qui lui eſt utile, alors le Chirurgien doit ſuſpendre ſon jugement, afin de ne rien hazarder.

Quant à la partie qui ſouffre, l'Operateur en doit connoître la conſtitution naturelle, la connexion, l'action & l'uſage, s'il veut tirer quelques avantages de ſes entrepriſes, & prevenir les ſimptomes qui arrivent dans ces occaſions.

Si l'operation ſe peut differer, il faut attendre une ſaiſon favorable, comme le Printemps ou l'Automne,

Dans

Dans le Printemps le ſang & les eſprits que le froid avoit concentrés, s'exaltent à la ſurface, & revivifient avec plus de chaleur les parties qui auparavant étoient comme engourdies & inanimées: ils ſont dans une fermentation, douce, naturelle, & par conſequent capable de tous les bons effets qu'on en peut attendre.

Dans l'Hyver au contraire le froid reſſerre les pores, il empeſche la tranſpiration, il change l'œconomie de la circulation, & le ſang n'a plus cette vivacité capable d'animer nos corps.

Dans l'Automne l'action des ſels & des ſoulfres qui avoient pris eſſor, & qui étoient dans une exaltation continuelle pendant les chaleurs exceſſives de l'Eſté, eſt un peu reprimée: le ſang qui avoit acquis une diſpoſition acre & bilieuſe par une chaleur immoderée, s'adoucit & calme les effervescences extraordinaires qui excitoient des pertes d'eſprits continuelles.

Voilà ce me ſemble les principales maximes qu'on doit obſerver avant que d'entrer dans le particulier de chaque operation.

J'aurois pû m'étendre davantage ſur le general des operations: mais comme de ſi longs diſcours n'éclairciſſent point les difficultez qu'elles renfer-

ment, & que dans l'ordre que je me suis proposé de ne rien donner qui ne fût digne de l'attention du Lecteur, j'ai crû que l'on pouvoit fort bien se dispenser de décrire ces ennuyeuses definitions, divisions & subdivisions, qui sont le principal ornement de la plusparr des Livres de Chirurgie.

CHA-

CHAPITRE II.

De la reünion des playes au ſujet des Sutures.

COmme dans l'ordre de ce Traité on commence par les Sutures qui ne ſe pratiquent qu'à deſſein de reünir les parties diviſées, nous parlerons d'abord de la reünion : mais pour être informés de la maniere dont elle ſe fait, nous devons obſerver deux choſes.

La premiere, que la reünion des parties diviſées eſt le ſeul ouvrage de la nature, qui ſe ſert dans cette occaſion de ſon baume naturel.

La deuxiéme, que toute la ſcience du Chirurgien ne ſert de rien pour la reünion ; mais comme il eſt l'imitateur de la nature, il doit pour ſeconder ſes deſſeins, & procurer la reünion des playes, employer trois moyens. Le premier eſt de nettoyer exactement les playes, & les débaraſſer de tous les corps étrangers. Le deuxiéme, d'en approcher les lévres ; & le troiſiéme, de les maintenir dans cette ſituation. Un Chirurgien pour ſatisfaire

faire à ces trois intentions, & pour procurer la réunion des playes, doit eſtre informé de la ſtructure des parties, & de la nature du ſuc nourricier qui ſert à les entretenir.

Touchant le premier point, il eſt important de ſçavoir que toutes les parties de nôtre corps ne ſont qu'un aſſemblage de fibres, de veſſicules & de vaiſſeaux: mais parce que le different arrangement qu'ils gardent, diſpoſe dans chacune en particulier des eſpaces & des pores differemment figurés, il faut neceſſairement que les particules nourricieres du ſang ſe moulent & s'arrangent diverſement, ſuivant que la configuration des pores & des conduits qu'elles enfilent eſt differente.

A l'égard du ſuc nourricier, il faut penſer que le ſang qui en eſt la matiére commune, contient une liqueur homogene, & quoiqu'il paroiſſe à nos yeux ſous la forme de deux ſubſtances, il eſt neanmoins conſtant que toutes les parties ſe nourriſſent de ſa partie blanche, & non point de ſa partie rouge, ſi nous concevons que cette partie blanche eſt douce, balſamique, gluante & viſqueuſe, qui ſont toutes les conditions requiſes & neceſſaires pour leur entretien: d'où l'on peut conclure que c'eſt le baume & le veritable ciment de tou-

toutes les réunions qui ſe font dans la nature.

Il ſeroit aſſez difficile de comprendre comment ce ſuc nourricier, dont la ſubſtance eſt homogene, peut eſtre employé à l'entretrien d'un grand nombre de parties differentes, ſi par ce que nous venons de dire de leur ſtructure, nous ne concevions que ce ſuc, tout indifferent qu'il eſt, peut aiſément devenir chair, artere, membrane, os, tendon, cartilage, &c. ſuivant qu'il eſt modifié en paſſant par les canaux inſenſibles, qu'il faut regarder comme autant de petites filiéres où il ſe moule, & ſe figure differemment, ſuivant la differente configuration de leurs poroſités : de même que les parties de la ſéve qui ſont confonduës & comme indeterminées dans le ſein de la terre, prennent une forme & une figure déterminée, en paſſant par les differens pores des fibres qui compoſent les plantes, comme ronde, pointuë, quarrée, &c. Cette diverſité de figures fait que ces parties ſont capables de produire des effets tout contraires, tant dans les plantes que dans les animaux.

Cela ſuppoſé & bien entendu, je dis que la ſcience du Chirurgien, ſoit dans la réunion, ſoit dans les pertes de ſubſtance, ſoit enfin dans quelque occa-

sion que ce puisse estre, ne sert qu'à rectifier cette seve par la voye des remedes generaux, lorsqu'elle est corrompuë; & les topiques ont la vertu de conserver la pureté naturelle du suc nourricier, que les arteres portent à la partie blessée, & la défendre en même temps des impressions de l'air. Ainsi les vulneraires, les sarcotiques, les carminatifs, & les astringens dont les Chirurgiens se servent dans le commencement, le progrez, l'estat & la fin des playes, produisent tels effets, comme je prouverai en expliquant leur action.

Les vulneraires sont ordinairement chargés de parties huileuses & salines, ce qui produit deux bons effets; le premier est que les parties huileuses s'unissent & s'ajustent facilement aux parties visqueuses & nourricieres du sang, & font ensemble une espece d'enduit, qui resiste contre les puissantes attaques de l'air, qui est le grand ennemi des playes; le deuxiéme est que les particules salines divisent, tranchent & attenuent les parties qui ont le plus de disposition à s'alterer, & les entraînent avec elles dans la supuration.

Les sarcotiques & carminatifs qui ne different que du plus ou du moins, doivent toûjours abonder en souffres salins tres-subtils, & en alkali fixes & dessica-

desſicatifs. Les ſouffres ſalins les plus éterés ſubtiliſent & purifient les parties nourricieres, & les maintiennent dans leur mouvement naturel, & par conſequent dans leur état de bonté, tandis que les alkali fixes & les autres parties desſicatives retiennent & repouſſent par leur vertu cauſtique les parties les plus aigres & les plus malignes, capables de produire un méchant pus, & d'engendrer des chairs fongueuſes qui prennent le plus ſouvent la forme de cul de poule : les parties aigres les plus exaltées eſtant abſorbées, les chairs ſe maintiennent unies, fermes & vermeilles.

Au ſujet des remedes aſtringens, il eſt à propos de rendre raiſon pourquoi les cicatrices ſont ordinairement ſi difformes ; cela dépend preſque toûjours du Chirurgien, ſoit qu'il n'ait pas aſſez de dexterité pour faire enſorte que les fibres répondent les unes aux autres, ſoit qu'il comprime trop rudement la playe en cherchant les corps étrangers, & qu'il en affaiſſe les fibres, dont les unes tendent en haut, & les autres en bas, s'entrecroiſant de maniere que les deux bords des lévres de la playe ne peuvent jamais eſtre à niveau ; ſoit enfin qu'il ſe ſerve des remedes trop aſtringens, tout cela contribuë à rendre les

cicatrices defectueuſes : mais particulierement les remedes trop ſtiptiques, à cauſe qu'ils ſont remplis de parties alkalines fixes, & alkalines vitrioliques : les fixes bouchent les pores, & les vitrioliques les brûlent, les cauteriſent, & en emportent même de la ſubſtance. Voilà en general l'idée qu'on doit avoir de l'effet de tous ces remedes.

Je paſſe à la réunion du tendon, que les anciens & la plûpart des modernes avoient abandonnée, & qu'on auroit negligée à leur imitation, ſi feu Monſieur Bienaiſe, à qui nous en avons l'obligation, ne l'avoit renouvellée.

En effet, il n'y a non plus de danger à pratiquer la ſuture du tendon que celle d'une ſimple playe, ſi nous conſiderons que la liqueur qui coule dans ſes canaux, n'eſt pas differente de celle qui paſſe dans le ventre du muſcle. Pourquoi ne veut-on pas que le tendon coupé ſe réuniſſe auſſi bien que le muſcle ; puiſque ce même ſuc ruiſſelle dans les os pour leur ſervir de nourriture, & que c'eſt le veritable lien & le veritable ciment qui les réunit lorſqu'ils ſont rompus ? pourquoi ne veut-on pas qu'il produiſe le même effet à l'égard des tendons qui leur ſont continus ? N'obſervons-nous pas même dans les plantes, lorſque l'on ente une greffe ſur

un

un ſauvageon, que la ſeve paſſe des poroſités des fibres ligneuſes du ſauvageon à celles de la greffe, que ſes parties ſalines & gluantes s'arrêtent & ſe figent à chaque circuit, à l'endroit de leur aſſemblage, tant par le mouvement & l'action de la matiére ſubtile & éterée, que par la rencontre de l'air exterieur, & forment un cal ſemblable à celui qui s'engendre aux os rompus? Ainſi mettant ſix greffes de differente eſpece ſur un même ſauvageon, on aura le plaiſir de lui voir porter des fruits d'autant de differentes eſpeces: ce qui ne ſçauroit s'expliquer ſans dire que les ſucs qui paſſent par les racines & par le tronc du ſauvageon n'ont point encore de figure determinée; mais qu'ils en reçoivent en paſſant par les pores de chaque greffe. C'eſt une experience que je rapporte en paſſant, parce qu'elle fortifie le ſyſtéme que j'ai établi touchant la réunion.

Quant à l'inégalité qui reſte à l'endroit de l'aſſemblage aprés la formation du cal, il n'eſt pas difficile de concevoir que cela provient de la trop grande abondance des ſels qui s'exaltent à la ſurface, où ils ſont retenus & figés par l'action de l'air exterieur, comme nous avons fait remarquer cy-devant.

Ayant

Ayant expliqué les principales difficultez qui regardent la réunion, voici comme je conçois qu'elle se fait.

Aprés que le Chirurgien a debaraſſé la playe de tous les grumeaux de ſang & de tous les autres corps étrangers qui s'y rencontrent, qu'il en a approché exactement les lévres, & qu'il a tâché d'apporter tous les ſoins neceſſaires pour les maintenir dans cette ſituation, je dis que les molecules du ſang, toutes indifferentes & indeterminées qu'elles ſont, paſſant & repaſſant d'une des lévres de la playe à l'autre par des tuyaux que je regarde comme autant de petites filieres, s'y moulent & s'y figurent diverſement, ſuivant la configuration de leurs pores. Il arrive que par ces differentes allées & venuës les parties les plus gluantes, les plus nourricieres & les plus balſamiques que la chaleur épaiſſit & endurcit, ſe dégageant des autres, s'arrangent & s'accrochent à l'embouchure des petits tuyaux, & forment pour ainſi dire un milion de petites chaînes tenduës oriſontalement d'une lévre de la playe à l'autre, pour les lier & les joindre tres-exactement enſemble. C'eſt ainſi que j'expliquerai toûjours la réunion, la vegetation des parties, & le progrez des playes, dont les pertes ſont conſiderables. Je paſſe à l'examen des ſutures & aux circonſtances qui en dépendent.

CHA-

CHAPITRE III.

DES SUTURES.

LES anciens ont établi deux ſortes de ſutures, les unes à points ſeparés, qu'ils ont appellées incarnatives, & les autres à points continus, nommées reſtrinctives. Ils ont encore parlé d'une eſpece de ſuture conſervative, qu'ils pratiquoient dans les grandes playes pour éviter les difformités.

L'entrecoupée, l'emplumée ou l'enchevillée, l'entortillée, l'agrafée & la ſuture ſeiche, ſont les cinq eſpeces de ſutures incarnatives.

Celles du Pelletier, du Cordonnier, du Coûturier, du dehors au dedans, & du dedans au dehors, & celle de Celſe qui ſe fait en croix, ſont les cinq eſpeces de ſutures que l'antiquité nous a décrites ſous le nom de reſtrinctives du ſang. Mais ſans m'arrêter à vous décrire la maniere dont on pratiquoit ces dernieres, qui ſont abſolument inutiles, je paſſe à celles qui ſont en uſage; ſçavoir l'entrecoupée, l'enchevillée & l'entortillée: celle-ci ſe pratique au bec

de

de liévre, l'enchevillée aux playes profondes, & l'entrecoupée à toutes les autres eſpeces.

Ce n'eſt pas aſſez de vous entretenir des ſutures, je ſuis obligé de faire remarquer toutes les circonſtances qui les accompagnent, aprés que j'aurai donné une idée la plus juſte qu'il me ſera poſſible, des playes où elles conviennent, & de celles où elles ne conviennent point.

Les playes où l'on pratique ordinairement les ſutures ſont angulaires, tranſverſes, obliques: en un mot, où le bandage ne peut faire la réunion.

Celles où l'on rejette la ſuture, ſont les playes alterées de l'air. Je vai propoſer mes conjectures au ſujet de ſon action maligne ſur les playes découvertes.

Je dis que l'air eſt une matiére fluide & tranſparente, remplie de nitres ſalins, dont les parties ſont branchuës & irregulieres; cela ſuppoſé, il eſt facile de tirer quelques conſequences touchant la maniere qu'il communique ſes méchantes qualités aux playes, & comme il eſt capable d'alterer la nature du ſang: ce qui n'eſt pas mal aiſé de concevoir, ſi nous faiſons reflexion qu'il roüille non ſeulement le fer & le cuivre, mais auſſi qu'il corrompt les corps mêmes les plus ſolides.

Je conſidere l'humidité de l'air & le nitre

nitre dont il eſt chargé, comme deux agens qui ont la force de conſumer & détruire la portion la plus onctueuſe du ſuc nourricier des parties : de ſorte que l'huile du ſang, qui eſt le veritable baume dont la nature ſe ſert pour réunir les playes, & entretenir les vaiſſeaux ſouples, ſe trouvant diſſipée par l'humidité de l'air, & l'action des ſels nitreux qui y ſont répandus, les fibres ſe deſſeichent, & leurs pores ſe retreciſſent, ce qui occaſionne de tres-frequentes & dangereuſes obſtructions. Les ſels ayant pris le deſſus, & s'étant unis avec ceux qui reſultent de la conſumation des particules oleagineuſes qui leur ſervoient de vehicule, ſe changent en une matiére vitriolique & arſenicale qui ronge, qui déchire, qui coupe & qui cauteriſe les vaiſſeaux. Il reſulte de ce mélange & de ce changement une eſpece de vert-de-gris à peu prés de même que nous en remarquons ſur le cuivre aprés l'action de ce puiſſant ennemi des corps ; de maniére que ſi on ne garantiſt les playes de ſes ravages, il arrive que l'obſtruction & l'inflammation s'augmentent de plus en plus, ce qui occaſionne la fiévre, & donne lieu à la gangrene d'attaquer la partie.

Les ſutures ne conviennent pas aux playes contuſes, parce qu'il y a du ſang extra-

extravasé entre les fibres & les vesicules qui doit necessairement se convertir en pus. Il n'est pas besoin d'autre indication pour nous marquer qu'il faut necessairement lui donner issuë par la voye de la supuration, & que la suture seroit par consequent tres-dangereuse.

Je dis aussi qu'on ne pratique point la suture aux playes où il y a une grande deperdition de substance, comme sont celles qui sont faites par toutes sortes d'armes à feu, ni à toutes les playes où le Chirurgien ne sçauroit approcher les lévres.

La suture ne se fait point aux morsures des animaux veneneux. Il est hors de doute que leur venin irrite d'abord les esprits, qu'il se porte au cerveau, & qu'il infecte toute la masse du sang, à quoi il faut remedier au plûtôt par le secours des cardiaques & des corroboratifs, aprés avoir appliqué sur la playe les resolutifs les plus violens, comme la theriaque dissoute dans l'esprit de vin, & autres remedes de cette nature.

On la rejette encore aux grandes inflammations: cela ne souffre aucune difficulté, d'autant que l'obstruction precede toûjours l'inflammation, & qu'il faut necessairement que la matiére qui est arrestée & hors de ses vaisseaux s'évacuë.

Elle n'a point d'usage où il y a des vaisseaux considerables ouverts, parce que le

sang

ſang qui en ſort, les ligatures qu'on eſt obligé de faire, & les remedes aſtringens qu'on y applique, ſont des corps étrangers qui s'oppoſent à la réunion.

On doit auſſi les éviter aux playes de la poitrine, tant ſuperficielles que profondes, à cauſe de ſes frequents mouvemens contraires à la réunion. Car la poitrine étant obligée de ſe dilater & ſe reſſerrer, les muſcles & la peau faiſant effort, & tendant à élever & à dilater la poitrine, ſe déchireroient à cauſe de la reſiſtance de la ſuture : ce qui exciteroit l'inflammation, la douleur, & la difficulté de reſpirer.

Enfin les anciens ont ajoûté qu'il ne falloit pas s'en ſervir aux endroits où les os ſont découverts, à cauſe de l'exfoliation : mais comme il n'y a rien qui altere tant le tiſſu des os, & qui facilite plus promptement l'exfoliation, que l'attouchement de l'air, il ne faut pas heſiter de les mettre à couvert par le moyen de la ſuture, avec neanmoins cette circonſtance qui eſt d'avoir égard aux contuſions & aux fractures qui arrivent le plus ſouvent aux os. Toutefois de quelque maniere que ce ſoit, on ne riſque rien, veu que ſi les accidens eſtoient preſſans on n'auroit qu'à couper le fil : de ſorte qu'on peut ſans danger faire la ſuture aux playes de tête qui penetrent juſqu'aux os, à

moins

moins qu'elles ne fuſſent dans la partie anterieure du coronal, ou derriere la tête, & qu'elles décriviſſent une ligne droite: alors il faudroit ſe ſervir du bandage uniſſant. Cela connu & expliqué, il faut preſentement parler des circonſtances qui accompagnent les ſutures que nous devons pratiquer. Elles conſiſtent à choiſir des aiguilles proportionnées à la nature de la playe : c'eſt à dire que ſi elle eſt grande & profonde, on ſe doit ſervir d'une aiguille courbe, plate & bien tranchante, le fil doit eſtre double ou ſimple, ſuivant l'effort auquel il doit reſiſter. Dans toutes ſortes de playes les doigts ſont plus commodes que la canulle.

Ayant pris toutes ces precautions & debarraſſé la playe de tous les corps étrangers, un ſerviteur en doit approcher les lévres, & le Chirurgien avec une aiguille enfilée d'un fil ciré les percera en droite ligne du dehors au dedans, & du dedans au dehors, faiſant autant de points qu'il eſt neceſſaire. On doit percer aſſez avant dans les chairs, parce qu'on pourroit, faute de penetrer, laiſſer de l'eſpace au fond de la playe, où il ſe répandroit du ſang qui empécheroit la réunion.

Je ne ſuis pas de l'opinion de ceux qui recommandent dans la pratique des ſutures d'anticiper davantage ſur la lévre ſupe-

perieure que ſur l'inferieure ; parce que, diſent-ils, la force d'un muſcle eſt beaucoup plus conſiderable vers ſon origine que vers ſon inſertion. Mais ils ne conſiderent pas dans l'action ſenſible d'un muſcle, que lorſque le tendon de l'origine obeït & ſe relâche, celui de l'inſertion eſt fortement tendu & bandé, & beaucoup plus ſujet à ſe rompre, ſi d'ailleurs il ſouffre quelques divulſions : d'où je conclu que ſi l'on avoit à prendre plus d'une lévre d'une playe que nous ſuppoſons eſtre dans le ventre du muſcle, que de l'autre, il vaudroit beaucoup mieux anticiper ſur celle qui regarde l'inſertion. Mais ſans m'arrêter à une choſe de ſi petite conſequence, je dis qu'il n'eſt pas neceſſaire d'intereſſer plus un côté que l'autre.

Enfin tous les fils eſtant paſſés, on commence à noüer celui du milieu. On fait d'abord un nœud ſimple du côté le plus ferme, & que la matiére a moins de penchant : ſur ce nœud on applique une petite compreſſe de linge, au deſſus de laquelle on fait un autre nœud ſimple, que je crois plus utile que le nœud du Chirurgien, qui conſiſte à paſſer deux fois le fil par le même nœud ; parce que s'il arrivoit quelques accidens, il ſeroit plus aiſé à denoüer. On en fait un coulant ; & ainſi des autres.

Si

BIBLIOTECA ROMA

Si les playes ſont ſuperficielles, on ſe ſe ſert d'une aiguille droite, du fil ſimple, & des doigts, obſervant toûjours les mêmes circonſtances dont nous venons de parler. On prefere le fil à la ſoye, parce qu'elle coupe la chair.

Si la playe n'a qu'un angle, on commence par l'angle : ſi elle en a deux, on commence par la partie la plus ſolide : ſi elle en a trois ou quatre, on commence toûjours par les angles, les petites compreſſes, les plumaſſeaux. Les baumes & les bandes ſont du genie de chaque Chirurgien. Si l'on applique quelque emplâtre, il faut mettre de petites compreſſes ſur les nœuds, de peur de les emporter lorſqu'on enleve l'apareil.

S'il arrive quelque accident fâcheux, on lâche les nœuds ſans aucune violence, d'une maniere à les pouvoir ſerrer, aprés que les accidens ſont ceſſés. Mais s'il arrivoit une inflammation conſiderable, qu'on fût contraint de les couper, on introduiroit une ſonde par deſſous, au deſſus de laquelle on couperoit le fil. C'eſt ainſi qu'on s'y prend lorſqu'on s'apperçoit que la réunion eſt faite, & qu'il ne s'agit plus que de défaire la future avec adreſſe. Alors on appuye le doigt auprés du nœud, & on tire doucement le fil, crainte de renouveller la playe.

Voilà à peu prés les principales circonſtances

ſtances qu'on doit obſerver en pratiquant la ſuture entrecoupée ; je paſſe à l'enchevillée, qui ne differe de ce celle dont nous venons de parler, que de la maniere de diſpoſer le fil. On la met ordinairement en uſage aux playes profondes qui arrivent aux grands muſcles feſſiers, & à ceux des cuiſſes, quoiqu'à le bien examiner, on doit toûjours preferer l'entrecoupée. Mais puiſque ſon utilité merite qu'on en parle, & qu'on s'en eſt ſervi de tout temps aſſez heureuſement, voici comme on la fait.

Le Chirurgien prend une aiguille courbe, garnie d'un fil ciré, dont les deux extremités doivent paſſer enſemble par le trou de l'aiguille, afin qu'il reſte une ance. Aprés l'avoir fait paſſer au travers des chairs, on en diſpoſe ainſi deux ou trois ſuivant la longueur de la playe, dans leſquelles on introduit des chevilles garnies de linge, ou des tentes de linge bien fermes, qui doivent eſtre rangées le long des bords de ſes lévres qui ont eſté raprochées par un ſerviteur, qui les aſſujettit pendant que le Chirurgien fait des nœuds ſur les chevilles, comme il a eſté dit, excepté qu'on n'y met point de compreſſe.

Il y a encore une eſpece de ſuture emplumée, où l'on peut couper le fil, & faire des nœuds de tous côtez.

La

La ſuture entortillée ne ſe fait ordinairement qu'au bec de liévre. Elle conſiſte à diſpoſer le fil en croix autour de l'aiguille, comme il ſera décrit dans l'operation.

Quelques-uns mettent la ſuture ſeiche au rang de celles qui ſont en uſage: mais outre que cette ſuture n'eſt propre que pour les playes de la peau, & qu'elle ſe défait le plus ſouvent, je la trouve inutile, non ſeulement parce que l'humidité la relâche, mais auſſi parce qu'elle n'eſt pas capable d'une exacte réunion: neantmoins ceux qui s'en voudront ſervir, n'ont qu'à prendre deux morceaux de toile neuve avec leur liſiere, découpés par pluſieurs angles, plus ou moins, ſuivant l'étenduë de la playe, à l'extremité deſquels on attache de petits rubans de fil. On trempe ces morceaux de toile dans la colle forte, les appliquant de maniere que les angles ſoient éloignés des bords de la playe environ d'un demi-travers de doigt, afin d'avoir la facilité de le réunir plus commodement.

CHA-

CHAPITRE IV.

De la ſuture du tendon.

POUR finir les ſutures, il me reſte encore à faire obſerver comme on pratique celle du tendon ; mais avant de commencer, il eſt neceſſaire d'expliquer les ſimptomes qui accompagnent ordinairement ſes bleſſures. Dans ces ſortes d'inconveniens le tendon eſt entierement coupé, ou en partie : s'il eſt effectivement coupé, il eſt évident que les accidens n'en ſont pas ſi fâcheux, & qu'il ne ſouffre ni tention, ni enflure, ni fluxion : il ſe retire en partie dans les chairs, & augmente un peu en groſſiſſant. Mais s'il n'eſt coupé qu'en partie, je dis que les ſimptomes en ſont tres-dangereux, parce que les fibres qui reſtent n'eſtant plus fortifiées par celles qui ſont diviſées, doivent neceſſairement ſe rompre & ſe déchirer dans la contraction ſenſible du muſcle, ou du moins ſouffrir des tentions ſi violentes qu'il ſurvient peu de temps aprés de cruels accidens : outre que le ſang répandu dans l'intervalle

des fibres se fermente, les particules salines agissant sur les fibres tendineuses les divisent, d'où il s'ensuit douleur aiguë, convulsion, défaillance, vomissement, diharrée, fiévre, assoupissement, & souvent la gangrene, si on ne coupe au plûtôt le reste du tendon.

La douleur n'est excitée que par la divulsion continuelle des petites fibres insensibles; ainsi celle que l'on ressent quelque temps aprés un coup d'épée, ne provient pas de cette premiere division, mais de celles qui se font actuellement par l'action des humeurs aigres & extravasées: desorte que toutes les fois que l'animal ressent de la douleur, il se fait des divisions, à l'occasion desquelles l'ame qui veille & qui s'intereſſe à la conservation des parties de nôtre corps, est affligée.

Ces humeurs acres venant à secoüer vivement ces petits filets de nerf, determinent les esprits à couler irregulierement dans les muscles, ce qui excite la convulsion.

Les esprits estant en déroute, au lieu d'accourir dans les fibres du cœur, & d'en regler les mouvemens, ils se portent en désordre, tantôt dans une partie & tantôt dans une autre: le cœur estant ainsi privé de l'influence des esprits qui sont les veritables instrumens de ses mouvemens ordinaires, & n'estant plus capable de con-

contraction, le cours du ſang doit eſtre ſuſpendu pour quelques momens. Delà vient la défaillance.

Mais auſſi-tôt qu'ils reprennent leur cours ils redoublent leur action, & s'élancent avec tant de precipitation dans les fibres charnuës de l'eſtomach, à cauſe du commerce familier, & du conſentement mutuel qu'il y a entre les nerfs cardiaques & les nerfs ſtomachiques, qu'ils l'obligent à ſe décharger de tout ce qu'il contient. En quoi conſiſte le vomiſſement.

Le ventricule per ſes contractions puiſſantes & réiterées preſſe tellement la veſſicule du fiel & les canaux biliaires & pancreatiques qui ſont au voiſinage, qu'il exprime la bile & le ſuc pancreatique de toutes parts dans la cavité des inteſtins: ce qui occaſionne auſſi-tôt la diharrée.

Ces deux liqueurs eſtant ainſi exprimées de leur reſervoir ſans y avoir receu toutes les preparations & alterations qui leur ſont neceſſaires, ne manquent pas d'aigrir le chile avec lequel elles ſe mêlent dans la cavité des inteſtins, & lui ſervir de levain & de ferment pour le corrompre & produire la fiévre.

Le ſang eſtant en fermentation monte au cerveau avec tant d'impetuoſité, que les ſinus de la baſe du crane qui reçoivent

tout le reſidu du ſang de la tête interieure, ne ſçauroient décharger dans les jugulaires à proportion autant de ſang que les arteres en fourniſſent, à cauſe de la lenteur de la circulation du ſang dans ces ſinus : deſorte que les nerfs qui ſortent de la baſe du crane pour ſe diſtribuer aux organes des ſens, ſe trouvent un peu comprimés par le poids du ſang qui eſt au deſſus ; ce qui fait que la tête s'appeſantit, & que les ſens ne reçoivent pas l'impreſſion des objets avec la même facilité qu'auparavant, à cauſe de l'obſtacle que les eſprits trouvent à leur paſſage.

Pour aller au devant de tous ces accidens, il n'y a qu'à couper le reſte du tendon, ſi la plus grande partie eſt détruite ; mais ſi la perte des fibres n'eſt pas ſi conſidérable, & que les accidens ne ſoient pas ſi preſſans, il ne faut pas l'entreprendre temerairement. Si on fait l'operation, il faut recoudre le tendon avant de le couper, ſi bien que l'intention du Chirurgien eſt de rejoindre ſes deux extrémités par la voye de ſuture.

Si l'extrémité du principe du muſcle eſtoit ſi retirée dans les chairs qu'on ne la pût réunir avec l'autre par le moyen des pincettes, il ſeroit neceſſaire d'en amolir legerement les fibres avec des huiles tirées ſans feu, comme celles d'amandes dou-

douces, d'œuf ou de cire, leſquelles ſont propres pour relâcher les fibres, & en faciliter la réunion. Si elles ſont tirées ſans feu, la chaleur n'en diſſipe pas ſi-tôt la viſcoſité qui eſt la veritable glu qui les joint enſemble : outre qu'elles ſont plus capables de temperer l'acide du ſang, & d'appaiſer la douleur.

Les tendons eſtant adoucis, il faut les recoudre ſi l'on peut, & comme ils ſont conſtruits de petites fibres, on anticipe un demi-travers de doigt ſur le corps du tendon, afin que la ſuture reſiſte davantage aux mouvemens de la partie & à l'écoulement des matiéres. Si le tendon n'eſt pas aſſez découvert, on doit tâcher de faire la ſuture ſans le décharner, parce que les chairs le garantiſſent de toutes les alterations qui lui pourroient ſurvenir.

Aprés que le Chirurgien a mis la partie dans une ſituation commode, un Serviteur aſſujettit une extremité du tendon avec des pincettes, tandis que le Chirurgien de ſa main gauche tient l'autre, & d'une aiguille droite enfilée d'un fil double ciré, à l'extremité duquel on fait un nœud, les perce du dehors au dedans, & du dedans au dehors, les faiſant exactement approcher. Alors on ôte l'aiguille, & on prend une petite compreſſe de linge percée en deux endroits pour paſſer les

deux extrémités du fil, & faire un nœud ſimple, au deſſus duquel on applique une autre petite compreſſe que l'on affermit par le nœud du Chirurgien & le nœud coulant. Il faut remarquer que ces petites compreſſes doivent eſtre trempées dans quelque liqueur ſpiritueuſe, ou dans quelque baume, & que l'on doit appliquer de la cire ſur le nœud au lieu de charpi.

La ſuture faite, on l'humecte le premier jour d'huile & d'eſprit de vin. On ſe ſert les jours ſuivans du baume fait avec la terebenthine, la teinture d'aloës dans l'eſprit de vin, & celle d'infuſion de fleurs d'hypericon. On doit rejetter l'uſage des huiles & des graiſſes, parce qu'elles pourriſſent les tendons. Dans les commencemens l'uſage des cataplâmes faits avec le vin, les quatre farines, le jaune d'œuf & le miel eſt tres-propre. Il faut obſerver qu'auſſi-tôt que la ſupuration ſe fait, c'eſt une marque évidente que le tendon commence à ſe réunir. La plûpart des bons praticiens recommandent dans les longues ſupurations de ſe ſervir des eſprits ſur les tendons découverts, & de l'emplâtre d'*Andreas à Cruce*.

CHA-

CHAPITRE V.

DU BEC DE LIEVRE.

SI les ſutures ont quelque utilité dans la pratique des operations, c'eſt ſans doute dans la réunion du bec de liévre, ainſi nommé à cauſe que cet animal a naturellement la lévre ſuperieure fenduë. Cette maladie défectueuſe vient tantôt d'une imparfaite conformation, & tantôt par accident, c'eſt à dire qu'elle peut eſtre cauſée par quelque coup, chute, ou autre ſemblable inconvenient. Alors ſi on en neglige la réunion, il eſt à craindre que les bords deviennent caleux, & qu'il ſe forme dans la ſuite un veritable bec de liévre.

C'eſt le plus ſouvent une difformité hereditaire que nous gardons pendant toute nôtre vie, à moins que nous ne voulions patiemment ſouffrir l'operation. Quoiqu'il en ſoit, je dis que ſa gueriſon ne peut s'accomplir que par la voye de ſuture. S'il y avoit une grande deperdition de ſubſtance, il ne faudroit point hazarder l'operation, parce que la peau ſe trouve-

roit tellement tenduë, qu'il ſeroit tres-difficile de bien articuler certains mots, & de faire avec facilité tous les autres mouvemens dont cette partie eſt capable. Ceux qui arrivent à la lévre inferieure, ſont bien plus difficiles à guerir, à cauſe que les dépôts ſont plus frequens, & qu'elle eſt toûjours abreuvée d'une quantité de ſeroſités.

Il y a pluſieurs autres occaſions où l'opération ſeroit inutile, comme aux enfans à cauſe de leurs cris continuels, aux vieillards, aux ſcorbutiques, aux verolés, aux femmes qui ne ſont point reglées, & dans pluſieurs autres ſujets indiſpoſés, dont le ſang n'eſt qu'une maſſe ſereuſe, acre & corroſive, qui a perdu toute ſa conſiſtence & ſon onctuoſité, & qui par conſequent eſt incapable de réunion. On doit avoir égard à quelques-unes de ces circonſtances en pratiquant toutes les autres eſpeces de ſutures. On n'entreprend donc la réunion du bec de liévre qu'aux perſonnes d'un âge un peu avancé, qui n'ont d'ailleurs aucune incommodité, & qui veulent bien ſupporter la douleur.

Pour la faire avec methode, il faut couper le petit filet qui attache la lévre ſuperieure à la gencive, afin d'avoir la liberté d'embraſſer avec ſon inſtrument toute l'étenduë du bec de liévre. C'eſt

une

une eſpece de pincette particuliere, avec laquelle on engage la lévre vers le coin de la bouche, & la faiſant gliſſer juſqu'aux extrémités de la playe, on l'aſſeure & on l'affermit avec l'anneau pour avoir la liberté de rafraîchir & de couper adroitement la ſuperficie. Enſuite on debride la partie ſuperieure, crainte qu'il n'y reſte une petite tumeur qui ſeroit auſſi déſagreable que la difformité méme. Si bien qu'aprés que les deux lévres de la playe ſont exactement approchées, & qu'elles ſont dans leur niveau, on paſſe d'une lévre à l'autre une ou deux aiguilles garnies de fil ciré ſuivant la grandeur du bec de liévre : on diſpoſe le fil en croix autour des aiguilles autant de fois qu'on le juge à propos : on en rompt les pointes : on garnit l'entredeux de petites compreſſes, de peur qu'elles ne bleſſent le malade : on y applique un petit plumaſſeau trempé dans quelque baume ou quelque liqueur ſtiptique, une embrocation d'huile roſat, une compreſſe plongée dans l'oxicrat, & une petite bande ou une fronde à quatre chefs.

Il ne faut pas imiter certains praticiens qui ſcarifient mal-à-propos les côtés de la playe, pour dégager la partie qui ſouffre toûjours quelque tention, puiſqu'on peut remedier à cet inconve-

nient, en appliquant sur les jouës des compresses soûtenuës par le bandage. On ordonne au malade un regime de vivre tres-exact, qui consiste à n'user dans les premiers jours que des alimens liquides, & à éviter toutes sortes de mouvemens.

CHA-

CHAPITRE VI.

DE LA GASTRORAPHIE.

ENTRE toutes les parties du corps, il n'y en a point qui ſoit ſi ſuſceptible de maladie que le ventre, & qui par conſequent ait plus beſoin du ſecours du Chirurgien.

Les operations qu'on y pratique dépendent des playes qui lui arrivent, des tumeurs nommées hernies, des accouchemens laborieux, des hydropiſies, des fiſtules & abcez.

Les playes du ventre ſont grandes ou petites, ſuperficielles ou penetrantes : les penetrantes ſe font avec læſion ou ſans læſion des parties qu'il renferme, leſquelles ſortent bien ſouvent de leur capacité ſuivant leur indiſpoſition, la grandeur de la playe, & le plus ou moins de mouvement, comme nous allons l'expliquer.

On conjecture qu'il y a quelque partie endommagée ſuivant la figure de l'inſtrument qui a fait la playe ; on peut juger

quelles ſont les parties affectées par la ſituation de la playe & par celle où le malade eſtoit lorſqu'il a eſté bleſſé.

Mais les veritables ſignes qui nous font connoître qu'il y a quelque partie diviſée, ſont la douleur aiguë, l'inflammation, la fiévre & l'épanchement de quelque matiére. Tous ces ſignes ſont neantmoins équivoques, excepté ce dernier, qui ſe connoît par la couleur, l'odeur & la conſiſtence de la matiére qui s'écoule hors de la playe, ou qui s'épanche dans la cavité du ventre.

Mais comme la plûpart de ces parties ſont flotantes & toûjours relâchées, à la moindre impreſſion & au moindre deſordre elles ſe dérangent & ſortent de leur capacité, particulierement dans le temps de l'expiration, quand la poitrine ſe reſſerre. Et quoiqu'il ſemble qu'elles devroient s'échapper dans l'inſpiration, lorſque le diaphragme s'applanit, repouſſant comme l'antagoniſte des muſcles du bas ventre, toutes les parties qui ſont au deſſous, il eſt neanmoins conſtant que les muſcles du bas ventre les obligent contre leur mouvement & leur inclination naturelle, à regorger hors de la playe, dans le temps de l'expiration, quand ils preſſent toutes les parties que le ventre renferme. Cela eſtant, il eſt évident qu'il faut neceſſairement que la partie qui ſe rencontre

contre au deſſous de cette portion des muſcles qui eſt hors d'action, ſe regorge & ſe manifeſte hors de l'ouverture, de la même maniere qu'un morceau de pâte regorge entre les doigts lorſqu'on le pétrit avec la main. D'où dépendent ces frequens étranglemens & ces inflammations dangereuſes.

Il faut encore remarquer que ce ſont des parties extrémement ſpongieuſes & graiſſeuſes, dont le tiſſu eſt tres-lâche, abreuvées de quantité d'humeurs, arroſées d'un nombre infini de vaiſſeaux, & par conſequent tres-ſujettes à ſe corrompre. Ainſi l'air venant à fraper & à penetrer leur ſubſtance, il ne manque pas de les gonfler & de condenſer le ſang qui les anime, ſi elles y ſont trop long-temps expoſées. Ces parties eſtant donc privées du mouvement du ſang, en quoi conſiſte leur chaleur & leur vie, il faut neceſſairement que la mortification arrive.

Outre l'action de l'air, l'on ſçait qu'une legere inflammation eſt capable d'exciter l'étranglement, & la mortification. Il eſt aiſé de concevoir que la partie eſtant enflammée & tumefiée, doit occuper plus d'eſpace qu'auparavant, & comprimer l'inteſtin & l'épiploon, qui ſe trouvent ordinairement au paſſage : d'où il doit s'enſuivre l'interruption du cours du ſang & des eſprits dans ces mêmes par-

parties, & par conſequent la grangrene.

Il arrive ſouvent que l'inteſtin ſe bourſouffle : la cauſe de ce bourſoufflement vient de ce que l'inflammation de la playe ſe communique à l'inteſtin, & que l'air en reſſerre les pores ; outre que le retour du ſang venal eſt en quelque maniere interrompu par l'étranglement & par le peu de mouvement qu'on y remarque. L'inflammation qui attaque l'inteſtin, eſt capable de rarefier une partie de la ſeroſité & des autres ſucs qui s'y trouvent renfermés dont le mouvement eſt ralenti, ne pouvant s'échapper à cauſe de l'air qui bouche les conduits & reſſerre les pores des inteſtins, d'une maniere qu'il eſt impoſſible au Chirurgien de les reduire ſans dilater & donner jour à la playe.

Le Chirurgien dans ce moment introduit la ſonde creuſe entre les lévres de la playe & l'inteſtin ; il gliſſe un biſtouri le long de la crenelure de la ſonde : mais avant de faire l'inciſion, il eſt important d'examiner ſi l'inteſtin n'eſt point engagé, crainte de le bleſſer. Cela reconnu, on dilate hardiment la playe, & on coupe autant du peritoine que des tègumens, parce que l'étranglement ſe fait également par tout, contre l'opinion de ceux qui pretendent qu'il eſt plus conſiderable au dehors qu'au dedans. Je ne parle point ici des précautions que les anciens prenoient

noient en appliquant des fomentations & plusieurs autres remedes. Je dis qu'il est necessaire de fomenter, & échauffer les parties avec des linges chauds ou du vin.

Avant de les reduire, on examine si elles ne sont point blessées, & si l'épiploon n'est point mortifié : ce qui se connoît par sa lividité. Alors sans hesiter, il faut couper la partie gangrenée : aprés avoir fait une ligature dans celle qui est vivante.

S'il y a une petite playe à l'intestin, elle ne demande point de suture : si elle est grande, on pratique l'entrecoupée ; car on n'approuve point celle du Pelletier.

Je ne trouve rien à mon gré qui gueriſſe plûtôt les playes des intestins, & qui en procure plus promptement la réunion, qu'une exacte & veritable diette. Je ne trouve rien aussi qui y contribue davantage d'ordonner au malade de se tenir couché sur le ventre, ayant soin de mettre un bourlet sous la playe, afin de faciliter l'écoulement des matieres. Chacun sçait qu'il n'y a rien de si opposé à l'union que le mouvement. Par la diette nous diminuons l'action des intestins, & par la situation & la diette celle des muscles du bas ventre. La raison est que dans cette situation toutes les parties qu'il renferme pésent sur le peritoine & sur les muscles,

muſcles, & diminuent une partie de leur mouvement & de leur action. Il faut remarquer que les playes des inteſtins ne ſe réuniſſent jamais qu'avec les boyaux voiſins, ou avec d'autres parties.

Ayant obſervé ces circonſtances, le Chirurgien cherche la partie de l'inteſtin qui eſt la plus proche de l'ouverture de la playe, pour la repouſſer avec le doigt indice dans la cavité du ventre; & avant de le retirer, il introduit l'autre, & les repouſſe ainſi ſucceſſivement dans leur lieu naturel. Les anciens avoient coûtume de ſecoüer le malade, afin que les parties repriſſent leur ſituation. On laiſſe ordinairement hors de la playe un bout de la ligature de l'épiploon, qu'on range du côté que la matiére a moins de penchant, & on fait la ſuture du ventre, qui eſt l'entrecoupée; d'où ſe tire le nom de Gaſtroraphie.

On choiſit deux aiguilles courbes enfilées d'un même fil, on aſſujettit avec la main gauche le peritoine & les tégumens; on tient l'aiguille avec la droite, on la fait paſſer du dedans au dehors d'une lévre de la playe, & ſans ôter le doigt, on reprend le coté oppoſé pour paſſer l'autre aiguille comme la premiere: on continuë autant de points qu'il eſt neceſſaire, laiſſant de l'eſpace pour loger une tente du côté que la matiére prend ſon cours au cas qu'il y

eût

eût quelque apparence de ſupuration : ce qui arrive ordinairement, ſi l'épiploon & les inteſtins ſont alterés. Ayant examiné toutes ces circonſtances, on commence par le point du milieu & ainſi des autres.

La ſuture étant faite, on y applique un plumaſſeau trempé dans quelque baume ou quelque liqueur ſpiritueuſe ; on fait une legere fomentation avec l'huile roſat & un peu d'eſprit de vin ſur la region du ventre, un deffenſif convenable ſoûtenu par la ſerviette & le ſcapulaire. Les jours ſuivans au lieu d'uſer des remedes aſtringens, il eſt important d'employer de bonnes fomentations adouciſſantes & reſolutives, pour empêcher la tention, qui eſt un ſimptome fort à craindre ; parce que les bords de la playe faiſant effort pour s'écarter cauſent d'extrémes douleurs, & obligent ſouvent le fil à ſe rompre. C'eſt pourquoi on le diſpoſe d'une maniere à le pouvoir ſerrer aprés l'inflammation.

Les lavemens émoliens ſont d'un grand ſecours, non ſeulement parce qu'ils relâchent les fibres & détrempent les matiéres, mais auſſi parce qu'ils rafraichiſſent & ſervent pour ainſi dire de bain-marie capable de calmer le mouvement du ſang & des eſprits, & empêcher le progrez des accidens. L'on ſçait aſſez que la ſaignée & les reme-

remedes generaux ne doivent pas estre negligés.

Si les bords deviennent caleux, les digestifs sont merveilleux en ce qu'ils relâchent les fibres, qu'ils ôtent les obstructions, & qu'ils facilitent la generation des vesicules charnuës, & consequemment la gueriſon de la playe.

Au ſujet de cette operation, il ne ſera pas inutile de vous dire en paſſant qu'un bleſſé qui auroit une portion de l'inteſtin emportée, perdroit la vie ſi le Chirurgien par ſon genie ne diſpoſoit l'inteſtin à laiſſer écouler les matiéres au dehors; j'entens qu'il doit coudre l'inteſtin au peritoine & aux tegumens; ce qui forme une eſpece d'anus qui donne la liberté aux excremens de ſortir par l'ouverture de la playe: à moins que la nature n'operât d'elle-même, comme il eſt arrivé à un Soldat de l'Hôtel des Invalides de Paris, qui nous ſert d'exemple.

CHA-

CHAPITRE VII.

De l'hydropiſie à l'occaſion de la paracentheſe.

L'HYDROPISIE, comme tout le monde ſçait, eſt une maladie dont les parties où elle ſe forme, ſont comme inondées par l'amas d'une trop grande quantité de ſeroſités.

On en établit ordinairement de deux ſortes : de generales & de particulieres. Les particulieres que nous examinerons aprés avoir expliqué les univerſelles, reçoivent des noms differens ſuivant les parties qu'elles attaquent, comme hydrocephale à la tête, hydrocelle au ſcrotum, &c.

Les univerſelles ſont ordinairement diviſées en acite, timpanite, & anaſarque ou leucophlegmacie. Nous ne parlerons pas ici de la timpanite, puiſqu'on n'en a jamais veu, & qu'elle ne differe de l'acite que du plus ou du moins, étant toûjours accompagnée de beaucoup de ſeroſités. Je m'attacherai uniquement à l'acite & à l'anaſarque, quoiqu'à le bien examiner, on pour-

pourroit encore reduire cette derniere à une eſpece d'acite univerſelle, ou pour mieux dire, elle pourroit eſtre raiſonnablement compriſe ſous ſon genre.

L'acite eſt vraye ou fauſſe: la vraye eſt cauſée par la preſence d'une grande quantité d'eau qui remplit toute la cavité du ventre, qui le gonfle & le tumefie juſqu'au dernier degré de tention. Ces eaux s'écoulent ſouvent dans le ſcrotum pour former l'hydrocelle, & lorſqu'elles deviennent acres & piquantes, elles cauſent pluſieurs accidens fâcheux, comme nous ferons voir dans la ſuite.

La fauſſe acite differe de l'anaſarque, en ce que celle-ci affecte pour l'ordinaire toute l'habitude du corps, & l'autre eſt ſeulement bornée à la cavité du ventre. L'anaſarque conſiſte dans l'enflure & l'élevation de toute l'habitude du corps, & l'autre dans une ſeule partie. Il faut obſerver que dans l'anaſarque & dans la fauſſe acite, il n'y a que les tegumens d'alterés, à la difference de la vraye acite qui occupe la capacité du ventre: Je dis qu'il n'y a que les tegumens pour vous faire ſentir que le corps des muſcles n'eſt point penetré. Il eſt vrai que les eaux ſurnagent ſur leur ſurface, & qu'on obſerve dans l'ouverture de ceux qui meurent d'hydropiſie, que leurs fibres ſont comme blanchâtres auſſi-bien que les parties voiſines,

pour avoir eſté trop long-temps détrempées. Au reſte elles ſont auſſi fermes & auſſi ſolides que celles qui n'en ont point eſté attaquées.

Il faut encore obſerver que les eaux qui forment l'anaſarque & la fauſſe acite ſont douces, inſipides & ſans aucune acrimonie : c'eſt pour cette raiſon qu'elles ne ſont pas ſi penetrantes, & que dans ces deux eſpeces d'hydropiſie le malade eſt ſans ſoif & ſans fiévre, & que ſes urines ſont douces, cruës & tenuës ; au contraire dans la veritable acite elles ſont rouges, foncées & lixivieuſes, ayant une ſoif exceſſive, une fiévre lente qui ne l'abandonne point, & une difficulté d'uriner.

Je ne m'arrête pas ici à rapporter le ſentiment des anciens touchant la cauſe de l'hydropiſie ; il ſuffit de dire que quatre choſes contribuent à ſa formation, l'indigeſtion du chile, la contexture lâche des parties, la lenteur de la circulation du ſang venal, ou la diſſolution generale de toute la maſſe.

Je commence premierement par l'indigeſtion du chile qui provient preſque toûjours de l'alteration des diſſolvans qui ſervent à ſa preparation, & de la conſumation de leur huile & de leur viſcoſité. Lorſque le chile eſt bien aſſaiſonné & preparé, & qu'il eſt debarraſſé de ſes parties groſſie-

groſſieres, ce n'eſt qu'une maſſe butireuſe qui paſſe dans les veines lactées, & delà au ventricule droit du cœur, pour s'unir au ſang qui revient de toutes les parties dépoüillé de ſon huile & de ſes principes les plus actifs, & pour lui ſervir de vehicule & de baume pour une nouvelle nourriture. C'eſt cette liqueur laiteuſe bien épurée & extrémement fluide qui entretient les parties, & qui par ſon mélange unit & lie dans le cœur les deux ſubſtances du ſang, je veux dire la partie blanche à la rouge: leſquelles ſubſtances bien liées compoſent un tout qui n'eſt ni trop fluide ni trop ſolide, mais tel que la nature le juge à propos pour circuler ſans obſtacle dans les vaiſſeaux. Mais ſi par malheur l'huile du ſang & des autres humeurs à qui il en fournit ſe trouve diſſipée, ſoit par les exercices violens, ſoit par les meditations ſerieuſes, ſoit par les profonds chagrins, ſoit enfin par l'abondance & l'exaltation des ſels, le chile doit neceſſairement s'aigrir & devenir indigeſte, ſereux & incapable d'aucune liaiſon. Alors bien loin de conſerver la conſiſtence du ſang il le diſſout, il le liquefie, & le diſpoſe à former des obſtructions, des rhumatiſmes & des hydropiſies; parce que le ſang arteriel ne pouvant recevoir à cauſe de cette indigeſtion toutes les preparations & triturations neceſſaires pour la vie

des

des parties, ſon cours doit eſtre en quelque maniere intercepté en paſſant dans les veſſicules, ou pour mieux dire dans l'eſpace qui ſe rencontre entre les poroſités des arteres & des veines, où ſon peu d'huile ſe débaraſſe & ſe dégage des autres principes qu'il accrochoit auparavant pour ſe changer en nôtre propre ſubſtance: deſorte que la ſeroſité du ſang eſtant en pleine liberté, & ayant perdu une partie de ſon mouvement, elle ſe répand dans les eſpaces qu'elle rencontre pour former l'hydropiſie, ſuivant la contexture des parties que nous avons ſuppoſée plus ou moins lâche.

Il faut preſentement expliquer la cauſe de l'hydropiſie qui vient de la lenteur de la circulation du ſang venal. Pour en avoir une idée, on doit examiner par quelle méchanique ce ſang eſt rapporté dans les ventricules du cœur, qui eſt le foyer de ſon mouvement.

J'établis d'abord ſans comprendre les organes de la reſpiration, & le ſecours des valvules, trois principaux moteurs qui obligent le ſang venal à paſſer au cœur: le battement des arteres, le mouvement des muſcles, & le mélange de la limphe. Si le battement des arteres eſt affoibli, le mouvement du ſang venal doit eſtre ralenti, parceque les arteres battent & foüettent actuellement ces vaiſſeaux, & obligent

gent le ſang qu'ils contiennent à ſe porter au cœur avec une facilité merveilleuſe.

Le mouvement des muſcles eſt bien plus important pour hâter la circulation de cette liqueur, puiſqu'ils ſont comme autant de mains qui compriment les vaiſſeaux dont ils ſont penetrés, & determinent les liqueurs qu'ils renferment à ſe décharger plus promptement dans leurs reſervoirs: deſorte que s'ils avoient perdu une partie de leur mouvement faute d'eſprits, la circulation de ce ſang groſſier ſeroit comme ſuſpenduë dans les veines.

Je dis en troiſiéme lieu, que la limphe ſe dépoſe dans les veines pour rendre le ſang plus fluide, plus coulant & plus propre à circuler. Or il eſt conſtant que ſi ſon cours eſtoit interrompu, ſoit dans les glandes ou dans les vaiſſeaux limphatiques, le ſang circuleroit beaucoup plus lentement, faute de diſſolvant. Cela ſuppoſé, je dis que l'indigeſtion du ſang, le battement des arteres lent & paiſible, le mouvement foible des muſcles, & l'interruption du cours de la limphe, ſont de cauſes qui concourent à ralentir la circulation du ſang venal, qui eſt un ſang denué de ſes particules ſpiritueuſes, qui n'a plus de conſiſtence ni d'union étroite entre ſes parties. Alors la ſeroſité qui ſert comme de matrice au reſte de la maſſe, s'en ſepare à peu

prés

prés de même que la ſeroſité du lait ſe dégage du fromage : elle tranſpire entre l'intervalle des fibres, ou ſe répand comme une douce pluye dans quelque capacité pour former l'une ou l'autre hydropiſie.

Deux experiences nous confirment dans cette penſée. La premiere eſt que ſi on fait la ligature des veines dans quelque partie, & qu'on empêche le paſſage du ſang, elle ne manque pas d'eſtre inondée en tres-peu de temps.

La deuxiéme eſt que nous remarquons que la plûpart des femmes groſſes ont preſque toûjours les jambes hydropiques ou du moins variqueuſes. C'eſt un fait qu'on ne peut conteſter, & qui s'explique fort aiſément par la ſeule diſpoſition des parties. Nous obſervons qu'à meſure que le fœtus groſſit, il dilate la matrice, & comprime tellement les veines illiaques & crurales qui ſont au voiſinage, que le ſang qui revient des parties inferieures n'ayant pas la liberté de ſe mouvoir comme à l'ordinaire, à cauſe de cette compreſſion, il doit s'enſuivre l'hydropiſie comme nous le venons d'expliquer.

Pour ce qui regarde la cauſe de l'hydropiſie qui vient de la diſſolution du ſang, nous avons deja fait remarquer en parlant de l'indigeſtion du chile, que

rien n'eſtoit ſi capable de détruire & de conſumer la graiſſe du ſang que l'abondance & l'exaltation des ſels acres & tartareux. C'eſt par le moyen de leur action que nous expliquons ſi heureuſement comme les ſcorbutiques, les hypocondriaques, les lienteriques, & ceux qui tombent en chartre, deviennent hydropiques: ce qu'on auroit de la peine à expliquer, ſi on n'admettoit le mouvement & l'agitation de ces parties tranchantes & corroſives qui mettent les principes du ſang en deroute, & les déſuniſſent de maniere que l'eau s'échappe de tous côtez, & donne lieu à l'hydropiſie de s'emparer de quelque partie, ſoit qu'elle tranſpire en forme de roſée au travers des tuniques & des membranes, ſoit qu'elle s'infiltre entre leurs fibres, ſoit que les glandes la laiſſent échapper, ou qu'elle ſe répande par l'irruption de ſes vaiſſeaux les plus inſenſibles dans les vuides qui ſe preſentent à ſon paſſage, il ſera toûjours vrai de dire que les parties que la nature a intention d'attaquer, ſont en tres-peu de temps ſubmergées.

Nous remarquons que les muſcles de ces ſortes de malades ſont denuées d'une partie des eſprits qui leur ſont neceſſaires pour les mouvemens naturels; car ſi nous conſiderons que les ſoulfres que nous

avons

avons ſuppoſez détruits, contribuent uniquement à la generation des eſprits animaux; que les petits inſtrumens tranchans que ces ſoulfres enveloppent en ſont la matiére, & que le reſidu eſt le vehicule & la veritable huile dont le cerveau eſt abreuvé, nous demeurerons d'accord que les glandes du cerveau fourniſſent tres-peu d'eſprits dans ces ſortes de malades dont le corps eſt denué de graiſſe, & que par conſequent les muſcles doivent perdre de leur force, de leur vigueur & de leur mouvement: d'ou dépend cette grande peſanteur qu'ils reſſentent. Il faut auſſi remarquer qu'ils ne ſont plus garnis de cette graiſſe, qui auparavant rendoit leurs fibres ſouples, flexibles & capables de reſſort. Cela eſtant, il eſt évident que leurs mouvemens doivent eſtre affoiblis, qu'ils n'en ſçauroient plus communiquer aux vaiſſeaux, que le cours des liqueurs doit eſtre ralenti, & qu'enfin les eſprits animaux qui apportent quelque formalité à chaque partie, ne ſont plus en état de tenir les pores ſi ouverts ni ſi dilatez qu'à l'ordinaire: ainſi les vaiſſeaux eſtant comme affaiſſés, & le ſang arteriel n'ayant plus le pouvoir ni la force de ſe frayer des routes & des chemins, les parties ne reçoivent preſque plus de vie.

J'avance toutes ces raiſons; parce

qu'elles fortifient nôtre ſyſteme de la formation de l'hydropiſie, qui eſt fondé ſur la lenteur de la circulation du ſang : ce qui ſe remarque aux vieillards qui ſont ſi ſujets aux hydropiſies. La raiſon eſt que leur ſang n'eſt qu'une maſſe fluide, indigeſte & plâtreuſe, qui a perdu toute ſa conſiſtence & ſon onctuoſité : on peut dire qu'il a perdu ſon huile, & qu'il s'eſt par conſequent rendu incapable de ſoûtenir la fermentation.

Je joindrai encore à tout ce que j'ai avancé, que ceux qui habitent des lieux marécageux, qui ſont d'un temperament froid, & qui uſent des alimens trop humectans, en doivent eſtre plûtôt attaquez que les autres.

L'hydropiſie qui attaque ſouvent les perſonnes graſſes & replettes, & qui ſont neanmoins dans un certain repos moderé, n'a pour cauſe que la lenteur de la circulation, à cauſe des frequentes obſtructions qui arrivent ordinairement dans les glandes & dans les vaiſſeaux : ce qui donne occaſion à la limphe de ſe dégager & d'inonder quelque partie.

Les eaux ſe ramaſſent quelquefois dans un Kiſt qui rend l'hydropiſie incurable. Ce Kiſt eſt une enveloppe étrangere, qui auparavant eſtoit inſenſible, mais qui ſe détache peu à peu, & ſe ſepare de quelqu'autre enveloppe, ſoit du peritoine,

ou

ou d'ailleurs, par la nourriture saline & limoneuse qu'elle a contractée, ou par la trop grande humidité qu'elle a receuë : de même que les parties d'un œuf ou d'un germe se dégagent & se développent. Ce Kist est parsemé d'une infinité de glandes & de vaisseaux qu'il reçoit de la partie d'où il tire son origine, & des autres parties voisines, lesquels sont comme autant de differentes sources qui produisent de nouvelles hydropisies.

Les signes de cette maladie, sont l'enflure du ventre, la transparence des eaux, & leur fluctuation.

Avant de parler des accidens, il est necessaire de donner une idée de la difference qu'il y a entre l'enflure de l'hydropisie, & celle qui vient de l'enbon-point. Dans l'enflure de l'hydropisie le ventre est extrémement tendu & uni, l'ombilic se souleve & se termine en pointe ; au lieu que dans celle de l'enbon-point il est molet & moins tendu, c'est à dire qu'il est plus élevé par les flancs qu'ailleurs, où est l'endroit de la portion charnuë des muscles du bas ventre ; & l'ombilic est tout-à-fait enfoncé dans le ventre.

Les accidens qui accompagnent cette maladie, sont une fiévre lente, un poulx lent, une pesanteur de tout le corps, une difficulté de respirer, une enflure considera-

ble, une ſoif exceſſive & inſatiable, & une difficulté d'uriner.

La fiévre lente n'eſt qu'un effet de l'impureté du chile & des autres levains qui ſe mêlent intimement avec lui. Ce mélange, dis-je, deſtiné pour rendre la vie des parties heureuſe, étant empreint de cette ſaumure, ou pour mieux dire chargé de cette matiére impure & étrangere, paſſe au cœur tout corrompu qu'il eſt, où il ſe fermente & déregle ſes mouvemens. Le cœur venant à communiquer ſes battemens déreglés aux arteres, excite cette eſpece de fiévre, qui ne ſe fait ſentir que tres-foiblement. Cette foibleſſe dépend de la douce influence des eſprits animaux dans les fibres du cœur, leſquelles ne pouvant augmenter leur action de la part des eſprits comme de la part du ſang, à cauſe de leur petite quantité, maintiennent le ſang dans ce petit degré de mouvemens precipités, qui diſtingue la fiévre lente des autres, & par conſequent la lenteur du poulx.

La couleur pâle & la peſanteur de tout le corps viennent du mouvement ralenti du ſang, & de la diſſipation & concentration des eſprits qui ſont comme étouffés & amortis dans les eaux. Or comme la chaleur & la vigueur des parties dépendent de la preſence & de la fermentation naturelle du ſang, & des eſprits qui doivent

vent animer ces mêmes parties, & se porter jusques à la surpeau, il ne faut pas s'étonner si elles sont si pâles, & si les muscles ne peuvent pas soûtenir le poids du corps.

La difficulté de respirer est causée par l'enflure & la grande tention du ventre qui repousse le diaphragme contre les poulmons, & diminuë le diamettre de la poitrine : ensorte que les poulmons n'ayant pas la liberté de s'étendre, la respiration devient frequente & forcée.

La soif excessive vient de ce que l'humeur qui suinte des glandes de l'estomach, de l'œsophage & des autres parties du gosier, pour rendre leurs tuniques moites, & les entretenir dans l'humidité qui leur est necessaire, ne se trouve pas en assez grande quantité, soit par les frequens dépos qui se font ailleurs, soit que le feu invisible & intemperé que la fiévre allume dans toutes les parties, la dissipe & la consume, ou qu'il la rarefie, il arrive que ces parties s'échauffent & se dessèichent, & que les esprits salins dont l'action n'est point corrigée par aucun dissolvant, heurtent les petites fibres nerveuses, & produisent un mouvement dans les nerfs qui excite en nous le sentiment de soif.

Pour rendre raison de la difficulté d'uriner, je dis qu'une partie de l'eau qui

avoit coûtume de prendre son cours par les reins, s'est determiné d'un autre côté; & que les sels urineux volatiles, & les autres sels fixes de l'urine estant denués d'une partie de leur dissolvant, s'arrétent à l'entrée des pores des glandes, & empêchent que l'urine ne s'écoule avec liberté dans ses conduits. Les sels ayant ainsi le dessus, ne trouvant rien dans le sang capable d'émousser leurs pointes & leurs aiguillons, irritent toutes les parties par où ils passent, particulierement les conduits de l'urine, & obligent le sphincter de la vessie à se resserrer plus fortement qu'à l'ordinaire: ce qui fait que l'urine sort tres-difficilement & par diverses repriſes.

Je passe à la cure de cette maladie, qui s'accomplit par le secours des remedes ou par l'operation. Les remedes les plus specifiques sont ceux qui poussent par les urines & par l'insensible transpiration; car les autres ne sont pas d'un grand secours.

Les diuretiques les plus violens, sont les racines d'hieble, d'iris, de gratiola, de concombre sauvage, les feuilles de soldanelle & le cerfeüil, le tout infusé dans l'esprit de vin tartarisé, est un remede tres-efficace.

Les racines de bruscus, de polipode, de flambes, la moëlle de sureau, le safran & le cristal mineral, infusés à froid dans du vin blanc, composent un remede merveilleux.

L'usa-

L'uſage du ſel de ruë, de la créme de tartre & de l'eſprit de ſel pris dans des boüillons ſans ſel ni ſans herbes, eſt encore admirable. Il y a pluſieurs autres remedes dont les Auteurs ſont remplis, je ne décris ici que ceux dont j'ai veu de bons effets.

Si tous ces remedes ſont inutiles on en vient à l'operation, qui conſiſte dans une ponction que l'on fait à quelque partie. Elle tire des noms differens ſuivant les endroits où l'on la pratique. On la nomme Paracentheſe ſi on la fait au ventre, ponction au ſcrotum, & ſcarification aux jambes.

CHAPITRE VIII.

De l'Operation de la Paracentheſe.

JE ne m'arrête pas ici à la methode des anciens, il ſuffit de décrire celle avec laquelle on pratique preſentement cette operation. On ſe ſert du trocar ou de la lancette, on fait ordinairement la ponction à côté & à quatre doigts de l'ombilic. Si c'eſt avec le trocar, on ne fait aucun appareil, on perce le ventre toutes les fois qu'on veut tirer des eaux. Cet inſtrument eſt de figure triangulaire, il ne fait qu'écarter les fibres, & lors qu'on le retire, elles ſe rapprochent les unes des autres, & bouchent exactement l'ouverture. Il faut qu'il ſoit toûjours accompagné de ſa canulle quand on fait la ponction, laquelle on laiſſe dans le ventre autant de temps que la quantité d'eau qu'on doit tirer le permet.

Si on ſe ſert de la lancette, on la garnit d'une petite bande avant de faire la ponction, & on l'enfonce juſqu'à ce que les eaux ſortent. Avant de retirer la lancette, il faut introduire un ſtilet pour faciliter l'en-

l'entrée d'une canulle dans le ventre, afin de tirer une quantité ſuffiſante d'eau, ſuivant les forces du malade. Cela eſtant fait, il faut boucher la canulle avec une petite tente, & appliquer de bonnes compreſſes ſoûtenuës par la ſerviette & le ſcapulaire: mais comme par cette methode on ne ſçauroit ſouvent empêcher le cours ni le torrent des eaux, on prefere toûjours le trocar à la lancette, il faut remarquer que l'hydropiſie de tête, de poitrine, & d'eſtomach ne ſe guerit jamais que par les remedes generaux, & non point par l'operation.

CHAPITRE IX.

DES HERNIES.

LE ventre eſt ſujet à certaines tumeurs nommées des Grecs *celé*, des Latins *hernia* ou *ramex*, & des François hernie. On la définit une tumeur contre nature, cauſée par la chûte de quelque partie, ou par l'amas de quelque humeur ſuperfluë.

Le mot d'hernie ſignifie quelque choſe de fâcheux à ſupporter : Je me ſervirai de cette étimologie pour combattre le ſentiment de ceux qui prétendent qu'il ne convient point aux hernies humorales, & je crois qu'on demeurera d'accord avec moi qu'elles ſont inſupportables, ſoit qu'elles ſoient faites d'humeurs ou de parties : d'où je conclus que le mot d'hernie peut convenir à toutes les eſpeces de tumeurs qui arrivent au ventre & au ſcrotum. J'avouë que le mot de deſcente ne doit eſtre appliqué qu'à celles qui viennent à l'aine & aux bourſes de la part de l'épiploon, de l'inteſtin, ou de quelqu'autre par-

partie; mais sans m'arrêter à détruire le genre de cette maladie pour en établir d'autres par des noms imaginaires, comme font la plûpart de ceux qui en parlent, je passe à ses especes & differences.

Les especes & differences des hernies se tirent des parties qu'elles attaquent, & des differentes causes qui les produisent. A raison des parties, on les appelle Exomphale du mot Grec *Exon*, qui veut dire élevation, & *phalos* ombilic: bubonocelle du mot *bubones*, les aines: oscheocelle ou hernie complette, qui signifie scrotum. On admet encore une certaine espece d'hernie qu'on nomme ventrale, qui arrive dans certains endroits du ventre, comme nous ferons remarquer cy-aprés.

A raison des causes qui les produisent, les unes sont faites de parties, & les autres d'humeurs. De parties, elles sont nommées anterocelle lorsque c'est l'intestin; épiplocelle, l'épiploon, & anteroepiplocelle lorsqu'ils sont tous deux de la partie.

Elles sont appellées hydrocelle, pnumatocelle, sarcocelle, varicocelle & sirsocelle, suivant les differentes humeurs qui les produisent, comme de l'eau, du vent, des chairs & toutes les liqueurs qui sont capables de dilater les vaisseaux.

On les divise encore en vrayes, en fausses, en complettes & incomplettes. On

appelle vrayes celles qui ſont faites de parties, & fauſſes les humorales. On les nomme complettes, aux hommes ſi les parties deſcendent dans les bourſes, & aux femmes juſqu'aux lévres des parties qu'on ne nomme point. Elles ſont incomplettes lorſqu'elles ne paſſent pas l'aine.

Les cauſes des hernies ſont externes ou internes: les externes ſont les coups violens, les rudes ſecouſſes, les longues courſes, les danſes, les ſauts, les cris continuels, les toux vehementes, les grandes débauches de femmes, toutes les expirations & inſpirations frequentes & forcées, & generalement tous les exercices & tous les puiſſans efforts auſquels nous ſommes ſujets.

Les cauſes internes viennent en premier lieu de l'influence & du dépos d'une trop grande quantité de ſeroſités, qui tantôt eſt fournie par les glandes des inteſtins, tantôt par celles des aines, mais principalement par les glandes qui garniſſent la ſurface interieure du peritoine. Toutes ces ſources, dis-je, rendent cette abondance de limphe qui abreuve actuellement ces parties, qui les humecte, qui les relâche, qui les lubrifie, & qui par conſequent les met en eſtat de preſter & d'obeïr davantage aux impulſions frequentes & réiterées des inteſtins.

En ſecond lieu, l'autre cauſe que j'établis dépend de la grande diſſipation des particules huileuſes ; car ſi nous conſiderons que le peritoine eſt au voiſinage de l'épiploon & du meſentere, qui ſont les deux principaux reſervoirs de la graiſſe, dont il ſe ſepare actuellement des parties par la chaleur, il eſt facile de comprendre que ces parties venant à oindre & à graiſſer, pour ainſi parler, les fibres du peritoine, les amoliſſent & les étendent, de maniere qu'à la moindre action & au moindre ébranlement, elles ſe dilatent & cedent tres-facilement à tous les coups & à tous les mouvemens qui peuvent contribuer à la formation des hernies. C'eſt pour cette même raiſon que les Provençaux & la plûpart des Religieux qui ne mangent que de l'huile dans l'uſage des alimens, y ſont plus ſujets que les autres.

En troiſiéme lieu, je dis que l'abondance des vents peut contribuer à leur naiſſance : ſoit que nous les avalions avec les alimens, ſoit qu'ils s'y trouvent renfermés, ſoit qu'ils ſoient produits par l'écoulement & l'amas d'une quantité conſiderable de diſſolvans qu'une chaleur exceſſive & immoderée rarefie, il ſera toûjours vrai de dire qu'ils ſont capables d'étendre les inteſtins comme un balon, & les gonfler juſques à un certain degré de tention : de ſorte qu'occupant plus d'eſpace qu'à l'ordinaire ;

dinaire, ils repouſſent la ſurface du peritoine, & ſe nichent dans ces productions pour former la tumeur.

En quatriéme lieu, on peut admettre pour cauſe interne l'hydropiſie & la groſſeſſe des femmes; celle-cy repouſſe toutes les parties contre le diaphragme, & les détermine plûtôt à former l'éxomphale que le bubonocelle. L'autre détrempe & relâche le peritoine ſi conſiderablement, qu'aprés la diſſipation des eaux il ne ſe trouve plus en eſtat de reſiſter, ni ſupporter le mouvement des inteſtins.

Je paſſe aux conſequences qu'on doit tirer des cauſes des hernies par raport à la ſtructure des parties où elles ſe forment, qui dépend tant de la diſpoſition du peritoine que du mouvement mechanique, du diaphragme, des muſcles du bas ventre & des inteſtins. Je regarde le peritoine comme une membrane d'une épaiſſeur conſiderable, diſpoſée en forme de ſac, lequel renferme toutes les parties du bas ventre. Il faut obſerver qu'il s'allonge à l'ombilic & aux aines pour accompagner les vaiſſeaux ombilicaux & ſpergmatiques qui coulent dans ſon épaiſſeur. Voilà en peu de mots l'idée qu'on doit avoir de cette membrane.

Examinons à preſent les muſcles du bas ven-

ventre, dont la partie charnuë garnit ſes parties laterales, & leurs aponevroſes occupent le devant des trois regions. Ces trois muſcles ſont ouverts vers l'aine pour le paſſage des vaiſſeaux ſpermatiques. La premiere ouverture eſt un trou de figure ovale, qui appartient à l'aponevroſe de l'oblique externe, & lequel eſtant dilaté, repreſente aſſez bien l'ance d'un panier, dont les deux extrémités s'attachent à l'os pubis, anticipant un peu ſur la créte de l'os des illes. Ce trou eſt tapiſſé par dehors d'une petite membrane mince & delicate, qui accompagne le muſcle cremaſter juſqu'au teſticule, & qui n'eſt autre choſe que l'épanoüiſſement de quelques fibres tendineuſes. Les deux autres ſont des ſeparations des fibres charnuës de l'oblique interne & du tranſverſal : ces trois anneaux ne répondent pas les uns aux autres, étant ſéparés environ de trois ou quatre lignes. Le premier qui ſe preſente en faiſant l'operation, eſt celui de l'oblique externe qui eſt le plus bas, & dans lequel ſe fait preſque tout l'étranglement de l'inteſtin ; parce que les fibres tendineuſes n'obéïſſent pas comme les charnuës, & ſont plus ſuſceptibles d'inflammation. C'eſt pour cette raiſon que la plûpart ne ſcarifient que cet anneau dans l'operation. Celui de l'oblique interne eſt un peu au-deſ-

deſſus, & celui du tranſverſal eſt le plus haut de tous. Il eſt aiſé de juger que ſi la nature les avoit diſpoſés vis-à-vis les uns des autres, au moindre effort il arriveroit une hernie. Le muſcle droit ſe continuë depuis le cartilage xiphoïde juſqu'à l'os pubis : il régne le long des côtés de la ligne blanche, & ſemble ſe partager en quatre muſcles, leſquels ſe diſtinguent par quatre tendons que les anciens ont appellez enervations. Ce muſcle diminuë & obſcurcit en partie le mouvement de tous les autres, qui comprimeroient ſi fortement les viſceres, que ſi le muſcle droit comme une barre mobile ne s'oppoſoit à leur puiſſante contraction, ils obligeroient les parties à regorger de toutes parts hors du ventre.

Au ſujet de ce muſcle, je dirai deux mots de la ligne blanche qui eſt formée par la réunion & l'entrelaſſement des fibres tendineuſes, des aponevroſes, des muſcles obliques & tranſverſaux, leſquelles aponevroſes font une eſpece de ſeparation qui marque l'entre-deux des muſcles droits : de ſorte que pour demontrer ces deux muſcles, on eſt obligé de couper ces aponevroſes, ſous leſquelles ils ſont cachés. Je paſſe à l'action de chaque muſcle en particulier.

Je dis que les obliques externes tirent obliquement de bas en haut, ſuivant la diſpo-

diſpoſition de leurs fibres, de même que les internes tirent de haut en bas ; que les tranſverſaux preſſent également les flancs, & que l'action des droits ſe fait ſentir le long des côtés de la ligne blanche. Ces muſcles ainſi diſpoſés preſſent également toutes les parties du ventre, lorſqu'ils ſe contractent dans le temps de l'expiration, & le maintiennent dans un plan toûjours uni.

Aprés toutes ces reflexions, ſi nous faiſons une juſte application des cauſes des hernies à la méchanique des parties où elles ſe font ſentir, nous trouverons dequoi ſatisfaire nôtre curioſité, conſiderant que les coups violens, les rudes ſecouſſes, les longues courſes, les débauches de femmes, les danſes, les ſauts, & generalement tous les efforts ſont capables non ſeulement de ſecoüer & d'ébranler les viſceres, mais auſſi d'en relâcher les connexions : ce qui fait que les courriers, les poſtillons, les danſeurs & les grands ſauteurs, comme les Provençaux & les Baſques en ſont ſouvent attaqués. Nous avons encore ajoûté à ces premieres cauſes les cris, les pleurs, les toux vehementes & toutes les expirations & inſpirations frequentes & forcées : c'eſt auſſi la raiſon qui fait que les muſiciens, les chantres, les joüeurs d'inſtrumens & les enfans dont les parties ſont tendres, mollaſſes & ſpongieuſes, y ſont ſi ſujets.

Dans

Dans tous ces efforts les viſceres ſont tellement battus & repouſſés par le diaphragme & les muſcles du bas ventre, qu'il faut regarder comme autant de mains & autant de ſerviettes mobiles qui obligent l'épiploon & les inteſtins à frapper & s'appliquer ſi fortement contre la ſurface du peritoine, qu'ils ſont forcés & contraints de regorger par les endroits les plus énervés & les plus affoiblis, de même qu'un morceau de cire molle regorge entre les doigts, lorſqu'on le preſſe avec la main : Je veux dire qu'ils pouſſent & dilatent la membrane interieure du peritoine à l'endroit qu'elle n'eſt plus fortifiée par l'exterieure, & l'enfoncent dans les anneaux des muſcles, formant un ſac qui s'allonge plus ou moins ſuivant que l'impulſion des parties eſt plus ou moins forte. Ce ſac ſe niche le long & à côté des productions du peritoine, qui ſont formées par ſa membrane extérieure, & non point dans les productions qui enveloppent les vaiſſeaux ſpergmatiques, comme la plûpart s'imaginent. Voilà l'idée qu'on doit avoir de la formation de la poche qui renferme l'inteſtin, & qui fait l'hernie, pour peu de diſpoſition qu'il y ait de la part des huiles, des eaux, des vents & des enflures, que nous avons établis pour cauſes internes.

Il nous reſte à examiner l'hernie ventrale, qui arrive tantôt entre les muſcles droits, & tantôt entre l'ombilic & les flancs, où ſont preciſement les aponevroſes des muſcles. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à ſe repreſenter combien eſt grande la force mouvante de chaque muſcle que nous avons dit occuper les flancs, à la difference des aponevroſes qui n'ont de mouvement que ce que leur partie charnuë leur en communique: car quoiqu'il ſoit vrai que tous ces muſcles ſe réuniſſent à un ſeul point du nombril où eſt le concours de leur action, il eſt neanmoins probable que leur partie charnuë eſt beaucoup plus forte & plus vigoureuſe, & par ce moyen plus capable de reſiſter aux diverſes ſecouſſes des inteſtins, comme l'experience nous le montre; à moins qu'elle ne fût froiſſée, contuſe ou coupée par quelque coup. Nous remarquons auſſi que l'hernie ventrale n'arrive jamais dans la partie charnuë des muſcles, mais toûjours dans les aponevroſes, ou dans l'eſpace qu'il y a entre les muſcles droits, particulierement dans le cours de quelque groſſeſſe, parce que dans ces ſortes d'enflures, le ventre ſe ſouléve tellement qu'il oblige ces deux bandes muſculeuſes à s'écarter, & les inteſtins trouvant des endroits affoiblis, ne manquent pas par leur impulſion de

dilater ces parties, & de cauſer l'hernie ventrale.

Si celle-ci & l'exomphale ne ſont pas ſi ordinaires ni ſi communes que le bubonocelle, c'eſt que les parties & les humeurs ont plus de penchant à ſe porter vers les aines qu'ailleurs, joint la diſpoſition des anneaux des muſcles qui y contribuë d'autant plus, que leurs ouvertures ſont béantes & relâchées : en ſorte que ſi les parties ſont miſes en mouvement & en agitation, elles s'inſinuent & ſe gliſſent inſenſiblement par les endroits où les paſſages ſont ouverts, & où elles trouvent moins de reſiſtance.

Fabricius Hildanus rapporte dans ſes obſervations, qu'il a veu une hernie formée par la deſcente de la rate. Cette remarque curieuſe doit porter les Chirurgiens qui ſont appellés dans ces maladies, à ne pas toûjours prononcer en faveur de l'épiploon & de l'inteſtin, avant de les avoir bien examinés, particulierement lorſque la tumeur eſt d'une groſſeur extraordinaire; puiſque l'experience nous apprend que les ligamens de la rate ſe relâchent, & qu'elle tombe dans l'aine. Je dis que les autres viſcéres comme le foye, les reins & le pancreas, peuvent de même que la rate contribuer à ſa formation.

Dans l'ordre que j'ai deſſein de ſuivre en parlant d'une operation ſi délicate, j'ai crû

crû qu'il ſeroit plus à propos de décrire ſucceſſivement les ſignes de toutes les eſpeces d'hernies, pour ne les pas confondre.

Je commence par ceux de la premiere eſpece d'hydrocelle, dans laquelle les eaux ſont épanduës entre les membranes du ſcrotum, qui ſont une legere tention, une groſſeur conſiderable, une mediocre peſanteur. On ſent une ondulation lorſqu'on frappe la tumeur avec la main : on apperçoit la tranſparence des eaux en expoſant de la lumiere à l'oppoſite de la tumeur, & la peau devient tendre, molle, ſans douleur, & extrémement luiſante.

Ceux de la ſeconde eſpece d'hydrocelle dans laquelle les eaux occupent les membranes du teſticule, ſont, la grande tention, la douleur : la peſanteur eſt un peu plus conſiderable, la peau du ſcrotum n'eſt pas ſi tenduë ; elle conſerve encore quelques replis, quoi qu'elle ſoit fort enflée ; elle n'occupe ordinairement qu'un des côtés, la fluctuation en eſt plus profonde, & la tranſparence des eaux plus obſcure. Il faut remarquer que les deux eſpeces peuvent conjointement ſe rencontrer.

Les ſignes du ſarcocelle ſont, une grande dureté, une peſanteur inſupportable, une augmentation inſenſible de la tumeur. S'il ne paroît aucune élevation dans l'aine,

c'eſt

c'eſt un ſigne que les productions du peritoine ne ſont accompagnées d'aucune fuſée carcinomateuſe. On le diſtingue de l'hernie inteſtinale, en ce que l'une eſt molle, & l'autre dure. Cette tumeur ſe peut diviſer en ſchireuſe & maligne : dans la ſchireuſe, on ne reſſent ni douleur ni chaleur : la maligne au contraire ſe fait ſentir par une chaleur exceſſive & une douleur aiguë & cuiſante.

Les ſignes du varicocelle ſont, la grande inégalité, la peſanteur, la douleur & l'inflammation, principalement lorſqu'on l'irrite par quelque remede. On le connoît auſſi parce qu'il jette l'homme dans une eſpece d'impuiſſance, particulierement quand il occupe les deux teſticules.

Les ſignes du ſirſocelle qui eſt cauſé par la dilatation des vaiſſeaux exterieurs, à la difference du varicocelle qui provient de celle des interieurs, ſont les mêmes, excepté qu'il y a moins de douleur, moins de peſanteur, & moins d'inflammation, joint à ce que les membranes du ſcrotum ſont plus tenduës, & la tumeur eſt plus apparente.

Les ſignes du pnumatocelle ſe font connoître quand la tumeur diſparoît de temps en temps, qu'elle raiſonne à peu prés comme un tambour lorſqu'on la frappe, qu'elle eſt ſans peſanteur, ſans douleur, ni ſans inflammation, qu'elle eſt fort tranſparente,

rente, que la couleur de la peau ne change point, & que les vents ſe font ſentir tantôt par en haut, & tantôt par en bas.

Examinons à preſent les ſignes de celles qui ſont faites de parties, & tâchons d'en faire une exacte recherche, puiſqu'ils ſont de la derniere importance pour les bien diſtinguer.

Si les hernies faites de parties commencent à naître, elles ſont pour l'ordinaire molles, ſans inflammation, ſans changement de couleur, & diſparoiſſent à la moindre impulſion, à moins qu'elles ne ſoient faites par quelque coup, chute ou autre ſemblable inconvenient, & qu'elles ne ſoient accompagnées de quelque étranglement cauſé par des matiéres arreſtées & endurcies dans l'inteſtin, ou par l'interruption du cours du ſang & des eſprits en cette partie; ce qui excite auſſi-tôt l'inflammation, & ſouvent la mortification. C'eſt pourquoi il ne faut pas violenter la tumeur par des rudes attouchemens, crainte qu'elle ne tombe en gangrene. Mais pour avoir une idée plus claire de tous ces ſignes, examinons-les en particulier, & voyons quels ſont ceux qui nous font diſtinguer toutes ces eſpeces de tumeurs.

Si l'inteſtin eſt intereſſé ſans inflammation, ſans étranglement, ni ſans adherence, la tumeur eſt molle, unie, & la couleur

de la peau ne change point: elle disparoît de temps en temps, principalement quand on est couché sur le dos. Lorsqu'on repousse l'intestin dans le ventre, on entend dans le temps qu'on le reduit une espece de bruit & de gasoüillement; au lieu que si c'est l'épiploon, la tumeur est plus molle, & ne rentre pas si facilement. Elle est inégale à cause des bandes de graisse dont il est chargé. Si on la presse avec le doigt, la marque y demeure, l'on sent la même resistance que si on pressoit une tumeur steatomateuse. Celle-ci est beaucoup plus susceptible de mortification, parce que le tissu de la partie qui la forme, est lâche, spongieux & plus sujet à se corrompre: ce qui fait qu'à la moindre impression le sang s'y arrête bien plus aisément que dans une autre partie. C'est pourquoi il ne faut pas hesiter de faire l'operation dans certaines occasions, comme nous dirons dans son lieu.

Il faut observer que si l'inflammation arrive, c'est toûjours de la part de l'intestin: si c'est l'épiploon, à la moindre alteration il devient livide.

Quant aux accidens, je n'en trouve point aussi de plus dangereux que l'inflammation, qui est toûjours accompagnée de douleur, de fiévre, d'étranglement, & quelquefois du *miserere*, où les matiéres sont souvent forcées de remonter con-

tre leur propre poids, & de sortir par la bouche. La cause d'un si cruel simptome vient de ce que l'intestin enflammé par les matieres qui y séjournent, communique cette inflammation aux anneaux des muscles, particulierement à celui de l'oblique externe, à cause de sa nature tendineuse, lequel ne manque pas de resserrer l'intestin, & d'augmenter l'inflammation par une action reciproque ; ce qui occasionne l'interruption du cours du sang & des esprits en cette partie : delà vient le reflux des matiéres, la lividité & la mortification, qui viennent du repos du sang & des esprits en cette même partie. Il est aisé de comprendre qu'ayant perdu leur mouvement, il ne doit suivre ni divulsion, ni douleur, mais la perte de la vie.

Il y a encore une autre espece de lividité qui arrive pour avoir trop manié & comprimé la tumeur. Ces attouchemens superflus sont autant de meurtrissures & de contusions qu'on imprime à la partie. L'intestin & l'épiploon estant froissés, le sang s'arrête dans les vaisseaux ; ce qui cause aussi-tôt la mortification & le changement de couleur. On la reconnoît encore, parce que la douleur ne se fait plus sentir, comme nous venons de dire. Le Chirurgien voyant tous ces fâcheux changemens doit se retirer.

Il y a plusieurs autres accidens que je reserve de décrire lorsque je parlerai de la maniere de faire l'operation.

Je commence par l'exomphale, mais avant d'entrer dans le détail de l'operation, j'ai dessein de donner une idée de la disposition du nombril. Il est formé par la réunion des vaisseaux ombilicaux, lesquels se glissent obliquement dans l'épaisseur du peritoine qui les accompagne, & perçant conjointenent la ligne blanche, vont s'attacher à la surface de la peau, où ils laissent une petite tumeur qu'on nomme nombril aprés la naissance. Dans le fœtus les voyes par où passent ces vaisseaux, sont aussi manifestes que les anneaux des muscles du bas ventre le sont dans les adultes : mais aprés la naissance elles se retrecissent, les vaisseaux se dessechent & degenerent en ligamens ; & à mesure que les parties où ces vaisseaux aboutissent viennent à grossir, elles obligent par leur propre poids le nombril de s'enfoncer insensiblement. D'où je conclus que toute la difference qu'il y a entre les voyes qui donnent passage aux vaisseaux ombilicaux, & celles des vaisseaux spermatiques, est que celles-cy se distinguent & se separent facilement les unes des autres ; au lieu que celles du nombril ne se distinguent & ne se separent aucunement, parce qu'elles se

rétreciſſent, & que les fibres tendineuſes de chaque aponevroſe s'entrelaſſent tellement les unes dans les autres, que toutes ces parties ſemblent eſtre de la même continuité. Il faut encore remarquer que le nombril eſt denué de chair environ un demi-travers de doigt à la ronde. Tout cela contribuë à la formation de l'exomphale.

CHAPITRE X.

De l'Operation de l'Exomphale.

APRE'S s'eſtre ſervi des bandages & de tous les remedes, tant generaux que particuliers, ſans pouvoir réuſſir, on doit preparer le malade à l'Operation. Eſtant en eſtat, le Chirurgien le fait coucher ſur le dos ſans violenter la tumeur, & tâche de repouſſer l'inteſtin dans le ventre, pinçant la peau d'un côté, un ſerviteur de l'autre, & d'un biſtouri inciſe en long le côté de la tumeur, afin d'éviter les vaiſſeaux ombilicaux, particulierement la veine qui ſuſpend le foye; car ce viſcere n'étant plus ſuſpendu, il arriveroit que la veine cave ſe trouveroit comprimée, & la circulation du ſang interrompuë : ce qui cauſeroit la mort.

Si l'on eſt aſſeuré de la reduction de l'inteſtin, il faut inciſer doucement juſques dans la cavité du ventre, & ſcarifier les lévres de la playe dans toute leur étenduë, pour procurer une forte cicatrice. On fait la ſuture entrecoupée. Il y en a qui

qui pretendent que l'emplumée ſoit plus convenable, parce qu'elle reſiſte davantage aux mouvemens des muſcles & des inteſtins. On introduit un tampon de charpi attaché à un fil pour empêcher la ſortie des parties, & donner iſſuë à la matiére. A meſure que les chairs s'engendrent, on doit diminuer à proportion la tente juſqu'à ce que la cicatrice ſoit formée. On prefere toûjours dans ces ſortes d'indiſpoſitions la diette & les lavemens réïterés aux autres remedes, de même que dans la Gaſtroraphie. Cette operation renferme quelques autres particularités que je rapporterai en parlant du bubonocelle, & qu'il ſeroit inutile d'examiner ici.

CHAPITRE XI.

De l'Operation du Bubonocelle & de l'hernie complette.

POUR ne pas confondre toutes les circonſtances qui accompagnent le bubonocelle & l'hernie complette, & ne me pas tromper dans l'ordre que je me ſuis propoſé de les décrire, je ſuis obligé de les comprendre toutes deux dans une ſeule operation.

Ces tumeurs ſont tantôt vagues, & tantôt permanentes ; c'eſt à dire qu'elles diſparoiſſent ou qu'elles reſtent toûjours dans le même état. Si elles ſont vagues, c'eſt un ſigne qu'il n'y a aucune adherence, & que l'inteſtin ne ſouffre aucune compreſſion ; alors le ſeul bandage & les remedes generaux bien ordonnés peuvent terminer la gueriſon. Si elles ſont permanentes, c'eſt de la part de l'inflammation, de l'adherence ou de quelques excremens endurcis dans l'inteſtin.

On connoît que l'épiploon y eſt intereſſé par les ſignes dont nous avons parlé ci-

ci-devant: ce qui nous engage à faire l'operation ſans irriter la tumeur, parce qu'il s'altere à la moindre impreſſion, & qu'il eſt tres-difficile de le reduire dans la capacité de l'hypogaſtre.

J'ai fait remarquer que l'inflammation & l'étranglement ſuccedoient à l'endurciſſement des matiéres renfermées dans l'inteſtin, à meſure qu'il s'enfle & ſe groſſit par l'écoulement des matiéres. L'anneau de l'oblique externe, qui n'obeït pas comme les autres, par les raiſons que nous avons déja avancées, le ſerre & l'étrangle à proportion qu'il ſe dilate; ce qui fait que le ſang & les eſprits ne circulent pas avec la même liberté, & que l'inflammation attaque l'inteſtin, s'augmentant d'autant plus que l'étranglement eſt conſiderable.

Il faut encore obſerver que l'inteſtin ne contracte jamais aucune adherence qu'avec le ſac qui fait l'hernie, à moins que quelque matiére acre & étrangere l'ait rongé.

Ce ſac eſt adherent, tantôt à la gaine qui enveloppe les vaiſſeaux ſpergmatiques, tantôt à l'épiploon, aux anneaux des muſcles dans toute leur circonference, ou dans quelques-unes de leurs parties, au dartos, ou enfin aux membranes du teſticule. Comme dans cette occaſion l'inteſtin ne ſçauroit rentrer dans le ventre,

& qu'il faut le détacher par l'inciſion, le Chirurgien a beſoin de toute la prudence, & de toute l'adreſſe qui lui eſt neceſſaire pour réuſſir avec heureux ſuccez dans une operation auſſi délicate. C'eſt ici qu'il doit eſtre circonſpect, & je puis dire que la principale circonſtance de l'operation, eſt d'examiner avec ſoin l'endroit où l'inteſtin eſt attaché, non ſeulement parce qu'il faut changer l'œconomie de l'operation, mais auſſi parce que cette connoiſſance régle nôtre jugement, & le porte à faire un pronoſtic favorable ou dangereux.

L'hernie dans laquelle l'inteſtin eſt adherent au teſticule eſt tres-dangereuſe, & le plus ſouvent mortelle. Si elle eſt vielle, les plus heureux ne ſçauroient s'en tirer que par la perte du teſticule. Le veritable moyen pour connoître s'il y a quelque cohérence, eſt d'interroger le malade, pour apprendre de lui s'il y a long-temps que la tumeur n'a pas diſparu, s'il reſſent des douleurs vives & vehementes, & une grande peſanteur ſur les teſticules.

Si l'inteſtin eſt une fois décendu dans les bourſes, & qu'il y ſéjourne quelque temps ſans en ſortir & ſans qu'il paroiſſe aucune inflammation dans l'aine, il y a apparence que le ſac qui le renferme s'eſt joint au teſticule par la preſence & l'action des humeurs gluantes & viſcides, qui s'écou-

coulent du peritoine ou des membranes mêmes du testicule. Ces humeurs, dis-je, s'épaississant par la chaleur, sont comme une espece de glu qui les lie tres-étroitement ensemble; & si cette matiére vient à se dessecher par la réaction du sang & des esprits, il est impossible de les désunir sans interesser les corps du testicule.

Il faut remarquer que toutes les fois que l'intestin ne rentre pas dans la cavité du ventre, ce n'est pas toûjours une marque qu'il y ait de l'adherence, il peut estre enflammé, ou contenir quelques excrémens: ce qui se connoît d'autant mieux que l'on sçait que l'intestin avoit la liberté d'entrer avant l'inflammation. On entreprend ordinairement l'operation quand l'inflammation empêche que la matiére ne rentre dans les intestins.

Ayant examiné les differens états de la maladie, s'il y en a quelques-uns qui nous engagent à faire l'opération, voici la methode dont on se sert.

On fait coucher le malade sur le dos, (je suppose ici que l'intestin soit arrêté dans les bourses, adherent au testicule, & accompagné d'inflammation,) on incise d'un bistouri la peau du scrotum du côté de la cuisse, le long de la tumeur: on écarte les deux lévres de la playe pour rompre doucement avec un déchaussoir ou avec les doigts, toutes les envelop-

pes qui couvrent l'inteſtin & le teſticule.

Au ſujet des précautions qu'il faut prendre pour bien diſtinguer l'inteſtin d'avec le ſac qui fait l'herme, je dis que ſa couleur brune en eſt le ſigne le plus convainquant, à cauſe du grand nombre de vaiſſeaux ſanguins qui l'arroſent. Il forme une eſpece d'arc que l'on apperçoit ſenſiblement, quand on le peut découvrir. Outre que ſi c'eſt l'inteſtin, la tumeur diminuë. Il eſt toûjours plus épais que le peritoine, parce qu'il eſt compoſé de quatre tuniques. Je demeure d'accord que ce ſigne eſt équivoque, dautant que le ſac du peritoine devient aſſez ſouvent d'une épaiſſeur tres-conſiderable. Il s'écoule toûjours de l'inteſtin une matiére épaiſſe & puante, au lieu que du ſac du peritoine il n'en ſort qu'une eau claire & limpide. L'inteſtin obeït ſi on le tire à ſoi, pourveu qu'il ne ſoit point adherent aux parties voiſines; à la difference du peritoine qui n'obeït que tres-peu, & le malade reſſent toûjours une douleur ſourde. Voilà les principaux ſignes qui doivent rendre un Chirurgien circonſpect: Je paſſe aux particularités de l'Operation.

L'inteſtin étant découvert, on gliſſe une ſonde creuſe entre les membranes du ſcrotum & le cors de l'inteſtin, pour agrandir l'ouverture & le découvrir à nud, & pour le pouvoir plus aiſément déta-

détacher du testicule. Un Serviteur léve l'intestin & le tire doucement avec ses mains du côté du pubis, pendant que le Chirurgien tire legerement le testicule avec sa main pour avoir la liberté de rompre avec le déchaussoir, ou la pointe d'un bistouri, les liens membraneux qui les unissent, observant toûjours de les couper plus prés du testicule que de l'intestin.

Si leur attache estoit tres-forte, il vaudroit mieux endommager le testicule, parce qu'il n'est pas si necessaire à la vie, & que les accidens n'en sont pas si dangereux. On doit toûjours éviter les vaisseaux spermatiques, crainte que le sang ne trouble l'operation. Ayant débarassé l'intestin d'avec le testicule, on introduit la sonde creuse entre la peau & l'intestin, & on coupe sans crainte jusqu'à l'anneau du muscle; où l'on est consequemment obligé de donner du jour par de nouvelles incisions pour degager l'intestin de l'étranglement, au cas qu'il y en ait.

On fait passer une troisiéme fois la sonde creuse entre l'anneau & l'intestin, la remuant un peu pour s'asseurer s'il n'est point engagé. On glisse un bistouri courbe dans sa crenelure, & on coupe de l'anneau environ deux lignes & une portion de la peau, évitant une petite branche d'artere qui arrose l'aponevrose de ce muscle.

Lors-

Lorſqu'on a débarraſſé l'inteſtin par la dilatation, on le tire un peu hors du ventre pour le dégager des anneaux interieurs, & donner la liberté aux matiéres qu'il contient de s'étendre. Par ce moyen il devient moins gonflé & moins tendu, & la reduction en eſt beaucoup plus aiſée. On la fait avec les deux doigts indices, & on tâche de ne point trop preſſer l'inteſtin, crainte de le meurtrir. Eſtant reduit, un Serviteur doit preſſer avec ſa main le lieu voiſin, pour empêcher qu'il ne retombe. Les uns font pluſieurs petites inciſions au cercle de l'anneau, le long de la poche: ce qui donne lieu à la generation des chairs, & à rendre la cicatrice plus forte. Les autres ſe contentent d'introduire dans les anneaux un gros tampon de charpi, lié d'un fil ciré, & d'une longueur proportionnée à la profondeur de la playe, pour les meurtrir & exciter la ſupuration. Les uns l'appliquent ſec, & les autres le trempent dans un digeſtif, ſuivant la douleur que l'on reſſent, ou l'humidité qui a relâché ces parties. Mais le veritable moyen d'empêcher que la maladie ne recidive, eſt d'introduire dans la playe une longue tente de linge qui reſiſte à l'impulſion de l'inteſtin qui tend toûjours à dilater les anneaux, ce qui rend aſſez ſouvent l'operation inutile. Un Serviteur l'aſſujettit pendant que le Chirurgien applique le reſte

de

de l'apareil, particulierement de bons défensifs qui s'oppoſent aux fluxions qui pourroient ſurvenir.

Il y a pluſieurs praticiens qui veulent qu'on ampute en même temps le teſticule, mais cette methode n'eſt point approuvée, puiſqu'elle ne contribuë en aucune maniere à la gueriſon de l'hernie, comme l'experience le montre; au contraire on prolonge l'operation, on fait ſouffrir le malade ſans neceſſité, & on lui ôte une partie des moyens propres pour ſatisfaire à la propagation. Et quand même le teſticule ſeroit alteré d'une maniere à ne pouvoir le garantir, il ſeroit toûjours avantageux de differer l'operation juſques à ce que la fluxion fut un peu moderée. Si l'épiploon ſe trouve de la partie, & qu'il ſoit alteré, on fait la ligature dans la partie vivante, & on emporte celle qui eſt corrompuë : ce qu'il faut éviter ſi la tumeur eſt recente, & s'il s'eſt conſervé dans ſon état naturel. S'il eſt fortement attaché à l'inteſtin, on les doit reduire enſemble, s'il eſt poſſible, pourveu qu'il n'y paroiſſe aucune marque de mortification. Soit qu'il ait contracté quelque liaiſon avec l'inteſtin, ſoit avec le teſticule, les anneaux, ou avec les productions qui renferment les vaiſſeaux ſpergmatiques, il eſt toûjours plus à propos d'emporter de ſa ſubſtance que de celle de toutes ces par-

parties, ſi la neceſſité nous y oblige. J'avouë cependant que s'il avoit quelque adherence avec le ſac qui renferme l'inteſtin, pourveu qu'il fût ſain, il vaudroit mieux endommager la poche que l'épiploon.

Mais comme il ne ſçauroit reſter longtemps dans cet état ſans s'alterer, on eſt toûjours obligé d'en ôter une grande portion. Il faut avoir ſoin en faiſant la ligature, de ne point trop ſerrer cette partie, parce qu'elle eſt d'un tiſſu lâche, ſpongieux, & fort aiſé à ſe couper. On paſſe pluſieurs fois le fil tout autour en ſerrant legerement, aprés avoir paſſé l'aiguille au travers de ſa ſubſtance.

Dans l'operation du bubonocelle, on ne fait pas une ſi grande ouverture. On la fait ſuivant l'étenduë & le volume de la tumeur. Au reſte on ſuit les mêmes régles, & on obſerve les mêmes circonſtances que nous avons marquées.

Quand on a découvert la poche qui fait l'hernie, on la déchire adroitement avec les ongles ou le déchauſſoir, comme il a eſté dit. Mais jugez quelle peut eſtre la ſurpriſe de celui qui opere, lorſqu'il ſe preſente de l'eau au lieu de l'inteſtin. Dans ce trouble, la plûpart des Chirurgiens ne manquent pas de s'allarmer, dans le doute où ils ſont de l'avoir bleſſé. Pour éviter cette fauſſe allarme & ſe raſſeurer, il n'y a qu'à ſe reſſouvenir des ſignes dont

nous

nous avons parlé, lesquels nous fortifieront & nous mettront en état d'achever heureusement l'operation. Ce n'est que la poche qui est remplie d'eau, dans laquelle flotte l'intestin : ces eaux sont fournies par les glandes qui garnissent la surface interieure du peritoine, par celles des intestins, ou par l'irruption de quelque vaisseau limphatique. Voilà, si je ne me trompe, tout ce que cette operation renferme de plus particulier. Aprés avoir fait une embrocation d'huile rosat, on applique de bons défensifs qui couvrent les bourses & la region hypogastrique, & de bonnes compresses trempées dans l'oxicrat : on soûtient l'appareil avec un bandage qu'on nomme simple spica. Dans toutes ces maladies on doit toûjours soulager les bourses par le moyen du suspensoir, & preferer les lavemens aux autres remedes generaux.

CHA-

CHAPITRE XII.

De la castration au sujet du sarcocelle & varicosselle.

CETTE operation ne doit pas toûjours estre pratiquée toutes les fois que le testicule souffre quelque vice & quelque indisposition, particulierement lorsque les remedes peuvent suppléer au défaut. Je vai proposer les cas où le Chirurgien ne sçauroit se dispenser de la mettre en usage. Le premier est quand il est uni si étroitement à l'intestin qu'on est obligé d'emporter beaucoup de sa substance. Le deuxiéme est la contusion, lorsque les vaisseaux & les vessicules se trouvent comme meurtris & écrasés, & le cours du sang interrompu : ce qui se connoît par la noirceur du testicule, & par la mortification qui succede peu de temps aprés, si l'on n'empêche le progrez de cette commotion. Le troisiéme cas est quand le testicule est variqueux, & qu'on ne sçauroit resoudre par la voye des remedes les matiéres grossieres qui font la tention & la dilatation des vaisseaux. Ce cas

ici

ici n'eſt pas ſi preſſant que les autres, à moins que le malade ne veuïlle ſe reſoudre à ſouffrir l'operation. Enfin le quatriéme le permet dans toutes les vieilles excroiſſances.

Pour avoir une idée de leur generation, il faut conſiderer que les unes attaquent la ſubſtance même du teſticule, & les autres les membranes qui l'enveloppent. Il faut enſuite regarder les arteres ſpergmatiques comme les ſources & les veritables canaux qui charient la matiére dont ſe forment ces carnoſités. Ainſi le ſang arteriel fourniſſant aux teſticules la matiére de la ſemence pour qu'elle s'y prepare, laiſſe échaper dans cette élaboration ſa partie la plus graſſe & la plus viſqueuſe, que cette douce chaleur que nous y remarquons, épaiſſit & condenſe dans les petits canaux qui les compoſent, ou dans les vaiſſeaux des membranes qui les couvrent, à peu prés de même qu'un blanc d'œuf ſe durcit ſur un feu moderé. Cette matiére, dis-je, venant à gonfler & à tendre ces petits tuyaux fins & delicats, produit ce que nous appellons excroiſſance fongueuſe & carcinomateuſe. Ce n'eſt qu'un gonflement de ces petits filets qu'une humeur étrangere force à s'élever en tumeur. Vous concevez bien que par le ſurcroît d'une nouvelle matiére elle devient le plus ſouvent ſi remarquable qu'on ne ſçauroit

porter

porter long-temps ce fardeau ſans s'en décharger. S'il arrive par quelque cauſe que ce puiſſe eſtre, que cette liqueur ſe détermine plûtôt à ſe porter dans les membranes du teſticule qu'ailleurs, & qu'il ſe forme une fuſée carcinomateuſe le long des productions du peritoine, qui empiette quelquefois ſur les parties interieures du ventre, je dis que l'operation ne pourroit eſtre qu'infructueuſe, ſi on l'entreprenoit; parce que cette carnoſité occupant non ſeulement la tunique vaginale, qui eſt une dilatation des productions du peritoine, mais auſſi les productions mêmes, on ſeroit obligé de ruïner les vaiſſeaux, les anneaux, & pluſieurs parties renfermées dans l'hypogaſtre.

Je ne repeterai point icy les ſignes de cette maladie. Quant à ſon pronoſtic, il eſt toûjours tres-fâcheux, puiſqu'il en coûte le teſticule. Si quelque carnoſité occupe ſa ſubſtance, comme on ne la ſçauroit conſumer ſans le detruire, il n'y a que l'operation qui ſoit la voye la plus ſeure.

CHA-

CHAPITRE XIII.

De la Castration.

LE malade estant couché sur le dos, le Chirurgien incise avec un instrument bien tranchant les membranes du scrotum sur le corps du testicule, pour découvrir la carnosité qu'il faut separer du dartos, sans alterer la gaine des vaisseaux spergmatiques. Estant détaché & débarrassé des parties voisines, on fait la ligature des vaisseaux entre les anneaux & la tumeur; on les coupe à un demi travers de doigt de la ligature, & on emporte le testicule avec le sarcoma. On laisse un petit bout de fil hors de la playe, évitant de tirer les vaisseaux spergmatiques à soi, ni de les trop comprimer de peur que le malade ne tombe en convulsion; outre qu'ils pourroient s'échaper dans le ventre, où ils verseroient du sang: ce qui causeroit la mort en trespeu de temps. Si la tumeur est considerable, dure, schireuse, enflammée, douloureuse, si elle occupe les deux testicules & qu'elle

qu'elle ſoit vieille, l'operation eſt tres-dangereuſe.

Si les productions du peritoine ſont carcinomateuſes, & qu'on ſoit dans le deſſein d'entreprendre l'operation, il faut auparavant conſumer les chairs par le ſecours des cauteres potentiels, ou les fondre par une puiſſante ſupuration; ce qu'il faut éviter ſi la fuſée régne juſques dans la cavité du ventre, pour les raiſons cy-devant propoſées. Quand cette ſuperfluité de chair eſt diſſipée, & que l'eſcare eſt tombé, ſi les vaiſſeaux ſe ſont conſervés, on fait la ligature prés des anneaux des muſcles, & on enleve le teſticule comme je viens de dire; car ſi on la faiſoit avant la chute de l'eſcare, le malade tomberoit dans des convulſions dangereuſes. On remplit enſuite la playe de bourdonnets trempés dans quelque digeſtif, on fait une embrocation, on applique des défenſifs, des compreſſes & un ſuſpenſoir, ordonnant la ſaignée, les lavemens & les autres remedes generaux.

CHA-

CHAPITRE XIV.

DE L'HYDROCELLE.

SI l'hydrocelle eſt une ſuite de l'hydropiſie acite, il eſt inutile de faire l'operation, parce qu'il s'écoule toûjours de nouvelle matiére qui reproduit auſſitôt une autre hydrocelle : de ſorte qu'à moins qu'on ne tariſſe la ſource, il n'y a aucune apparence de gueriſon. Dans celle-cy les eaux occupent toûjours la tunique vaginale, & s'écoulent de la capacité de l'abdomen par les allongemens du peritoine. Toutes les autres eſpeces d'hydrocelles viennent de la lenteur du mouvement du ſang, ou de ſa diſſolution. Les chûtes & les commotions peuvent encore contribuer à leur formation. La raiſon eſt que le ſang s'arrête & croupit plus facilement dans ces parties ; ce qui donne lieu à la ſeroſité de s'en ſeparer. Sur ce même principe, je dis que les circonvolutions & les tours ſerpentins que forment les veines ſpergmatiques dans leur route, en ſont la plûpart du temps la cauſe, pour peu de diſpoſition qu'il y ait de la part du

du ſang ; car ne circulant ici qu'avec peine, la ſeroſité a tout le temps de ſe dégager & de ſuinter dans les bourſes.

Comme nous avons examiné les ſignes des deux eſpeces d'hydrocelles en parlant de ceux de l'hernie inteſtinale, nous n'en dirons rien non plus que du pronoſtic, qui n'eſt fâcheux que lorſque les eaux ſont renfermées dans un Kiſt.

Il faut maintenant examiner toutes les circonſtances de l'une & l'autre eſpece, qui demandent deux differentes manieres d'operer. Nous avons veu en traitant des ſignes, que la premiere eſpece d'hydrocelle ſe diſtingue & ſe connoît lorſque les eaux tendent, gonflent & groſſiſſent extraordinairement les membranes du ſcrotum.

CHA-

CHAPITRE XV.

De l'Operation de l'Hydrocelle.

L'OPERATION qui se pratique dans celle-ci, consiste à faire une ponction au scrotum avec le trocar accompagné de sa canule par où sortent librement les eaux, & lorsquelles sont vuidées on tire l'instrument; & la peau des bourses devenant ridée comme auparavant, bouche exactement l'ouverture. Cela se pratique sans embaras ni sans danger, mais il faut avoir soin d'en tarir la source par l'usage des remedes generaux, puisque sans leur secours la tumeur ne manqueroit pas de renaître.

La deuxiéme espece d'hydrocelle, qui n'occupe ordinairement qu'un des côtés, attaque presque toûjours les enveloppes du testicule. Elle est aussi beaucoup plus douloureuse à cause de la grande tention de ses membranes.

La methode qu'on doit suivre dans celle-cy, consiste à faire une ouverture profonde & assez grande, tant pour don-

ner issuë aux eaux que pour y porter des remedes qui ayent la vertu de dissiper les membranes qui en sont abreuvées. On a coûtume de faire l'ouverture à côté des bourses avec une lancette, ou un cautere potentiel, pour éviter les vaisseaux spermatiques; mais comme le cautere fait une grande escare, il est preferable à la lancette, parce que l'on est moins en danger de blesser le testicule, & que l'on dissipe insensiblement les membranes qui doivent se fondre par la supuration.

Il faut observer que comme les eaux empêchent l'action de ce remede en émoussant ses pointes corrosives, si le premier qu'on applique ne fait pas une escare assez profonde, il est necessaire d'en appliquer un autre. Quand l'escare est tombée, on remplit la playe de bourdonnets, & on laisse ceux qui couvrent son fond quatre ou cinq jours sans les ôter, afin que par leur sejour les matiéres qui s'arrestent deviennent plus acres, & qu'elles puissent fondre plus aisément les enveloppes qui contiennent les eaux. On excite la supuration, & on la pense comme une playe ordinaire.

Avant de passer outre, il faut encore remarquer que si les eaux deviennent acres & corrosives, ou plûtôt limonneuses, elles se convertissent assez souvent en pus, ce qui fait que le testicule s'altere & se corrompt, & qu'on est obligé de l'emporter.

Quant

Quant au pnumatocelle, je dis qu'il faut se servir du bandage & de tous les remedes carminatifs, tant interieurement qu'exterieurement; & comme il eſt de la prudence de chaque Chirurgien de les ordonner ſuivant ſes connoiſſances, je paroîtrois ridicule, ſi je voulois vanter ici certains remedes dont les Auteurs ſont remplis.

CHAPITRE XVI.

DU PHIMOSIS.

LE Phimosis n'est autre chose qu'un rétrecissement & un raprochement des parois du prepuce qui empriſonne & comprime si fortement le gland de la verge, que si on ne le dégage, & si on ne lui donne du jour par le moyen de l'incision, il devient si enflammé qu'il tombe souvent en mortification.

Cette incommodité est naturelle ou accidentelle : la naturelle vient de ce que les parties sont encore concentrées & comme retirées dans leur enveloppe, & que l'on ne s'est encore adonné à aucun exercice, ni à aucun attouchement. Le prepuce dans cet estat forme des rides qui sont comme autant de petits bourlets, entre lesquels s'amasse & croupit une matiére tenace qui est separée par les glandes, dont la surface interieure du prepuce est parsemée, qui s'épaissit par la chaleur, & qui devient impure par son séjour, c'est une colle pour ainsi parler, qui attache le prepuce au

au gland, lequel ſe trouve ſi étroitement preſſé, qu'il ne ſçauroit permettre l'écoulement de l'urine.

Le Chirurgien dans ce moment tâche de débarraſſer les parties, tirant à ſoi l'extrémité du prepuce, & introduiſant à côté de la verge un inſtrument en forme de ganif, entre le gland & la peau, perce ſans danger le prepuce, & inciſe tout ce qui eſt compris entre l'inſtrument & l'extrémité du gland. Si une inciſion ne ſuffit pas pour le découvrir, on en peut hardiment faire une autre du côté oppoſé. Au reſte le ſeul mouvement de ces parties eſt capable d'étendre les fibres du prepuce, de les rendre obeïſſantes, & de faire enſorte qu'elles ſe reſſerrent & ſe dilattent ſuivant les beſoins de la nature.

On ne doit point mettre en uſage cette operation qu'aprés qu'on a veu que les bains, les injections émolientes, & tous les autres remedes ont eſté inutiles. C'eſt la methode & la régle qu'on doit ſuivre dans toutes les operations.

La ſeconde eſpece de phimoſis eſt cauſée par quelque inflammation, chancre, ulcere, poreaux, dureté, caloſité & aſſez ſouvent par des remedes irritans, appliquez mal à propos. Dans tous ces cas, ſoit que l'humeur acre qui ſort des ulceres irrite les parties, ſoit que les remedes

qu'on y applique soient trop corrosifs, il arrive que le passage du sang & des esprits se trouve empêché, & que l'inflammation devient si considerable, que les fibres ne se trouvent plus en estat d'obéïr. C'est aussi la raison qui fait que cette sanie virulente qui sort des chancres, excorie & ulcere ces parties, excite une douleur aiguë qui ne se fait sentir qu'à l'extrémité de la verge, & une inflammation qui est bien-tôt suivie de gangrenne, si on ne s'oppose à son progrez.

La douleur vive que l'on ressent en cette partie, ne peut provenir que de ce que le gland est revêtu d'une membrane mince & delicate, qu'il est arrosé d'un grand nombre de vaisseaux, particulierement de nerfs, & que sa substance est d'une tissure tres-fine & tres-sensible. Ainsi le mouvement que ces matiéres virulentes impriment aux esprits, ne pouvant se communiquer au reste de la verge, à cause de la force & de l'épaisseur des fourreaux qui enveloppent les corps caverneux, la douleur doit necessairement s'augmenter, & devenir beaucoup plus vive & plus aiguë en cette partie. Mais avant de se déterminer à l'operation, la saignée, les bains tiedes, les supuratifs mêlés legerement de quelque preparation de mercure qu'on introduit avec le bout de la sonde, le

cerat

cerat de Galien, les injections émolientes, la boule de charpi qu'on insinuë entre le gland & la peau, les compresses trempées dans l'oxicrat, tous ces remedes en un mot doivent estre recherchés, mais particulierement la situation de la verge qui doit estre couchée sur le ventre, & soûtenuë par un petit bandage.

CHAPITRE XVII.

DU PARAPHIMOSIS.

LE Paraphimosis est une maladie toute opposée à celle que je viens de décrire. Dans la premiere, le gland est caché & ne sçauroit se découvrir, au lieu que dans celle-ci il est étranglé & si bien dépoüillé de son prepuce, qu'on ne l'en sçauroit revêtir.

La cause de cet étranglement vient tantôt du renversement de la peau qui forme un bourlet, & tantôt de l'inflammation qui arrive à ces parties, que quelque chancre ou quelque tumeur ont precedé. Si l'étranglement est considerable, il doit necessairement s'ensuivre l'interruption du cours du sang & des esprits en cette partie, & par consequent la mortification. Dans cette rencontre la verge s'enfle si fort qu'il se forme trois ou quatre bourlets disposés alternativement à un demi-travers de doigt les uns des autres : ces boursouflemens viennent en partie de l'obstruction & en partie du reflux du sang & des esprits dans le corps de la verge. Ils sont presque toûjours suivis d'une

d'une tumeur qui occupe le dessous du prepuce, & qui est remplie d'une eau rousse que la grande chaleur de la partie rarefie ordinairement, si bien que d'aqueuse qu'elle est, elle devient venteuse. Cette tumeur augmente si considerablement l'inflammation, que si on ne scarifioit profondement ces endroits tumefiés, pour décharger la partie, la verge ne manqueroit pas de tomber en mortification.

On tâche de reduire le prepuce sans comprimer le gland, ni sans appliquer le poulce contre son extrémité, comme font la plûpart de ceux qui traitent ces sortes de maladies. La raison est qu'en poussant l'extrémité du gland il s'élargit & se gonfle davantage : ainsi au lieu de faire glisser le prepuce il se replie, ce qui empêche sa reduction.

On se sert à peu prés des mêmes remedes que nous avons ordonnés pour le phimosis. Il y en a qui jettent de l'eau froide sur le ventre, mais je ne la crois pas d'une grande utilité, ou du moins on n'en voit pas de grands effets. Au défaut de tous ces remedes, on pourroit se servir dans le temps de l'inflammation, de quelque eau stiptique, dans laquelle on trempe de petites compresses qu'on applique autour de la partie. On garde aussi la même situation, & on se sert d'un petit bandage comme dans le phimosis.

CHAPITRE XVIII.

DE LA PIERRE,

Au ſujet de la lithotomie.

LA Pierre, dont l'homme entre tous les animaux eſt le plus incommodé, eſt nommée des Latins *calculus*, & *calculoſi* ceux qui en ſont attaqués. Son origine nous auroit toûjours eſté inconnuë ſi la chimie ne nous avoit découvert le ſecret de ſa formation, en nous montrant les principes qui la compoſent, par la juſte analiſe qu'elle en fait.

Tous les anciens & leurs partiſans ont toûjours ſoûtenu avec chaleur que la pierre eſtoit formée par les parties du ſang les plus craſſes, les plus groſſieres, & les plus viſqueuſes, qui étant portées dans la veſſie avec les urines, devenoient la matiere du calcul.

HYPOCRATE s'eſt imaginé que la pierre ſe formoit par la retention de l'urine dans la veſſie, & que les parties groſſieres & terreſtres s'y arrêtoient & s'attachoient au fond, à peu prés de même que du gravier s'aſſemble au fond d'un pot où l'eau auroit long-

long-temps croupi, & qu'il s'y amassoit de certaines parties glaireuses qui servoient de lien & d'enveloppe aux petits graviers qui s'y estoient assemblés, & qu'ainsi par le surcroît d'une nouvelle matiére la pierre grossissoit insensiblement.

Cette opinion a plus de vrai-semblance, que de solidité; car il est évident que s'il se formoit des pierres de la maniere qu'Hypocrate veut que la pierre de l'homme soit formée, en supposant les principes qu'il admet, elle n'auroit pas sans doute une consistance assez ferme pour resister au marteau comme fait celle-ci. Il est bien plus raisonnable de croire que ce que nous observons dans l'urinal de ceux qui sont atteints de cette maladie, n'est autre chose que l'esprit volatile de l'urine, qui en prenant éssor s'attache plûtôt au côté du vaisseau qu'au fond, comme l'experience le montre.

FERNEL pretend que tous les calculs que l'on trouve dans la vessie, tombent des reins par des douleurs nephretiques. Il dit, que si le calcul qui passe des reins dans la vessie, est d'une grosseur assez considerable, & qu'il y croupisse quelque temps, il s'y forme une pierre qui grossit peu à peu par l'écoulement d'une matiére qui s'y attache sans cesse.

Ce qui a pleinement persuadé Fernel que c'estoient des douleurs nephretiques qui

excitoient le calcul à décendre des reins dans la veſſie, c'eſt qu'il n'a jamais trouvé perſonne qui ait eſté attaquée de la pierre, que quelque douleur nephretique n'ait precedé.

Il dit encore que lorſque l'on caſſe les pierres qui ſont entierement formées, on trouve dans le milieu un petit noyau qui a une enveloppe differente en couleur & en ſubſtance du reſte de la pierre, & dont la figure imite parfaitement bien celle du baſſinet du rein : d'où il conclut que la pierre ſe forme dans le baſſinet avant de décendre dans la veſſie.

Il ne manquoit plus à Fernel que la connoiſſance des principes de la pierre pour en avoir une idée parfaite.

Ce qui l'a fait tomber dans l'erreur aprés Hypocrate, c'eſt qu'il s'eſt fondé ſur cette fauſſe maxime des anciens, qui ont toûjours crû que les pierres étoient formées par les parties les plus terreſtres & les plus groſſieres du ſang, qui ſe détachent des autres pour ſe lier enſemble, & former par leur union des calculs.

L'unique raiſon qu'ils en donnent, c'eſt, diſent-ils, que ces graviers ſont tres-fermes & tres-maſſifs, & que tels corps ne peuvent eſtre formés que par l'aſſemblage de ce qu'il y a de plus irregulier & de plus peſant dans le ſang. Auſſi pretendent-ils qu'on doit concevoir cette generation

par

par raport aux corps groſſiers & maſſifs qui ſe font ſur la terre, auſquels ils veulent que la pierre qui ſe forme dans l'homme, ait beaucoup d'analogie, comme tous les mineraux qu'ils ſoûtiennent n'avoir d'autres principes que les parties de la terre les plus inflexibles & les plus péſantes. Mais c'eſt un préjugé qui n'eſt fondé que ſur l'impreſſion des ſens & ſur des idées confuſes.

La raiſon & l'experience y ſont oppoſées; car celle-ci nous fait voir que les eſprits volatiles & les corps les plus ſubtils forment par leur mélange un corps peſant & ſolide: ce que ne peuvent faire les ſels fixes, & les autres corps plus groſſiers & plus incapables de mouvement, comme la Chimie le démontre. La raiſon nous en convainc, puiſqu'on conçoit aiſément que des parties groſſieres & irregulieres ne ſçauroient ſi bien s'ajuſter, ſe ſerrer ſi étroitement, & ſe preſſer avec autant de force que d'autres plus ſubtiles & plus regulieres, pour former un corps ſolide & compact.

La Chimie nous découvre deux principes eſſentiels dans l'urine par l'analiſe qu'elle en a fait. L'un eſt un ſel urineux & volatile qui répond fort à l'eſprit de nitre, & l'autre un ſoulfre tres-éteré qui eſt ſemblable à l'eſprit de vin.

L'experience nous apprend que ſi on mêle

mêle l'esprit de vin avec l'esprit de nitre, il se forme d'abord un coagulum ; mais comme ces deux principes sont embarassez dans l'urine, & que son cours ne leur permet pas de s'unir ensemble pour former la pierre, il faut que l'urine, dit Vanhelmont, tombe en quelque défaillance avant que le calcul se forme. Et quoique les principes essentiels du calcul, en quoi consiste la semence de la pierre, soient dans l'urine, elle a besoin d'un intermede ou d'un ferment qui excite & fasse germer la semence ainsi qu'aux autres generations. C'est donc un ferment corruptif, dit Vanhelmont, qui s'engendre quelquefois dans l'urine, & qui réveille & arreste les principes de pétrification, lesquels s'unissant intimement forment la pierre au milieu du rein.

Voici comme cet Auteur le prouve, & l'on peut dire en sa faveur qu'entre tous ceux qui ont écrit sur cette matiére, il ne s'en est point trouvé qui l'ait si bien traitée que lui.

Il n'y a point, dit-il, de principe transmutatif dans la nature sans ferment. L'urine ne se corromp pas dans nous à cause de son mouvement, il faut qu'il s'y trouve un ferment corruptif à l'occasion duquel elle commence à prendre la pente à la putrefaction. La putrefaction ne se fait donc pas par le vice de l'urine, mais les

reins

reins ſuſcitent ce ferment vicieux à la generation de ce corps étranger ; & il pretend que ce ſoit l'odeur ſeule du principe de putrefaction qui réveille & ſépare en parties éterogenes, ce qui auparavant ne ſembloit être qu'une union. Ainſi que l'odeur d'un vaiſſeau où il y a eu quelque acidité, coagule le lait & l'aigrit, que l'odeur du levain fermente la farine & l'infecte, & que l'odeur d'un tonneau moiſi corromp le vin & le pouſſe ; de même dans l'urine le ferment qui diſpoſe au calcul, conſiſte dans une pure odeur.

On remarque auſſi que l'urine ſe putrefie plûtôt dans un vaiſſeau puant, & qui dés long-temps ſert à contenir l'urine, que dans un autre net & neuf.

Il pretend que la coagulation de la pierre ſe fait en un inſtant, quoique ſon accroiſſement ſe faſſe peu à peu, & quelquefois tout d'un coup.

Dans la diſtillation qu'il a faite de l'urine, il y a toûjours trouvé un eſprit de nitre, qu'il appelle eſprit coagulateur, aſſocié avec l'eſprit de vin qu'il dit ſe trouver auſſi dans l'urine, & quoi qu'ils ſoient extrémement volatiles tous deux, ils ſe coagulent comme l'eſprit de vitriol mêlé avec le ſel armoniac qui s'exhale auſſi fort aiſément.

Outre cet eſprit coagulateur & l'eſprit de vin qui ſe rencontrent dans l'urine, il

dit

dit qu'il s'y trouve encore un esprit terrestre & stiptique, qui par le moyen de la putrefaction devient volatile ; si bien que cet esprit d'urine s'imbibant de cet esprit terrestre excité par un ferment putride, suscité l'esprit de vin qui est en repos & concentré dans l'urine, lesquels se mélant intimement ensemble, & agissant l'un avec l'autre par une action reciproque, se condensent au milieu de l'urine, & forment un estre pierreux.

Le bon ou mauvais usage des alimens contribuë beaucoup à sa formation. Nous remarquons que ceux qui usent de boissons trop spiritueuses & de mets trop délicats y sont bien plus sujets que les autres. Nous voyons aussi que ceux qui ne vivent que de laitages, de fruits, de légumes, de pain de seigle & de plusieurs autres impuretés, en sont tres-souvent attaqués. Ceux-ci y contribuent à raison de leur impureté, & les autres à raison de leurs parties spiritueuses : ces derniers fourniſſent les principes de la pierre, & les autres le ferment qui les dispose à la petrification. Il suffit donc que l'urine séjourne dans le rein par quelque obstruction, pour donner lieu aux principes de la pierre de s'unir ; c'est ce que Fernel a fort bien remarqué quand il a dit que l'inflammation des reins precedoit toûjours la generation de la pierre.

L'ori-

L'origine de la pierre ne vient pas toûjours de l'uſage de certains alimens, elle ſe forme quelquefois par le vice de quelque portion de ſemence pétrifique que nous heritons de nos parens, & que nous gardons pendant toute la vie.

Les eſpeces & differences des pierres ſe tirent de leur figure, de leur volume, conſiſtence, couleur & ſituation : ce qui fait qu'il s'en rencontre de groſſes, de petites, de polies, d'inégales, de plates, de rondes, d'ovales, de quarrées, de creuſes, de legeres, de peſantes, de dures, de molles, qui ont des noyaux, de blanches, de griſes, de rouges, de noires, & d'une couleur foncée.

Les unes ſont vagues, & les autres permanentes. Il s'en trouve qui ſont attachées aux parois, au fond ou au col de la veſſie. Tantôt elles s'arrêtent dans les reins, tantôt dans les ureteres, tantôt dans la veſſie, & tantôt dans l'uretre. Il s'en trouve enfin qui ſont renfermées dans des Kiſts, & d'autres qui ne le ſont point.

Les ſignes que la pierre eſt dans les reins, ſont une inflammation, une douleur cruelle, fixe & permanente dans cette region, particulierement ſi on la preſſe avec la main: la fiévre s'allume accompagnée d'une ſupreſſion d'urine, ou du moins elle ne s'écoule que goute à goute & en petite quantité. Les urines ſont quelquefois ſanglantes,

prin-

principalement lorſqu'il y a quelque vaiſſeau de rompu par l'accroiſſement de quelque gravier qui ſe forme & s'arreſte dans les vaiſſeaux des reins, & venant à groſſir par le ſurcroît d'une nouvelle matiére les dilate, & les tend de façon qu'il faut neceſſairement qu'ils ſe crévent.

La même choſe peut encore arriver par l'attrition continuelle des graviers qui s'amaſſent dans le baſſinet. En ce cas les lavemens ſont d'une grande utilité en ce qu'ils humectent, qu'ils ramoliſſent & qu'ils rafraichiſſent ces parties: ce ſont des eſpeces de bains interieurs capables de dégager les inteſtins, de faciliter la décente des pierres dans la veſſie, & de diminuer en même temps l'inflammation. C'eſt auſſi pour cette même raiſon que les demi-bains ſont ſi importans.

Si le ſang extravaſé & hors des vaiſſeaux ſe change en pus, & que le rein s'abcede, les urines ſont troubles & purulentes, & le plus ſouvent le pus s'écoule avec les excremens, parce qu'agiſſant ſur l'inteſtin colon qui eſt au voiſinage, il déchire & ronge ſes tuniques, & s'ouvre ainſi le paſſage pour ſortir par cette voye; le vomiſſement & l'engourdiſſement de la cuiſſe & de la jambe ſurviennent, le malade ne ſçauroit ſe tenir droit, & le teſticule du même côté ſe retire dans l'aine.

Le vomiſſement arrive par la communi-

cation,

cation, & la conſpiration mutuelle qu'il y a entre les nerfs des reins & ceux du ventricule, & par l'irritation des eſprits dans les fibres charnuës de l'eſtomach, occaſionnée par l'inflammation des reins.

Pour rendre raiſon de l'engourdiſſement, il faut remarquer que le rein eſt couché ſur la teſte du muſcle pſoas, qu'il comprime & qu'il enflamme: ce muſcle étant enflammé preſſe un gros cordon de nerfs qui paſſe au travers de ſa ſubſtance, & lequel ſe diſtribuë dans la partie anterieure de la cuiſſe & de la jambe, d'où l'engourdiſſement s'enſuit par la ſuppreſſion du cours des eſprits: c'eſt ainſi que le muſcle pſoas enflamme reciproquement l'iliaque auquel il eſt joint, & comme ces deux muſcles ſervent à fléchir la cuiſſe, ils ne ſçauroient plus obéïr ni ſuivre l'action des extenſeurs, ce qui fait que l'on ne ſe peut tenir droit ſans ſouffrir de cruelles douleurs.

Le teſticule ſe retire dans l'aine, parce que l'iliaque s'unit au crémaſter qui embraſſe le corps du teſticule: deſorte que ſes fibres venant à eſtre tenduës & à ſe racourcir par l'inflammation que l'iliaque lui communique, il faut de neceſſité que le teſticule monte dans l'aine. Tous ces ſignes ſont neanmoins équivoques, parce qu'ils peuvent arriver dans l'inflammation ordinaire des reins, je veux dire dans la colique nephretique.

Les

Les ſignes qui nous ſont connoître que la pierre eſt dans la veſſie, ſont une douleur vive & brûlante dans le temps qu'on urine; elle ſort goute à goute & par diverſes repriſes, comme dans la ſtrangurie, & à meſure que la veſſie ſe déſemplit, & qu'elle diminuë de ſon volume, ſes parois s'appliquent ſi fortement contre la ſurface de la pierre, que ſi elle eſt raboteuſe, elle ne manque pas d'exciter des divulſions conſiderables, & de rompre quelque vaiſſeau, en quoi conſiſte cette douleur cuiſante que l'on reſſent aprés qu'on a uriné, ou ſur la fin des dernieres goutes qui ſont pour l'ordinaire ſanglantes.

On urine par diverſes repriſes, parce que la pierre qui peſe ſur le col de la veſſie bouche en partie le paſſage de l'urine; mais ce qui eſt de plus fâcheux, c'eſt que dans le temps qu'elle ſe vuide, & que ces parois qui eſtoient auparavant tenduës viennent à heurter rudement contre ce corps raboteux, ſes fibres nerveuſes ſe déchirent d'elles-mêmes, & donnent lieu à l'urine par ſon acrimonie de les picoter, de reïterer des divulſions, de cauſer des douleurs poignantes & cruelles, & d'imprimer aux eſprits un mouvement irregulier, à l'occaſion duquel ſes fibres charnuës ſe reſſerrent & embraſſent plus fortement la pierre. Le malade en ce moment croyant ſe ſoulager en voulant ſuſpendre le cours

des

des eſprits, augmente au contraire la violence de la douleur, en ſuſpendant le cours de l'urine : ce qui fait qu'il en reſte roûjours dans la veſſie, qui s'aigrit, & qui devient dans la ſuite puante par ſon ſéjour, renouvellant des douleurs beaucoup plus aiguës & plus inſupportables.

On reſſent une démangeaiſon dans la region du periné qui irrite le ſphincter, & qui excite le teneſme ; elle continuë juſqu'à l'extrémité du gland ; ce qui oblige les malades à ſe le frotter ſouvent.

La peſanteur du periné ne peut provenir que du poids de la pierre, & la démangeaiſon de l'acrimonie du l'urine.

Il ſurvient quelquefois un priapiſme ou une érection involontaire de la verge cauſée par l'irritation de ſes fibres, & par l'inflammation de la veſſie & de l'uretre qui ſe communique aux corps caverneux. Il eſt aiſé de voir que l'irritation de cette partie jointe à quelque legere paſſion réveillent & accelerent le cours du ſang & des eſprits deſtinés pour les fonctions de la verge & des muſcles voiſins. Les muſcles ainſi gonflés d'eſprits compriment les veines qui s'y diſtribuent, & empêchent le retour du ſang. Le ſang & les eſprits rempliſſant tous les vuides & les concavités des corps caverneux, la verge doit neceſſairement roidir & s'étendre.

On

On remarque que les urines ſont tantôt blanches, tantôt ſanglantes, craſſes, troubles & bourbeuſes, & qu'elles ſont chargées d'une mucoſité & d'un ſediment ſabloneux.

HYPOCRATE dans ces aphoriſmes, rapporte qu'une marque infaillible de l'exiſtence de la pierre dans la veſſie, eſt lorſque l'urine eſt extrémement claire, & qu'on remarque du ſable au fond de l'urinal.

Lorſque la pierre eſt unie, c'eſt un ſigne qu'elle eſt accompagnée de quelqu'autre pierre, leſquelles par leur frottement continuel deviennent liſſes & polies. Si elle eſt groſſe & qu'elle peſe ſur le col de la veſſie, elle le dilate de maniere qu'il devient dans la ſuite auſſi large que ſon fond. Si elle a contracté quelque adherence & qu'elle ſoit renfermée dans un Kiſt, le malade la peut porter toute ſa vie ſans en eſtre incommodé, ni ſans qu'il ſe manifeſte aucun des ſignes dont nous venons de parler, particulierement lorſqu'elle eſt ſuſpenduë au fond de la veſſie.

VANHELMONT aſſeure qu'il a veu un Preſtre lequel voulant prendre un Livre dans ſa Bibliothéque, reſſentit en ce moment une grande peſanteur dans la region hypogaſtrique, laquelle fut auſſi-tôt ſuivie des ſimptomes que nous venons de déſigner. C'eſt la pierre qui ſe détacha du fond du reſervoir de l'urine par ce ſimple effort, en

ſorte

ſorte qu'il en fallut venir à l'operation. Mais le ſigne le plus ſeur & le plus évident de l'exiſtence de la pierre, eſt le ſecours de la ſonde qui nous en convainc par la reſiſtance qu'elle fait, & par le bruit que l'on entend lorſqu'on la frape: c'eſt auſſi celui qui nous marque la neceſſité de l'operation, ſi l'âge, la ſaiſon & les forces du malade le permettent.

C'eſt ici où triomphent les charlattans qui tâchent par leurs impoſtures de perſuader qu'ils ont des ſecrets infaillibles pour fondre la pierre dans les reins & dans la veſſie: ces douces eſperances flatent d'abord agréablement l'eſprit de ceux qui en ſont incommodés; mais lorſqu'on leur fait voir par experience, qu'outre que les acides les plus violens & les plus cauſtiques, comme l'eau forte & l'eſprit de nitre ne la ſçauroient diſſoudre, on leur fait encore connoître que quand même ces impoſteurs auroient des remedes capables de produire un tel effet ſans alterer aucune partie, auparavant qu'ils euſſent paſſé dans le ventricule, dans les inteſtins, dans les reſervoirs du chile, dans le cœur, dans les poulmons & dans les voyes les plus inſenſibles, où ils ſe mêlent avec le ſang & toutes les humeurs, ils perdroient ſans doute leur qualité & leur vertu diſſolvante. Il n'y a donc que l'operation ſeule qui puiſſe nous tirer d'une ſi cruelle maladie, aprés qu'on a mis en uſage

les

les remedes generaux, comme la saignée, les doux purgatifs & les lavemens, à moins que le volume de la pierre ne fût extraordinaire, & qu'il y eût complication de maladies.

Si la pierre est d'une moyenne grosseur, l'operation en est moins dangereuse : si elle est grosse & qu'elle soit fortement adherente à la vessie, elle est beaucoup plus à craindre à cause de l'irruption des vaisseaux & de la grande dilaceration qu'elle cause aux parties, qui est presque toûjours accompagnée d'inflammation, de convulsion, de fiévre, de gangrene & bien souvent de la mort, principalement dans les jeunes sujets qui n'ont pas encore atteint l'âge de neuf ans, & dont les parties sont encore molles & tendres, ou bien dans ceux qui sont d'un âge avancé, dont les parties sont dessechées & comme inflexibles, à cause du peu de chaleur & d'humidité qu'on y remarque.

Si la vessie est ulcerée & qu'elle souffre quelque grande hemoragie, ou quelque carnosité, il faut éviter l'operation. Toutes ces particularités regardent le pronostic de cette maladie. Il faut remarquer que ces sortes de sujets tombent souvent dans les mêmes recidives, & si on ne réïteroit l'operation, il se formeroit une carriere dans leur vessie.

CHA-

CHAPITRE XIX.

De l'extraction de la Pierre.

APRE'S avoir eu égard aux circonſtances precedentes, on peut hazarder l'operation ; mais auparavant il eſt neceſſaire d'ébranler la pierre par quelques ſecouſſes, & vuider la veſſie de ſon urine.

Vous mettez le malade ſur le bord d'un lit, le dos appuyé ſur quelque plan incliné, les cuiſſes entre-ouvertes, les genoux prés du ventre, les talons vers les feſſes, & les mains pendantes à côté des chevilles des pieds.

Pour maintenir le malade dans cette ſituation, on diſpoſe une bande avec laquelle on aſſujettit la cuiſſe, le bas de la jambe & la main, & aprés quelques tours de bande on monte par derriere pour la faire paſſer autour de l'épaule, & la faiſant gliſſer par derriere le dos, on repaſſe autour de l'autre épaule, pour lier & garotter la cuiſſe, la jambe & la main du côté oppoſé. Cette ſituation eſt tres-propre pour executer ſon deſſein, par-

ce qu'elle tient la veſſie ſujette, & qu'elle donne la liberté aux muſcles du bas ventre de ſe relâcher & ſe bander comme à l'ordinaire.

Le malade ainſi en état, le Chirurgien ſe doit diſpoſer à l'operation. Si c'eſt par le petit apareil qui n'eſt plus en uſage, on trempe le doigt indice & celui du milieu dans l'huile ou autre matiére onctueuſe, on les introduit un peu obliquement dans l'anus, ne les redreſſant qu'aprés avoir preſſé doucement l'hypogaſtre de l'autre main; alors l'Operateur tâchera de pouſſer le fond de la veſſie vers ſon col pour l'aſſujettir plus fortement entre ſes doigts & l'os pubis. L'ayant fixée & renduë ſujette, le Chirurgien avec un biſtouri bien tranchant des deux côtez, fait une inciſion ſur la pierre, à proportion de ſa groſſeur, entre le raphé & l'os pubis, à deux travers de doigt de l'anus. L'inciſion eſtant faite, on la tire hors de la veſſie avec des inſtrumens, deſquels nous parlerons dans le grand apareil. Voilà pour ce qui regarde le petit; mais comme on ne le ſçauroit pratiquer ſans meurtrir conſiderablement l'inteſtin & la veſſie, ni ſans les endommager le plus ſouvent, on doit rejetter cette methode à laquelle il faut preferer le grand apareil dont nous allons donner la deſcription.

Ayant reglé tout ce qui doit préceder

une

une operation auſſi importante, & avoir mis le malade dans une ſituation commode, la premiere choſe qu'on ſe doit propoſer, c'eſt de le bien ſonder.

Au ſujet des ſondes, on en doit avoir de grandes, de moyennes & de petites, pour tous les differens âges; de droites & de courbes pour l'un & l'autre ſexe; de canelées garnies d'un ſtilet dont on ſe ſert pour déſemplir la veſſie de l'urine qu'elle contient, & de crenelées pour faire l'operation. On peut ſonder de differentes manieres. Dans la premiere, le Chirurgien prend de ſa main gauche le bout de la verge, ouvrant & dilatant un peu ſon conduit, & la tire en haut, pour tâcher que le canal de l'uretre décrive une ligne droite, & facilite par ce moyen l'entrée de la ſonde dans la veſſie. Toute la difficulté conſiſte à l'introduire dans un certain ſens, qui eſt qu'il faut que l'extrémité qu'on tient de la main ſe trouve en dehors, & la convexité en dedans, & à meſure qu'elle approche le commencement de l'uretre, on luy donne un demi-tour, par le moyen duquel on la fait gliſſer par deſſous l'os pubis pour la faire entrer dans la capacité de la veſſie, en telle ſorte que ſon extremité ſe trouve en dedans, & ſa convexité en dehors.

La deuxiéme methode de ſonder eſt bien plus aiſée & moins embaraſſante, parce

qu'on introduit la ſonde dans un ſens tout oppoſé au premier, & ſans lui donner aucun tour on la fait entrer dans la veſſie.

La maniere de bien ſonder n'eſt pas ſeulement neceſſaire pour l'extraction de la pierre, mais auſſi pour toutes les carnoſités & inflammations de la veſſie. Elle eſt d'une grande utilité toutes les fois que l'urine eſt ſupprimée dans ſes conduits, & bien ſouvent on perit dans toutes ces occaſions pour ne pas ſçavoir bien ſonder.

Pour faire l'operation, on ſe ſert d'une ſonde crenelée, qui eſtant dans la veſſie, le Chirurgien la doit incliner du côté du ventre, afin que ſa convexité preſſe la ſurface interieure du perine, & l'éleve en boſſe, & pendant qu'un ſerviteur aſſujettit la verge & le haut de la ſonde de ſa main gauche, & qu'il releve les bourſes de la droite, l'operateur avec le poulce & l'indice affermit l'endroit le plus éminent de la ſonde du côté gauche du raphé, & d'un ſcapel bien tranchant des deux côtez, il fait une inciſion en long ſur la crenelure, plus ou moins grande, ſuivant qu'il juge que le volume de la pierre eſt plus ou moins conſiderable. Pour la faire régulierement, on doit tenir l'inſtrument comme une lancette, commençant à percer le lieu le plus élevé du perine juſques dans la crenelure de la ſonde qui ſert d'apuy au ſcapel, & ſans aucune re-

repriſe le paſſer & repaſſer pluſieurs fois ſur la ſurface de la ſonde, juſques-à ce qu'elle ſoit entierement découverte, crainte de faire diverſes inciſions à la veſſie. Avant de retirer l'inſtrument, il faut porter le doigt ſur la crenelure de la ſonde, pour reconnoiſtre s'il ne reſte point quelque adherence, pour faciliter l'entrée du gorgeret, & pour introduire ſon extrêmité dans la crenelure, le plus bas qu'il ſera poſſible. Le gorgeret eſtant comme engagé dans la ſonde, à meſure que vous la retirés doucement hors de la veſſie, vous pouſſez vôtre gorgeret, & vous faites enſorte qu'il ſuive le mouvement de la ſonde; autrement il pourroit s'échapper à côté, & le plus ſouvent l'operation ne réuſſiroit pas avec tout le ſuccez qu'on en pourroit attendre. Eſtant aſſeuré que vôtre gorgeret eſt dans la cavité de la veſſie, vous gliſſés par deſſus ſa ſurface des tenettes droites ou courbes, vous retirés vôtre gorgeret, vous cherchez adroitement la pierre de côté & d'autre, ſans aucune violence, & vous tâchez de la charger. Si elle eſt adherente, vous tournés doucement le poignet de part & d'autre, afin de rompre les liens qui l'attachent, ſans cauſer ni contuſion ni hemoragie.

Si l'adherence étoit conſiderable, il ne faudroit point violenter la veſſie, mais ébranler

la pierre par diverſes ſecouſſes. Si les attaches eſtoient ſi fortes qu'on ne la pût tirer avec les tenettes, on ſe ſerviroit du bec de corbin dentelé, ou des tenettes inciſives, évitant toûjours d'alterer la veſſie. Si ſon volume ne permettoit pas ſa ſortie, il faudroit la dilater avec un biſtouri, & rejetter l'uſage du dilatoire, à cauſe des grandes dilacerations qu'il imprime aux parties.

S'il ſurvient quelque accident dans le temps de l'operation, comme hemoragie, ſincope ou quelqu'autre ſimptome fâcheux, le Chirurgien les doit plûtôt corriger que d'achever l'operation, & laiſſer le malade en repos juſqu'à ce qu'il ait pris de nouvelles forces, & que les accidens ſoient ceſſés. Bien ſouvent pour avoir ainſi differé l'operation, la pierre ſe preſente d'elle-même au paſſage, & la gueriſon en eſt beaucoup plus facile & plus heureuſe.

Si la pierre eſt extrémement polie, c'eſt une marque qu'elle n'eſt pas ſeule. Alors on cherche avec la ſonde creuſe. Eſtant convaincu qu'il y en a d'autres, on tâche de les tirer avec les tenettes. Si le malade reſſentoit une douleur vehemente, il faudroit employer quelque injection de lait ou autre anodin.

Si la pierre eſt rugineuſe & inégale, & qu'il y ait apparence d'excoriation, il faut employer les deterſifs faits avec le petit lait,

lait ; la décoction d'orge, de plantain, le sirop de roses seiches, ou autres semblables.

Si le scrotum est livide, & qu'il y ait quelque marque de mortification, il faut mettre en usage les resolutifs les plus violens & defensifs. Quand la pierre est hors de la vessie, on y porte la curette pour la débarrasser de tous les debris & grumeaux de sang qui s'y pourroient rencontrer, crainte que leur sejour ne fût capable de causer du désordre.

Aprés avoir déchargé la vessie de ces corps étrangers, si l'ouverture est trop grande, on se peut servir de quelques points d'aiguille, & laisser de l'espace pour loger un petit tampon de charpie lié d'un fil, au cas qu'on soupçonnât qu'il y eût encore quelques grumeaux de sang ou quelque débris de pierre. Ne nous servons jamais de ces tentes canelées de plomb ni d'argent, à cause de leur tissu trop serré, qui ne sçauroit s'imbiber ni recevoir aucune des parties du suc acre qui suinte ordinairement des levres des playes: Et comme l'on sçait que la calosité d'un ulcere ne dépend que de l'action d'une liqueur saline & piquante, comme nous prouverons en parlant des fistules, il ne faut pas s'étonner si les playes où l'on introduit ces sortes de tentes, dégenerent presque toûjours en ulcere fistuleux ; au lieu que la charpie dont le tissu est tres-

ſpongieux & tres-lâche, s'imbibe & ſe charge aiſément des pointes des ſels & des acides, & empêche par ce moyen qu'une playe ne devienne caleuſe. Mais ſi on eſt aſſeuré qu'il n'y ait point de corps étranger, l'uſage des tentes eſt abſolument inutile. On n'y applique ſimplement que quelques plumaſſeaux, une emplâtre, des compreſſes, & le bandage. On penſe enſuite la playe comme ſimple, & pour procurer la réunion on fait croiſer les jambes du malade, & on attache les deux genoüils enſemble. Il y en a qui mettent ſous les feſſes un ſachet plein de ſon, pour empêcher que l'urine qui ſort de la veſſie n'échauffe & n'excorie les parties.

Si l'urine par ſon propre poids entraîne avec elle quelque petite pierre dans le conduit de l'uretre qui bouche ſon paſſage pour n'avoir pû ſortir, l'urine faiſant effort pour s'échaper, entraîne quelquefois la pierre avec elle : mais ſi ſa groſſeur ne le permet pas, le cours de l'urine la force à dilater & à tendre les parois de l'uretre ; ce qui cauſe des ruptions de vaiſſeaux ſuivies de douleurs & d'inflammation. Si dans cette rencontre on ne la peut faire ſortir, on l'aſſujettit entre ſes doigts, & on fait une inciſion en long, à côté de la verge, ſur le corps de la pierre, que l'on tire avec quelque inſtrument. On réunit aprés la playe par le ſecours du ban-

bandage uniſſant ou de quelques autres remedes.

Les femmes ſont attaquées de la pierre, il eſt vrai, mais plus rarement que les hommes, parce qu'elles ont ces voyes plus dilatées, plus droites, & moins étenduës, & par ce moyen l'urine par ſon torrent precipite aiſément les petits graviers qui s'amaſſent dans ſon reſervoir, ne donnant pas le temps au ferment de produire ſon effet: ce qui fait qu'elles y ſont beaucoup moins ſujettes. Toutefois ſi la ſonde & les autres ſignes que nous avons cy-devant marqués, nous convainquent de leur exiſtence, il faut entreprendre l'operation.

Les ſondes dont on ſe ſert pour les femmes ſont droites & un peu courbées par le bout. Si la pierre eſt petite, on la peut tirer avec le doigt ou avec une curette; ſi elle eſt groſſe, on fait une petite inciſion à la partie ſuperieure de l'uretre pour introduire de petites tenettes & en faciliter l'iſſuë.

Quant à la ſupreſſion d'urine & toutes les autres circonſtances qui regardent l'operation, il n'y a qu'à imiter la methode que nous venons de donner.

Je dirai ſeulement que l'on connoit l'heureux ſuccez de l'operation lorſque le malade joüit d'un doux repos, qu'il a la reſpiration libre, la langue humide, une ſoif

moderée, une douleur presque insensible, une fiévre presque éteinte, qu'il n'arrive aucune tumeur dans la region hypogastrique, & que l'inflammation cesse le cinquiéme ou sixiéme jour.

CHAPITRE XX.

DE LA FISTULE à l'Anus.

NOus entendons par fistule un ulcere caleux, profond & caverneux, qui d'une entrée étroite se termine en un fond large & spacieux, rendant pour l'ordinaire une matiére acre & virulente.

Les fistules attaquent indifferemment toutes les parties du corps, particulierement l'anus, la poitrine, le trou lacrimal, les articles, toutes les parties spongieuses chargées de graisse & abreuvées de quantité d'humeurs, ou les parties nerveuses, ou bien celles qui sont entierement denuées de chair & de graisse: c'est d'où vient que les playes qui pénétrent jusqu'aux os, degenerent presque toûjours en fistules.

Si elles arrivent aux parties spongieuses, il est aisé de concevoir que rien n'empéche

aux

aux humeurs de ſe frayer des chemins, & d'alterer differentes parties: ce qui ſe diſtingue par la couleur, la conſiſtance & l'acrimonie de la matiére qui s'en écoule. Ce qui établit toutes les differences des fiſtules.

La cauſe des fiſtules en general vient preſque toûjours d'un ulcere tortueux, qui eſt formé & entretenu par la partie du ſang la plus acre & la plus ſalée.

Les cauſes de celles qui arrivent à l'anus, dont il faut expliquer ici la nature, ſont internes ou externes.

Les externes proviennent de quelque bleſſure, comme des ſangſuës mal appliquées, ou de quelque contuſion : ſoit qu'elle ſoit faite par l'exercice du cheval, ſoit par quelqu'autre vilain commerce que je ne nomme point, ſoit enfin par quelque chute ou commotion, il eſt évident que toutes ces cauſes doivent empêcher la circulation des ſucs, & donner lieu à la formation de quelque abcez qui degenere peu de temps aprés en fiſtule.

Les internes ſont ordinairement des ſuites des obſtructions, inflammations, ulceres, hemoroïdes & abcez.

Il s'agit maintenant de rendre raiſon pourquoi le ſang s'arrête plûtôt dans cette partie que dans une autre, pour produire ces ſortes d'indiſpoſitions dont les fiſtules en ſont des ſuites fâcheuſes.

Pour en avoir quelque connoiſſance, il

eſt important d'examiner quelques circonſtances qui dépendent de la ſtructure de la partie.

La premiere conſiſte dans la diſpoſition de l'inteſtin *rectum*, & dans le temperament des parties qui l'avoiſinent.

La deuxiéme regarde l'arrangement & la foreſt de vaiſſeaux qui l'arroſent, & l'abondance des humeurs qu'ils charrient.

L'inteſtin *rectum* eſt entouré de toutes parts de graiſſe de l'épaiſſeur de deux ou trois travers de doigt, principalement dans les ſujets gras & replets, ce qui fait que les ſucs extravaſez pénétrent plus aiſement ces parties pour aller attaquer l'inteſtin, qui eſt un corps ſuſceptible d'alteration, à cauſe de ſa grande humidité, & du nombre de vaiſſeaux qui entrent dans ſa ſubſtance.

L'on ſçait que les arteres & les veines hypogaſtriques lui en fourniſſent deux branches, que l'aorte lui donne une branche d'artere qui ſort de l'endroit où elle ſe diviſe en iliaque, & que l'artere meſenterique inferieure lui en fournit auſſi une autre, outre les veines hemoroïdales, dont l'une vient de la ſplenique, & l'autre de la meſenterique. Il reçoit encore pluſieurs vaiſſeaux limphatiques, & pluſieurs glandes qui ſéparent une humeur blanche & viſqueuſe qui enduit ſa ſurface interieure, & qui le défend contre

l'acri-

l'acrimonie des excremens & des autres levains. Voilà toutes les differentes sources qui abreuvent l'inteſtin *rectum*.

Or il eſt aiſé de comprendre par tout ce que je viens d'avancer, que la circulation des humeurs doit eſtre tres lente en cette partie, parce qu'elles remontent contre leur propre poids, & qu'elles ſont privées du mouvement des muſcles, qui eſt d'une grande utilité pour hâter la circulation de tous les ſucs. Ainſi pour peu de penchant qu'elles ayent à s'y arreſter, & s'y corrompre, ſi par malheur quelqu'une des cauſes externes que nous avons rapportées vient à y contribuer, elles ne manquent jamais, ſi c'eſt de la part des veines, de cauſer des hemoroïdes : des inflammations & abcez de la part des artères : & des excoriations & ulceres de la part des vaiſſeaux limphatiques & des glandes. Et comme ces parties ſont extrémement pénétrables, ſi le ſang acquiert quelque malignité & quelque vice par ſa fermentation, rien ne l'empêche de ſe frayer des chemins, & de ſe creuſer des paſſages pour attaquer tantôt l'inteſtin, tantôt les chairs, les vaiſſeaux ſanguins, les parties nerveuſes, & les os, & pour produire enfin cette diverſité de fiſtules que nous appellons droites, obliques & tortueuſes.

Lorſque la fiſtule eſt dans les chairs, le

pus

pus qui en ſort eſt épais, trouble, groſſier & viſqueux.

Si elle affecte les parties nerveuſes, on reſſent des douleurs vives & perçantes, & l'humeur qui s'en écoule eſt acre & ſereuſe. Si la matiére de la fiſtule ſe porte vers les vaiſſeaux ſanguins, & qu'elle en rompe quelques-uns par ſon acrimonie, ſa couleur doit eſtre ſemblable à de la laveure de chair.

Si la fiſtule pénétre juſqu'à l'os, & qu'il ſoit alteré ou carié, l'humeur qui en ſort eſt claire tenuë & dans ſon dernier degré d'acidité.

Nous remarquons auſſi que dans ces ſortes de fiſtules la caloſité eſt bien plus conſiderable que dans les autres; car comme tout le monde ſçait que la caloſité d'une fiſtule dépend uniquement de la preſence & de l'action d'un ſuc acre & ſalé, ſemblable à de la ſaumure, il ne faut pas s'étonner ſi celles qui vont aux os, qui ſe nourriſſent d'une humeur qui eſt extrémement ſaline & piquante de ſa nature, ſont ſi caleuſes. Et dés le moment que les parois d'un ulcere ſont abreuvés & humectés d'une humeur à peu prés ſemblable, ſi on ne corrige ſon intemperie, ſes pointes creuſent inſenſiblement le fond de l'ulcere; & aprés pluſieurs ponctions, ces petites aiguilles, qu'il faut conſiderer comme autant de petits pieux, entrent & ſe fichent tellement dans

les

les porosités des chairs & des membranes, qu'elles rendent l'ulcere si dur & si caleux qu'il se change en fistule.

Quant au pronostic des fistules, je dis en general que celles qui sont recentes, qui arrivent à ceux qui sont d'une bonne constitution & bien conditionnés, & qui attaquent certaines parties où l'on peut facilement porter des remedes, sont guerissables.

Mais au contraire si elles sont vieilles, dans un corps cacochime & mal habitué, qu'elles interessent des parties necessaires à la vie, où l'on ne sçauroit appliquer de remedes, comme la vessie & les intestins, elles sont incurables : Enfin toutes les fistules qui attaquent les tendons, les os, les arteres, les vertebres du dos, la poitrine, le ventre, les mammelles, les aisselles, les aines & les articles, sont sans doute difficiles à dompter.

Entre ces fistules, les unes se gueriſſent par les remedes caustics, ou par le fer; les autres que l'effet des remedes ne sçauroit vaincre, n'ont besoin que des medicamens propres pour étouffer & amortir la violence du mal, & prevenir les plus fâcheux accidens. Il y en a d'autres enfin qui reduisent les parties dans une telle langueur & un état si déplorable, que ne pouvant plus faire leurs fonctions ordinaires, on est obligé de les amputer. Telles sont celles

qui

qui naiſſent aux articles, à moins qu'elles ne fuſſent aux aiſſelles, ou dans certains endroits qu'on ne ſçauroit extirper : car dans des inconveniens ſi dangereux, on ne doit point avoir d'autres veuës que d'adoucir par toutes ſortes de voyes l'humeur qui les fomente & qui les entretient, puiſqu'elles menacent de la mort tout le ſujet.

L'anus eſt ſujet à pluſieurs ſortes de fiſtules, dont la diſtinction & la connoiſſance favoriſent extrémement leur gueriſon.

La premiere eſpece eſt celle qui perce le corps de l'inteſtin, & qui n'a point d'ouverture au dehors.

La deuxiéme s'ouvre au dehors, & n'a aucune communication avec l'inteſtin, ou bien n'a encore fait qu'en effleurer la ſuperficie.

La troiſiéme eſpece qu'on appelle complette ſe manifeſte au dehors & au dedans.

Et la quatriéme eſt à clapiers, ou à pluſieurs ſinus, leſquels ſe déchargent dans un ſac qui en eſt comme la ſource & le concours.

Les ſignes de la premiere eſpece ſont une petite tumeur au dehors, accompagnée d'une legere inflammation, le pus s'écoule avec les excremens, ou aprés leur ſortie; la douleur, l'excoriation de l'inteſtin & du ſphincter, la démangeaiſon, le ténéſme, & l'inégalité de l'ouverture.

La

La tumeur n'eſt cauſée que par l'obſtruction, par la compreſſion & l'expreſſion du pus, & l'effort que les excrémens font au paſſage. Et ſi par ſon ſéjour il s'eſt aigri & qu'il ait contracté quelque malignité, il cauſe des divulſions en paſſant ſur la ſurface de l'inteſtin, ce qui excite la douleur & l'excoriation.

Mais au contraire ſi ſon ſéjour ne lui a pas permis de ſe corrompre, & qu'il n'ait encore fait, pour ainſi dire, qu'entrer dans ſon premier état d'alteration, il excite ſeulement de legeres divulſions, en quoi conſiſte la demangeaiſon.

Cette même matiére agiſſant ſur les fibres de l'inteſtin, met les eſprits en déroute, & ſe portant irregulierement dans ſa tunique charnuë, dans le ſphincter & ſes releveurs, l'oblige à ſe decharger du peu de matiére qu'il contient.

Mais dans le temps que la tunique charnuë par ſon action precipite les matiéres, & les pouſſe au dehors, le ſphincter & ſes releveurs ferment & bouchent ſi exactement le paſſage par le moyen des eſprits irrités, qu'ils s'oppoſent à leur ſortie, & les forcent le plus ſouvent à remonter malgré l'action des muſcles du bas ventre, & de la tunique charnuë des inteſtins : ce qui cauſe le téneſme ou l'envie d'aller à la ſelle.

Les

Les signes de la seconde espece se connoissent par la sonde & par la matiére qui sort de la fistule.

Ceux de la complette sont les mêmes que nous avons rapportés pour l'une & l'autre de ces deux fistules.

Les signes de celle que nous appellons à clapiers, sont la douleur, l'abondance & les differens changemens de la matiére qui s'en échape; mais le plus seur c'est la sonde.

CHA-

CHAPITRE XXI.

De l'Operation de la fiſtule à l'anus.

DANS l'operation de la fiſtule à l'anus, de quelque eſpece & de quelque nature qu'elle puiſſe eſtre, on obſerve toûjours les mêmes régles & les mêmes maximes.

On met premierement le malade ſur le bord d'un lit, couché ſur le ventre, & les jambes écartées : on diſpoſe un bandage au tour du corps en maniére de T. Si c'eſt une fiſtule qui s'ouvre au dedans, on introduit, ſi l'on peut, le ſtilet par l'ouverture de l'inteſtin ; & le faiſant gliſſer le long de la fiſtule, on ſent avec le doigt le bout du ſtilet, au deſſus duquel on fait une petite inciſion en forme de demi-croiſſant pour le tirer à ſoi, en faire une ance, & couper non ſeulement tout ce que le ſtilet embraſſe, mais encore de l'épaiſſeur de trois ou quatre lignes du fond de la fiſtule, afin que la réunion s'en faſſe mieux. Si on ne pouvoit faire paſſer le ſtilet par l'ouverture de l'inteſtin, il faudroit faire l'inciſion au dehors ſur l'endroit

de

de la tumeur, de la maniere que nous avons preſcrite, afin d'introduire le ſtilet avec plus de facilité, & le faire paſſer au dedans de l'inteſtin.

Si la tumeur eſt éloignée de la marge de l'anus, il faut preferer le cautere potentiel au biſtouri, pour éviter une partie de la douleur.

Si la fiſtule anticipe quatre travers de doigt ſur le corps de l'intéſtin, & qu'elle s'ouvre au deſſus des muſcles releveurs, il ne faut point entreprendre l'operation, pour les raiſons que nous dirons dans la ſuite.

Dans la fiſtule qui s'ouvre au dehors, on paſſe le ſtilet par l'ouverture, on en perce l'inteſtin, & on le fait ſortir par l'anus pour en faire une ance, comme il a eſté dit.

Pour ouvrir la fiſtule, les uns ſe ſervent des cizeaux; & les autres d'un inſtrument étroit en forme de biſtouri courbe, dont l'extrémité eſt garnie d'une gaine de fer blanc: on l'introduit par l'orifice de la fiſtule, & le faiſant paſſer par l'ouverture de l'inteſtin, on coupe d'un ſeul coup tirant à ſoi tout le fond de la fiſtule, on ſcarifie ſes parois, & ſon fond ſi la caloſité eſt conſiderable. Ce qu'il y a de plus à craindre ce ſont les arteres; mais ſi par malheur on en avoit ouvert quelques-unes, il faudroit ſe ſervir de quelque bonne eau ſtiptique, ou de la ligature ſi l'on pou-

pouvoit, & rejetter le bouton de vitriol à cauſe de l'inteſtin.

L'operation eſtant faite, on introduit ſon doigt dans la fiſtule, pour ſçavoir s'il y a quelque adherence ou quelques ſinus, qu'il faut dégager & ouvrir avec les cizeaux, tant pour faciliter l'entrée des remedes, que pour donner iſſuë aux matiéres qui y ſont comme cantonnées, & qui ſerviroient dans la ſuite de levain pour produire de nouvelles fiſtules, évitant toûjours les arteres qui ſe font ſentir par leur battement continuel.

On demande preſentement de quelle maniere les excremens ſeront retenus, ſi on coupe entierement le ſphincter.

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à ſe repreſenter la diſpoſition des muſcles releveurs, leſquels par leur union forment une eſpece d'anneau, qui embraſſe fortement le corps de l'inteſtin, faiſant le même office du ſphincter. De plus, je dis que les fibres du ſphincter eſtant coupées, chaque fibre prenant ſon origine de chaque point de la cicatrice, comme celles du ſphincter de la veſſie, & de tous les autres, peut encore faire en ſe racourciſſant le même office qu'auparavant, pourveu que la plus grande partie de ſa ſubſtance ne ſoit pas détruite, à moins que la ſupuration

tion ne fût extraordinaire ; car comme ces parties sont extrémement spongieuses, il s'en pourroit faire une fonte si considerable, qu'elle donneroit lieu aux excremens de sortir contre nôtre volonté. Cela expliqué, on tamponne la playe d'un gros bourdonnet lié d'un fil, on garnit le reste de plumasseaux soûtenus par une emplâtre, une compresse & le bandage dont nous avons parlé.

CHA-

CHAPITRE XXII.

DE L'EMPYEME.

ON entend par le mot d'empyéme un amas de pus ou de ſang dans la capacité de la poitrine. Il ſe prend tantôt pour l'operation & tantôt pour la maladie, & quoiqu'Hypocrate lui ait donné une plus grande étenduë, quand il a dit qu'il ſe pouvoit entendre pour tout amas de pus, dans quelque partie que ce ſoit, il eſt neanmoins conſtant qu'il ne convient qu'à cette ſeule partie.

Les differences d'empyéme ſe tirent du lieu où ſejourne la matiére, & des differens accidens qui l'accompagnent.

Par raport au lieu de la matiére, elle croupit entre la plevre & les poulmons, ou dans la ſubſtance même des poulmons. L'un & l'autre empyémes proviennent de cauſe interne ou externe: de cauſe interne, comme d'un abcez formé dans la doublure de la plevre, ou dans la ſubſtance des poulmons, qui créve & qui ſe décharge ſur le diaphragme. De cauſe exter-

externe, comme de quelque bleſſure, ou vaiſſeau rompu, par quelque coup, chute, &c.

Il faut remarquer que le pus ni le ſang ne ſe répandent pas toûjours ſur le diaphragme, à cauſe de l'adherence que les poulmons contractent avec la plévre, en telle ſorte qu'ils ſe peuvent entre-communiquer leur inflammation & leur alteration, & que la matiére peut paſſer des poulmons par l'ouverture de la playe, ſans qu'il s'en répande aucune goute dans la cavité de la poitrine. C'eſt ce qu'on doit bien examiner avant que de détacher les poulmons de la plévre avec le doigt ou la ſonde, comme la plûpart des praticiens ont coûtume; je veux dire, que ſi la matiére s'écoule avec facilité par l'ouverture de la playe, ſans que le diaphragme en ſoit oppreſſé, on n'en doit point rompre les adherences.

Je ne parle point ici des maladies de la gorge, l'on ſçait aſſez que jamais empyéme n'a ſuccedé à l'eſchinancie. La raiſon eſt que le pus ne ſçauroit ſe répandre ſur la ſubſtance des poulmons, ſans cauſer une ſuffocation ſoudaine, parce que le pus par ſon poids empêcheroit le jeu des veſſicules qui les compoſent. Il n'y a donc que la pleureſie & l'abcez du poulmon qui precédent l'empyéme qui vient de cauſe interne.

Tou-

Touchant la cauſe de la pleureſie, les uns diſent qu'elle eſt formée par un ſang boüillant & impetueux qui s'extravaſe dans la plévre.

Les autres pretendent qu'elle eſt cauſée par un ſang bilieux qui s'amaſſe & ſe pourrit entre les côtes & la plévre.

Il y en a d'autres qui ſoûtiennent qu'elle vient d'un épanchement de ſang qui ſort des veines intercoſtales & azigos, & qui ſe décharge dans la doublure de cette membrane, où il ſe tourne en pus par le ſéjour qu'il y fait. Quoique ce dernier ſentiment ne ſoit pas trop bien fondé, c'eſt neanmoins le plus commun & le mieux receu.

Il ſeroit à ſouhaitter que toutes ces opinions fuſſent auſſi veritables qu'elles ſont authoriſées par leurs partiſans. Car outre que le ſang ne ſe répand ordinairement des vaiſſeaux qu'aprés quelque coup ou bleſſeure, il eſt évident que les parties bilieuſes ſont plûtôt capables de diſſoudre une matiére, que de la coaguler, & qu'il n'y a que les ſels alkali volatiles de la bile qui tendent à l'exaltation. Mais il eſt beſoin ici d'un agent coagulateur qui le diſpoſe à s'arrêter dans cette membrane.

Il n'y a rien de ſi commun que de voir ſurvenir des pleureſies en Eſté à ceux qui s'eſtant bien échauffés par quelque courſe

ou quelqu'autre paſſion violente, vont imprudemment boire à la glace, ou dans une cave pour ſe rafraichir, ayant la plûpart du temps la poitrine découverte.

Il faut conſiderer que dans ce moment les pores ſont tres-ouverts, que le ſang eſt dans une agitation extraordinaire, & qu'il fournit en abondance la matiére des ſueurs. Cela étant, il arrive qu'à meſure que cette boiſſon fraiche glace, pour ainſi dire, le ſang dans les vaiſſeaux, l'impreſſion de l'air froid ſupprime le cours des ſueurs en reſſerrant les pores, & comme elles ſont entierement dégagées du reſte de la maſſe, elles s'arrêtent dans la duplicature de cette membrane, où elles coagulent le ſang par le moyen de leur ſel urineux volatile.

L'experience nous apprend qu'il n'y a point de liqueur dans le corps qui ait tant d'analogie avec l'urine que la ſueur. Nous remarquons auſſi qu'elle a la même ſaveur, la même odeur & la même conſiſtance. L'on ſçait que l'urine abonde en un ſel urineux volatile, & en un ſouffre tres-éteré.

Or je dis que ces deux eſprits qui ſe rencontrent dans la ſueur de même que dans l'urine, & dont nous avons expliqué ailleurs la nature & la proprieté, venant à s'unir enſemble dans la plévre dans le

temps de la suppression d'une grande abondance de sueurs, sont bien capables de condenser le sang & de former la pleurésie. C'est ce qu'Hypocrate a fort bien remarqué quand il a dit que les choses froides comme la neige & la glace, sont ennemies de la poitrine, & qu'elles excitent la toux, des flux de sang & des fluxions. *Frigida veluti nix & glacies pectori inimica, tusses movent, & sanguinis fluxiones & distillationes movent.*

Il dit aussi que les Scythes ne vivent pas long-temps, parce qu'ils boivent des eaux glacées, & que le frequent usage de ces eaux est nuisible à la poitrine. C'est encore pour la même raison, dit Hypocrate, qu'il survient en hyver des pleurésies, des peripneumonies, la toux, des douleurs de côté & de poitrine. *Hyeme pleuritides, peripneumoniæ, tusses & pectoris laterum dolores.*

L'on observe ordinairement que ceux qui exposent leur poitrine à l'air dans le commencement des chaleurs, sont presque toûjours attaquez de la pleurésie. La raison en est évidente, si l'on fait reflexion qu'il n'y a point de partie dans le corps si dénuée de chair que la poitrine, qui est le coffre du trésor de la vie, & qui par consequent soit plûtôt pénétrée de l'air. C'est pourquoi ceux qui ont soin de se bien garnir la poitrine en tout temps, sont beau-

coup moins ſujets aux pleureſies & à pluſieurs autres maladies.

La cauſe de la pleureſie ne vient pas toûjours de s'eſtre échauffé, ni de s'expoſer à un trop grand froid : elle vient ſouvent d'un air trop chargé de parties nitreuſes & ſulphurées que les peuples reſpirent, & qui produiſent le même effet que les principes que nous avons dit ſe trouver dans les ſueurs.

Ces ſortes de pleureſies qu'on appelle populaires ou epidemiques, arrivent plus frequemment dans les pays où les terres abondent en ſalpêtre & en ſoulfre, & où la chaleur eſt exceſſive, comme dans les pays meridionaux.

La conſtitution des perſonnes y contribuë beaucoup : ceux qui ont l'imagination vive & prompte, qui ont le ſang ſubtil, & qui ſont d'une complexion delicate, y ſont beaucoup plus ſujets que les autres.

L'on obſerve aprés avoir ſaigné un pleuretique, qu'il ſe forme une petite pellicule dans ſon ſang ſemblable à de la cole à peu prés de la conſiſtance du cryſtalin, qui fait une eſpece de reſſort; car lors qu'on la prend avec les doigts, elle reſiſte un peu, & ſe remet dans ſon premier état. Elle nage ſur le ſang, de même que certains petits flocons nagent ſur l'urine dans l'inflammation des reins.

Quant au pronoſtic de cette maladie, il

eſt

eſt toûjours tres-dangereux lorſque la ſaignée & les remedes generaux ne diſſipent point la tumeur. Hypocrate dit que ſi l'on crache dés le commencement, la maladie ſera courte, & ſi l'on ne crache que quelque temps aprés, elle ſera longue. *Velut in pleuritide laborantibus, ſi ſputum ſtatim appareat inter initia, ipſam abbreviat, ſi verò poſtea appareat producit.*

Cet axiome n'eſt pas toûjours certain, puiſqu'il y en a qui ne crachent point & qui ne laiſſent pas de guerir en peu de temps, ſoit que la matiére qui fait l'obſtruction ſe diſſipe par l'inſenſible tranſpiration, ou par les voyes de la circulation, ſuivant l'effet & l'action des remedes qu'on employe dans cette maladie.

Les remedes les plus ſpecifiques pour prevenir les progrez de cette maladie, ſont la ſaignée qui tient le premier rang, & je dis que ſi elle a quelque utilité dans la Medecine, c'eſt ſans doute dans cette occaſion, parce qu'en dégageant les vaiſſeaux, elle empêche que le ſang ne ſe porte en abondance à cette partie, & doit par conſequent diminuer le volume de la tumeur en diminuant la quantité du ſang.

Les autres remedes ſont ceux qui rarefient, ſubtiliſent & attenuent le ſang, comme la fiente de cheval ou de mulet infuſée dans le vin blanc, le ſang de vieux bouc en

poudre, tous les sels volatiles, & plusieurs autres remedes de cette nature. La decoction d'ortie dans du gros vin, dans laquelle on ajoûte du sucre, est encore merveilleuse. On applique le marc sur le costé, & on prend la décoction.

Comme j'ai expliqué en general la cause de la pleuresie, je suis obligé de parler de la peripneumonie qui provient quelquefois de quelque abcez du cerveau ou de l'inflammation de quelque membrane, qui se change en abcez, comme l'experience fait voir dans ceux qui meurent des grandes blessures de tête: mais le plus souvent elle est causée par le vice du sang, c'est à dire par l'exaltation de ses parties les plus acres & les plus piquantes. Toute la difficulté est de sçavoir pourquoi le pus ou le sang s'arrête plûtôt dans les poulmons que dans une autre partie, pour y former un abcez.

Je dis que trois causes contribuent à sa formation: l'alteration du sang, une longue & lente respiration, & la structure de la partie.

Touchant la premiere, il ne faut que faire reflexion sur la nature & le mélange du chile & du sang le plus grossier que le ventricule droit du cœur envoye à chaque systole dans les poulmons par l'artere poulmonaire.

L'on sçait que ces deux liqueurs passent par

par le cœur & par les poulmons pour recevoir quelques preparations neceſſaires aux fonctions des parties. On peut donc dire que ce ſont les deux receptacles de tout ce qu'il y a de plus groſſier & de plus indigeſte dans la maſſe du ſang ; mais ſi le cœur a la force & la puiſſance par ſa conſtriction de ſubtiliſer & de chaſſer tout ce qu'il y a de plus peſant & de plus materiel dans la maſſe, les poulmons n'ont pas le même avantage comme nous allons prouver : enſorte que les matieres groſſieres eſtant accompagnées de quelque impureté, & n'ayant encore reſſenti que les premiers effets du cœur pour toute perfection, doivent neceſſairement s'y arreſter & s'y corrompre.

La deuxiéme cauſe que j'eſtablis, eſt une reſpiration longue & lente. Il eſt conſtant que plus l'air entre avec liberté dans la poitrine, plus les veſſicules ſont tenduës, plus elles ſont en état par leur vertu de reſſort d'exprimer l'air par le tuyau de la trachée-artere, & plus le ſang eſt agité par les ſpirales de l'air, & chaſſé avec viſteſſe dans les veines. Mais ſi le ſang au contraire eſt mû lentement par une longue reſpiration, il s'enſuit que les veſſicules n'eſtant pas ſi tenduës qu'elles devroient eſtre, & n'en exprimant pas le ſang avec tant de violence, il s'y arrête & s'y corromp peu à peu par l'arrivée & le mélange

de quelque mauvais levain, ou par l'exaltation de ſes particules ſalines. De-là vient que ceux qui ont le col long y ſont plus ſujets que les autres, parce que l'air eſt obligé de faire un long trajet avant de parvenir aux poulmons; ce qui fait qu'ils ſe deſſéchent & qu'ils s'alterent inſenſiblement.

La troiſiéme cauſe eſt fondée ſur la ſtructure de la partie. Les poulmons ſont un compoſé de petites veſſicules dans leſquelles les arteres verſent le ſang, & où il ſe mêle avec l'air pour y recevoir quelques changemens. Or il eſt demontré dans les hydroliques, qu'une liqueur qui paſſe d'un petit tuyau dans un grand, perd une partie de ſon mouvement; & comme les arteres ſont tres-petites à proportion des cellules, ce n'eſt pas merveille ſi le ſang s'y ralentit, & s'il y change de nature par l'exaltation de quelques ſels acres & tartareux, & par la fermentation qu'ils y excitent. Donc l'alteration du ſang, le déreglement de la reſpiration, & la largeur des veſſicules des poulmons à proportion de celle des arteres, ſont trois cauſes qui concourent à la formation de la peripneumonie.

Comme les ſignes de toutes ces eſpeces de maladies ſont de la derniere importance, pour reuſſir dans l'operation, & en faire un pronoſtic favorable ou dangereux;

gereux, je tâcheray de les décrire avec le plus d'ordre qu'il me sera possible.

Les signes qui nous marquent qu'il y a du pus ou du sang arresté dans la plévre, sont une inflammation, une douleur aiguë, une pésânteur, une fiévre lente & continuë, un poulx dur, serré & profond, accompagné de frissons: une difficulté pressante de respirer, une toux seiche & une alteration. On ne sçauroit se tenir couché sur le côté sain, parce que la matiére pese sur la plévre, & on devient maigre & attenué en peu de jours.

Mais si l'abcez vient à percer, & que la matiére s'épanche sur le diaphragme tous ces simptomes cessent, & le malade ressent du soulagement pour quelque moment; car aussi-tôt il en survient d'autres qui ne sont pas moins dangereux & insupportables. En effet, outre la difficulté de respirer qui est commune à chaque empyéme, on sent une pesanteur sur le diaphragme, une fluctuation, une grande inquietude, la fiévre s'augmente & devient ardente, le poulx s'éleve, la douleur est à la verité moins aiguë, se faisant sentir vers les fausses côtes. On ne peut se coucher que sur le côté où est la matiére; car si on se couche du côté oppose, on ressent un tiraillement sur le mediastin, une douleur beaucoup plus cruelle, & une pesanteur beaucoup plus grande.

Les crachats sont quelquefois purulens, & il survient assez souvent des abcez au foye aprés ces sortes d'indispositions, de même qu'on le remarque aprés les grandes blessures de tête.

Si le pus est épanché des deux côtés, on ne sçauroit se mettre sur les côtés, à cause des douleurs vives que l'on souffre. Pour estre soulagé, l'on se couche sur le dos ou sur le ventre.

Les signes qu'il y a du pus dans la substance des poulmons, se peuvent diviser en équivoques & convainquans. Les équivoques conviennent à d'autres empyémes, & à d'autres maladies. Il est dangéreux de se tromper: c'est pourquoi tâchons de les bien examiner, afin d'en tirer quelques avantages, & que nous n'entreprenions pas une operation inutile, dont l'effet seroit funeste.

S'il y a du pus dans la substance des poulmons, le malade ne sçauroit respirer qu'avec peine: il est accablé d'une pesanteur sur le diaphragme tres-insupportable & tres-incommode, parce que le poids de la matiére lui ôte la liberté de se mouvoir. Il souffre une douleur fixe & sourde, qui est un signe commun à la pleuresie, avec cette difference que la douleur pleuretique est une douleur perçante qui arrive tout d'un coup, au lieu que la douleur pneumonique, c'est à dire qui est causée par un abcez

du

du poulmon, ne vient que peu à peu & ſucceſſivement. La fiévre continuë ne l'abandonne point, accompagnée quelquefois d'une ſoif immoderée: ſes crachats ſon purulens, il a la bouche & le gozier deſſeichés, les jouës rouges & vermeilles, les yeux affaiſſez & enfonſez dans l'orbite, ayant perdu leur couleur vive & brillante: les ongles ſe recourbent, & tout le corps enfin devient ſec & atrophié; & ſi la fiévre s'augmente, que le malade tombe dans le délire, & que ſes crachats ſoient noirs, livides ou de couleur de feüille morte, la mort n'eſt pas loin, puiſque ce ſont des ſimptomes mortels qui l'accompagnent ſouvent. Voilà pour ce qui regarde l'abcez du poulmon qui vient de cauſe interne.

Examinons maintenant ceux qui ſuivent l'abcez du poulmon cauſé par quelques bleſſures. La difficulté de reſpirer n'eſt pas ſi conſiderable, la fiévre eſt continuë, accompagnée de friſſons & de ſueurs froides qui paroiſſent de temps en temps: Ces deux derniers accidens ſont dépendans de la plévre. Le malade crache aſſez ſouvent du ſang dans les commencemens, & ſur la fin ſes crachats ſont écumeux & purulens. S'ils ſont de couleur jaune ils ſont mortels. Il ne ſçauroit ſe tenir ſur le dos, parce qu'eſtant ſur le côté ſain, le lobe bleſſé peſe ſur le mediaſtin, & cauſe un

tiraillement & une douleur cruelle;& quand il ſe tourne ſur le côté malade, le poulmon venant à peſer ſur la plévre qui eſt bleſſée, ne manque pas d'exciter la même douleur. C'eſt pourquoi il ne faut point qu'il ſe remuë. Il a les yeux étincellans dans les commencemens, & dans les derniers jours leur couleur éclatante s'éfface & le viſage devient bouffi : mais les ſignes les plus certains que la playe pénétre dans la poitrine, & que les poulmons ſont bleſſez, ſont la ſonde, le bruit que l'air fait en ſortant, & l'emphiſéme.

Lorſque l'on ſonde, on doit obſerver de faire reprendre au malade la même ſituation où il eſtoit quand il fut bleſſé, pour donner plus facilement iſſuë au ſang épanché.

Si la playe pénétre la ſubſtance des poulmons, le ſang qui en ſort eſt écumeux, & l'air fait moins de bruit & ne ſort pas avec tant d'impetuoſité, que lorſque la playe pénétre ſeulement la poitrine, ſans éfleurer les poulmons.

Si on demande d'où vient l'air qui ſort de la poitrine, ſans que les poulmons ſoient alterez, & la raiſon pourquoi il fait tant de bruit:

On peut répondre, que c'eſt l'air du dehors qui eſt entré par l'ouverture de la playe, & faiſant éfort pour s'échaper à cauſe de l'expanſion des poulmons qui le preſ-

ſent

ſent de toutes parts, il arrive que les parties de celuy qui ſe preſente au paſſage, ne pouvant ſortir qu'avec peine, à cauſe de la reſiſtance de l'air du dehors, & de la petiteſſe de l'ouverture, s'entre-choquent & ſe preſſent tellement les unes contre les autres, qu'il faut de neceſſité qu'elles faſſent du bruit, & qu'elles produiſent à la ſortie de la poitrine, une eſpece de ſiflement qui peut éteindre une chandelle expoſée à l'ouverture de la playe.

l'Emphiſéme n'eſt auſſi cauſé que par les parties de l'air qui penetrent les poroſitez des chairs voiſines, & qui les gonflent & les bourſouflent, de maniere qu'on ne ſçauroit ſouvent reconnoiſtre l'ouverture de la playe, ni introduire la ſonde.

Il eſt aiſé de voir par ce que nous venons de dire, que l'emphiſéme & la ſortie de l'air hors de la poitrine, ne ſont pas toûjours de ſignes convainquans que les poulmons ſont bleſſez, puiſqu'ils arrivent quand la playe pénétre dans la poitrine, ſans avoir effleuré les poulmons. Il n'y a donc que les ſignes que nous avons marquez, qui nous en puiſſent donner dans la ſuite des marques certaines; mais la ſonde & la ſortie de l'air ſont deux ſignes certains que la playe pénétre dans la poitrine.

Il faut obſerver que ſi la poitrine eſt percée d'outre en outre, on ne doit jamais laiſſer

laisser les deux playes ouvertes, crainte que le malade ne suffoque. La raison en est évidente, puisque l'air n'y sçauroit entrer par deux ouvertures opposées, sans comprimer les poulmons, & empêcher le jeu de la poitrine.

J'ai dit que la veritable situation, quand les poulmons sont alterez, est de se mettre sur le dos pour soulager le malade, parce que les bronches sont comprimées par la pesanteur du sang épanché, ce qui ôte aussi-tôt la liberté de respirer.

J'entens parler ici des playes superficielles des poulmons; car si elles sont profondes, & qu'il y ait quelque gros vaisseau decoupé, on ressent presque autant de douleur estant couché sur le dos que sur le côté.

Mais une marque des plus évidentes qu'il y a du sang épanché dans les poulmons, & que nous n'avons pas encore touchée, est que si nous introduisons bien avant le doigt dans la playe, pourveu que l'épaisseur ou le diametre de la poitrine le permette, nous sentons que les poulmons sont attachés à la plévre tout autour de la playe, & s'y réunissent de même que l'intestin se réunit au peritoine.

Les signes qui nous font connoître que la playe ne passe pas la plévre, sont la sonde & l'air qui ne sort jamais par la playe. Il y en a d'autres, comme la douleur, l'inflam-

flammation, la fiévre, la peſanteur, & la difficulté de reſpirer : outre l'épaiſſeur des parties exterieures, qui nous peut en quelque maniere regler pour s'en aſſeurer.

Tous ces ſignes, neanmoins, ne marquent pas toûjours que les playes ſoient profondes, puiſqu'une ſimple inflammation dans les muſcles intercoſtaux empêche qu'on ne puiſſe reſpirer avec facilité. Si nous conſiderons que l'uſage de ces muſcles eſt de ſoûlever les côtes pour élargir & agrandir la cavité de la poitrine, & que l'inflammation & la tention ſont entiérement oppoſées à leur action ; nous demeurerons d'accord, que les poulmons ne ſçauroient ſe dilater que tres-difficilement : & comme la contraction d'un muſcle enflammé augmente la tention, & la grande tention, la pluralité des divulſions, & le grand nombre de divulſions, la vehemence de la douleur, il ne faut pas s'étonner ſi le malade, pour s'épargner une partie de la douleur, ſuſpend le cours des eſprits, & s'il a une tres-grande difficulté de reſpirer.

La peſanteur vient de l'impuiſſance des muſcles ; car dés le moment qu'une partie eſt hors d'action, elle nous ſemble peſante, parce que c'eſt un fardeau qu'il faut que les parties voiſines ſupportent, & comme elles n'ont de la force ni de mouvement que pour ſoûlever une certaine quantité de matiére, elles doivent ſuccomber ſous le

poids

poids d'une nouvelle & superfluë : d'où dépend la pesanteur.

Nous avons expliqué en plusieurs endroits de ce Traité, la douleur, l'inflammation & la fiévre. Nous avons dit que la douleur estoit excitée par des divulsions actuelles, à l'occasion desquelles l'ame s'appercevant de la destruction d'une partie, s'en affligeoit. Que l'inflammation arrivoit quand le cours du sang estoit empêché dans une partie, & qu'il suffisoit pour produire la fiévre, qui est une suite de la douleur & de l'inflammation, qu'une goute de sang extravasée & corrompuë fût portée dans le cœur.

On a les jouës vermeilles dans l'abcés du poulmon, cela vient du mouvement dereglé que les particules purulentes communiquent aux principes du sang, & du grand nombre de vaisseaux sanguins dont les jouës sont arrosées.

Les yeux perdent leur vivacité & s'enfoncent dans l'orbite, parce que le sang perd sa consistance & sa couleur en perdant son huile & son onctuosité. Ce qui fait que les yeux s'affaissent, & qu'ils perdent insensiblement leur couleur vive & brillante, à proportion que les sels acres & tartareux dissipent les parties huileuses & sulphurées. Ce que j'avance est si vrai, que dans toutes les maladies du poulmon, on trouve toûjours l'épiploon & le mesentere,

qui

qui ſont les deux reſervoirs de la graiſſe, corrompus. C'eſt auſſi pour cette meſme raiſon que toutes les parties du corps ſe deſſeichent & s'amaigriſſent.

Il faut encore obſerver que la couleur rouge du ſang ne dépend pas ſeulement de la mixtion des ſoulphres, mais encore de l'action de l'air qui fait piroüetter ſes parties. Et comme l'air qui entre dans un poulmon abcedé change de nature, il n'eſt plus capable de leur donner le même branle, ni d'exciter une ſenſation auſſi vive qu'auparavant.

Les ongles ſe recourbent, parce que leur extrémité n'eſtant plus arroſée que d'une liqueur ſereuſe & denuée d'eſprits, la peau doit neceſſairement ſe flétrir & ſe deſſeicher. Or comme les ongles n'en ſont qu'une production, elle les entraîne avec elle, & les contraint de ſe recourber, de même qu'une tranche de pain quand on l'aproche du feu.

On ne doit pas regarder tous ces ſimptomes comme des indications certaines que la playe pénétre dans la poitrine. On peut attendre quelques jours pour examiner leur progrez; car s'ils proviennent d'une playe non pénétrante, ils ceſſent en peu de jours par la ſaignée & la ſupuration; & ils perſeverent & augmentent quand les poulmons ſont alterés, ou que le diaphragme eſt opprimé par

le

le poids de quelque matiére épanchée.

L'emphiſéme n'eſt pas toûjours un ſigne que la playe pénétre, puiſqu'il peut arriver non ſeulement aux playes de la poitrine, mais auſſi de toutes les autres parties. On le voit même arriver aux playes de tête, où l'on ne ſçauroit ſoupçonner que le poulmon y envoye de l'air, ſi bien qu'à moins que l'oppreſſion ne ſoit grande, il ne faut pas tenter l'operation.

Ces ſignes ne nous menent pas ſeulement à la connoiſſance de la nature de l'empyéme, mais encore ils nous marquent s'il eſt neceſſaire de pratiquer l'operation. Elle ſeroit par exemple inutile dans l'empyéme du poulmon, puiſque l'ouverture de la poitrine ne contribuë aucunement à l'évaçuation de la matiére, à moins que l'abcés n'euſt ſon ſiége à la ſuperficie du poulmon: elle ſeroit pour lors d'autant plus importante, que l'on ſçait que les poulmons ſont attachés à la plévre, & que l'abcez eſt préciſement où l'on reſſent une douleur fixe. Mais ſi l'abcez eſtoit profond; & qu'il ne ſe manifeſtât point en ce lieu par une douleur fixe, elle ſeroit infructueuſe.

Si l'épanchement du ſang eſtoit arrivé par une bleſſure, & que la playe fut heureuſement dans un endroit par où le ſang épanché puſt ſortir avec facilité, pourveu que les poulmons ne fuſſent point adherans, & qu'on pût en agrandiſſant l'ouverture de

la

la playe donner iſſuë au ſang extravaſé, en mettant le malade dans une ſituation convenable à l'écoulement de la matiére, l'operation ſeroit encore inutile. Enfin de quelque maniere que ſoit la playe, toutes les fois qu'on pourra faciliter la ſortie du pus en agrandiſſant ſon ouverture, on doit éviter la contre-ouverture. Mais ſi la matiére ne peut pas avoir ſon cours libre, on la doit mettre en uſage pour délivrer le malade de la ſuffocation, & la principale circonſtance de l'operation eſt de choiſir un endroit propre à rendre le cours de la matiére aiſé.

Il y a deux endroits dans la poitrine propres à faire l'empyéme, le lieu de neceſſité, & celui d'élection. De neceſſité où la matiére ſe preſente, comme dans l'abcez de la plévre, ou dans celui de la ſuperficie des poulmons adherans à la plévre, parce qu'on eſt obligé de faire l'operation où l'abcez ſe rencontre. D'élection, quand il n'y a rien qui nous oblige de la faire plûtôt dans un endroit que dans un autre : En ce cas on choiſit le lieu le plus commode, qui eſt entre la deuxiéme & troiſiéme des vrayes côtes, contant de bas en haut, à quatre doigts de l'angle inferieur de l'omoplate, & autant de l'épine.

Il faut obſerver qu'à ceux qui ont eſté affligez de quelque longue maladie de poitrine, comme d'une longue pleureſie, le diaphragme s'attache inſenſiblement aux côtes,

tes, & monte quelquefois jusqu'à la troisiéme, quatriéme & cinquiéme côte, particulierement lorsque la respiration est frequente & forcée. Il faut donc s'instruire du lieu où le malade sent de la douleur : si c'est à la deuxiéme des vrayes côtes où le diaphragme s'attache ordinairement : ou si c'est plus haut. C'est ce qu'on doit bien examiner avant de faire l'empyéme.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

De l'Operation de l'Empyéme.

AYANT preparé tout ce qui doit preceder une operation auſſi neceſſaire, on fait aſſeoir le malade ſur une chaiſe ou ſur un lit. Il faut qu'il tienne le corps bien droit, & qu'il ſoit ſoûtenu par des Serviteurs, afin que le Chirurgien puiſſe reconnoiſtre plus facilement le lieu où l'on doit faire l'inciſion. Dans les ſujets gras on la fait un peu plus grande pour ne pas ſe tromper.

On pince les tegumens pour les couper en long avec un biſtouri, & les fibres du grand dorſal en travers, parce que ſi on les coupoit d'un autre ſens, elles boucheroient l'ouverture de la plévre, & empécheroient l'écoulement de la matiére. On continuë d'inciſer adroitement les muſcles intercoſtaux. Il y en a qui les inciſent à la partie ſuperieure de la côte pour éviter les vaiſſeaux qui régnent le long de ſa ciſſure : mais comme les playes qui ſont proches des

os; degenerent ſouvent en fiſtules, il eſt plus à propos de la faire au milieu des muſcles intercoſtaux.

Lorſqu'on eſt parvenu à la plévre, on y porte le doigt, au long duquel on gliſſe un biſtouri, pour inciſer la plévre, obſervant de bien conduire la pointe de l'inſtrument avec le doigt, & de ne le pas enfoncer trop avant, crainte de percer les poulmons ou le diaphragme, qui ſont aſſez ſouvent attachés à la plévre. L'ouverture eſtant faite, on introduit le doigt dans la cavité de la poitrine, tant pour agrandir l'inciſion que pour repouſſer les poulmons & le diaphragme, & les détacher s'ils ſont adherans, principalement ici où l'empyéme ſe fait dans un lieu d'élection, à la difference de celui qui ſe pratique dans un lieu de neceſſité, ſans rompre les adherances, comme nous avons fait remarquer dans le Chapitre precedent.

Si les poulmons font effort pour ſortir par l'ouverture de la playe, on les doit repouſſer avec une ſonde creuſe émouſſée & percée par les deux bouts pour faciliter l'écoulement de la matiére, ou avec une canule d'une groſſeur & d'une longueur proportionnées à la profondeur de la playe. Ces longues canules ſont tres-utiles dans l'amphiſéme, parce que l'ouverture de la playe eſt ſi petite & ſi profonde, qu'il eſt tres-mal aiſé ſans leur ſecours de donner iſſuë à la matiére.

Il ne faut point se servir de la sonde pour s'asseurer si la plévre est percée, parce qu'en la poussant elle se sépare facilement des côtes, & qu'il se fait un vuide où il s'amasse du sang qui produit dans la suite un nouvel abcés.

Si c'est du sang qui sort par l'ouverture, on en peut tirer une quantité suffisante; mais si c'est du pus, on en tire toûjours moins, parce qu'il renferme plus d'esprits, & que le malade tombe en syncope. On bouche ensuite la playe avec une tente mousse de linge qui ait la tête large, & qui soit un peu courbée par le bout, de peur qu'elle ne blesse les poulmons. On y attache ordinairement un fil qui l'arrête en dehors. On remplit le reste de la playe de bourdonnets de charpie séche pour assujettir la tente & pour absorber le sang, & on met une emplâtre, une compresse, une serviette au tour du corps avec le scapulaire que l'on fend par un bout, & que l'on fait passer en croix pour affermir la serviette avec plus de facilité.

Quand le malade est pensé, on le fait coucher la tête élevée, & comme moitié assis, & on le laisse en repos jusqu'à ce qu'il se sente oppressé par le poids d'une nouvelle matiére; alors on enleve l'apareil, & ayant donné issuë aux matiéres, on repousse les poulmons avec une longue canule, par le moyen de laquelle on facilite la sortie du pus qui reste dans la poitrine. On continuë

tinuë de le penſer ainſi tous les jours.

Nous obſervons ſouvent que dans les trois ou quatre premiers jours, il ſort du ſang; les jours ſuivans de l'eau, & puis du pus qui s'épaiſſit peu à peu.

Nous avons déja fait remarquer que ſi l'empyéme fourniſſoit beaucoup de pus, ou de l'eau mêlée avec du pus, il ne faudroit point l'évacuer tout d'un coup, de peur que le malade ne tombât dans quelque foibleſſe.

Il faut toûjours corriger l'intemperie de l'air avec du feu en penſant le malade, & empêcher qu'il n'entre dans la poitrine en abondance, parce qu'il épaiſſit & coagule les matieres qui y ſont extravaſées, ce qui fait qu'elles ne coulent plus & qu'elles ſortent en grumeaux. Si c'eſt du ſang la ſeroſité s'en ſepare, de même qu'aprés la ſaignée. Toutefois ſoit que le pus ou le ſang ſoit épais, ſoit qu'il y ait mélange d'eau, on employe toûjours avec prudence les injections faites avec l'orge boüillie & le miel roſat, dont on nettoye les poulmons & la poitrine. Il faut toûjours faire ſortir l'injection par le moyen du doigt ou de la ſonde creuſe, & ſi les poulmons eſtoient adherans, il faudroit les détacher.

Si dans la ſuite du temps le ſang devenoit trop aqueux, & que le malade fut oppreſſé par la quantité de la matiére, on ſeroit obligé

obligé de le penſer trois ou quatre fois par jour.

La matiére s'écoule quelquefois pendant trois ou quatre mois, & lorſqu'il ne ſort plus rien que ce qui vient de la playe, on procure la generation des chairs & la cicatrice.

Il faut remarquer que lorſque l'air agit ſur le ſang qui eſt dans la poitrine, il le coagule quelquefois ſans qu'il ſe change en pus, & ſort ainſi en grumeaux.

On ne doit point ſe ſervir d'injections dans les commencemens, ni les faire avec l'aloës; parce que ſi les poulmons ſont ouverts, le malade les rejette par la bouche; mais aprés que les vaiſſeaux ſont conſolidez, on peut mettre en uſage la teinture d'aloës, ou le vin temperé avec la décoction vulneraire & le miel roſat: cela ſe pratique quand le pus ſort en petite quantité.

Souvent aprés un coup d'épée, il en ſort du ſang en quantité, & deux ou trois jours paſſez, il n'en ſort plus. Dans cette occaſion il faut promptement fermer la playe, & il y a tout lieu de croire qu'il n'y a eu que de petits vaiſſeaux rompus qui ont donné d'abord du ſang, & qui dans la ſuite ont eſté bouchés par les parties du ſang les plus glutineuſes. Au reſte, de quelque maniere que la choſe arrive, il ne reſte aucun danger.

CHAPITRE XXIV.

DU CANCER.

JE regarde ici le cancer comme la plus farouche de toutes les tumeurs ſchirreuſes. La partie rouge du ſang auſſi-bien que la blanche contribuë à ſa formation.

Quand les cancers viennent aux parties glanduleuſes, il y a bien apparence que la limphe y eſt la principale intereſſée. S'ils attaquent quelqu'autre partie, il eſt à preſumer que les parties tartareuſes du ſang y ont la milleure part. Quoiqu'il en ſoit, je dis que le concours de ces deux matiéres eſt toûjours neceſſaire pour la production du cancer. Toute la difficulté eſt de bien diſtinguer laquelle des deux domine.

Je dis donc que le cancer eſt une tumeur ronde, dure, inégale, livide & douloureuſe, formée par la rencontre & l'abondance des acides & des parties tartareuſes du ſang, d'où dépendent la douleur & la tention des vaiſſeaux qui repreſentent aſſez bien les jambes d'une écreviſſe.

Les cancers qui occupent les parties glanduleuſes ſont beaucoup plus douloureux

que les autres, à cause de la quantité de nerfs qui entrent en leur composition ; & si l'alteration de la limphe contribuë souvent à leur generation, c'est que les glandes en sont les principaux reservoirs.

La rondeur de la tumeur vient de la figure ronde des glandes, parce que les matiéres qui causent l'obstruction & qui tendent les vaisseaux, peuvent facilement gonfler ces corps glanduleux sans en changer la conformation.

Quant à la tention & à la plenitude des vaisseaux, on sçait que la matiére qu'ils renferment n'est autre chose que la matiére même qui forme la tumeur. Cette matiére est tartareuse, fixe & grossiere, & par consequent tres-peu capable de fermentation. Le peu de progrez que la tumeur fait dans les commencemens en est une preuve convaincante.

Comme la limphe est acide, elle peut bien exciter quelque legere fermentation avec un sel poreux & terrestre que la partie rouge du sang fournit ; mais cela ne sert qu'à fixer & à concentrer les matiéres encore plus qu'elles n'estoient auparavant.

Si cette fermentation est capable de causer la plenitude & la tention de ces petits vaisseaux, elle est sans doute trop lente & trop foible pour les rompre si tôt. La matiére y croupit fort long-temps, & y reste jusques à ce que s'étant exaltée par l'appli-

cation de quelque remede, elle ronge les vaiſſeaux & les veſſicules qui la contiennent: alors je dis que le cancer s'ulcere.

Les vaiſſeaux qui s'enflent dans le cancer, ſont ſi minces & ſi delicats qu'on ne ſçauroit les diſtinguer dans l'état naturel, & qu'on ne les prendroit jamais pour ce qu'ils ſont, ſi on ne les voyoit remplis & tendus. La matiére qui eſt renfermée dans ces canaux & dans ces veſſicules, ne pouvant d'abord ſe fermenter aſſez pour les rompre, comme j'ai déja prouvé, elle ſuffit du moins pour les enfler & les faire paroître.

Il ne faut pas croire que les extrémités des vaiſſeaux ſoient ouvertes, pour que les parties les plus tenuës & les plus ſubtiles de la matiére s'échapent. Je ne pretens point que dans les cancers on puiſſe trouver aucune matiére dans les interſtices des vaiſſeaux juſques à ce que les veſſicules commençans à ſe rompre, la partie de cette humeur la plus active & la plus exaltée s'écoule. Je dis que dés qu'il s'en eſt épanché quelques particules, comme elles ſont fort corroſives, c'eſt pour lors que l'ulceration du cancer arrive; & comme il ſe porte quelquefois long-temps ſans s'ulcerer, je ſoûtiens que pendant tout le temps de la tumeur, les matiéres ſont toûjours renfermées dans les vaiſſeaux, à la difference des autres tumeurs, dont le cours des humeurs

meurs eſt tres-rapide, & la fermentation tres-prompte & tres-violente. Ce qui fait que les vaiſſeaux ſont rompus auparavant qu'on en ait apperceu l'enflure.

Nous remarquons cependant que les vaiſſeaux des yeux qui ſont imperceptibles dans l'eſtat naturel, deviennent aſſez manifeſtes dans les ophthalmies.

On peut aiſément tirer les differences & le pronoſtic des cancers de ce que je viens d'avancer. Il y en a d'internes, d'externes, de grands, de petits, d'ulcerés & de non ulcerés, comme de toutes les autres tumeurs. Pour leur production, il faut preſque toûjours un ſuc acide de la part des vaiſſeaux limphatiques, dont l'obſtruction cauſe la retention de la limphe, & fait qu'il s'en aigrit une matiére aduſte & terreſtre de la part des arteres & des veines.

Les cancers qui arrivent aux mammelles & aux autres parties glanduleuſes, ſont les plus dangereux & les plus mortels, parce qu'il eſt toûjours plus difficile de rétablir les deſordres de la limphe que ceux du ſang; outre que ces parties ſont tres-ſenſibles & plus ſuſceptibles de mauvaiſes impreſſions, que les autres que l'on garentit plus heureuſement des ravages que peuvent cauſer les cancers.

La curation des cancers qu'on peut appeller l'opprobre de la Medecine, eſt tres-

difficile. Si quelques charlatans se vantent d'avoir des remedes infaillibles pour les guerir, l'experience fait bien-tôt voir leur imposture. Les cancers se gueriſſent rarement par l'uſage des medicamens, la Chirurgie réuſſit quelquefois mieux; mais elle eſt toûjours tres-dangereuſe. *Quibus ſunt occulti cancri eos præſtat non curare, curati namque citiùs intereunt quam non curati*, dit Hypocrate. C'eſt donc une imprudence d'entreprendre la gueriſon de quelque cancer interieur, à moins qu'il ne ſoit tres-petit, & que l'extirpation en ſoit tres-facile.

Pour ce qui regarde les externes, on ſçait qu'il eſt toûjours tres-difficile d'en venir à bout. La raiſon eſt qu'à moins qu'on apporte une tres-grande circonſpection pour le choix des remedes qui leur ſont propres, on ne manque pas de les irriter; au lieu que les autres tumeurs s'adouciſſent en cedant à l'action des medicamens, & deviennent du moins ſupportables. Celle-cy ſemble n'en recevoir de l'impreſſion que pour devenir plus furieuſe & faire plus de ravage.

Les remedes generaux ſont abſolument neceſſaires pour la curation du cancer. La bonne maniere de vivre, les purgations douces & frequentes, la ſaignée, le flux des hemoroïdes qui ſurvient à l'un & à l'autre ſexe, & le flux reglé des femmes, appor-

apportent beaucoup de ſoulagement aux malades.

En quelque partie que ſoit le cancer, on ne le traite guere diverſement, à moins qu'il ne ſoit ulceré, & quoiqu'il ſemble qu'on ſoit moins hardi d'appliquer des remedes à ceux qui occupent les parties glanduleuſes qu'aux autres, cependant quand on entreprend leur gueriſon, on ſe ſert indifferemment des meſmes remedes tant pour les uns que pour les autres.

Ceux qui ſe ſervent de medicamens acres & corroſifs, ou d'ailleurs trop actifs & trop penetrans, ne manquent jamais de rendre le mal incurable. Les repercuſſifs & les ſupuratifs les plus doux qu'on employe heureuſement dans les autres tumeurs, ſont icy les plus dangereux. La raiſon en eſt évidente pour peu qu'on ait de principes de Chimie. La matiére du cancer eſt groſſiere, fixe & tartareuſe; elle ne ſçauroit donc ſe fermenter aiſément. Si on la laiſſe en repos, il faut conſiderablement du temps pour l'exaltation de quelques ſoulfres ſalins qu'elle enveloppe; mais ſi on l'agite par l'application de quelques remedes fermentatifs & penetrans, de fixe & d'immobile qu'elle eſt, elle devient tres-active & tres penetrante, parce que les ſels & les ſoulfres qu'elle contient s'exaltent & prennent le deſſus: alors cette maſſe morte, qui auparavant ſem-

bloit incapable de faire aucun desordre, se change en une matiére vitriolique & arsenicale, qui ronge & qui ravage les parties qui la contiennent & qui la fournissent, tant qu'enfin elle parvient aux parties les plus intimes, & cause la mort tôt ou tard selon la diverse nature de cette matiére, & le progrez qu'elle fait dans les parties.

Je dis donc que la gueriſon du cancer quand il n'eſt point ulceré, ſe doit tenter par les remedes les plus doux. Ce qui rafraichit, ce qui tempere, ce qui diſſout, ce qui repouſſe peu à peu ces matiéres ſans les exciter à la fermentation, ce qui eſt capable de l'arreſter quand il ſurvient, comme les eaux de morelle, de plantain, de fraiſier, de grenoüille, les vers de terre, le ſel de ſaturne, la créme de lait, le fromage frais, les roüelles de veau que l'on change aprés qu'elles ſont corrompuës; enfin tout ce qui peut amolir & flater toûjours cette tumeur farouche, & la repouſſer en l'adoucifiant, tout cela, dis-je, eſt ce qui peut guerir les cancers, ou du moins ce qui n'en irrite point les cauſes; & quoique le reflux des matiéres puiſſe ſembler dangereux, c'eſt pourtant la pratique ordinaire d'en uſer de cette maniere.

Quand le cancer eſt une fois ulceré, les remedes dont on ſe doit ſervir ſont ceux qui peuvent empêcher ſes progrez & ſes

ravages. Il n'y a rien qui le doive arrester plus seurement que les sels alkali poreux mêlés avec quelques autres astringens: ceux-ci fortifient la partie par leur stipticité, & les autres émoussent & absorbent les pointes des sels vitrioliques & rongeans qui causent tous ces desordres. Tous les Auteurs recommandent cette pratique, & si elle n'a pas un succez tout-à-fait avantageux, on a recours à l'extirpation, puisqu'il n'y a ni resolution ni supuration à esperer.

CHAPITRE XXV.

De l'extirpation du Cancer.

LA cure du cancer se peut tenter par incision, par ligature, ou par cautere actuel. Si on l'entreprend par l'incision, il faut couper ses plus profondes racines, c'est à dire qu'on doit anticiper sur les parties voisines, & aprés l'avoir emporté, il faut presser les vaisseaux voisins afin d'en faire sortir le sang & les matiéres qui ont contracté quelque malignité.

A l'égard de la ligature, elle n'est point en usage, & si on la vouloit mettre en pratique, ce ne seroit que lorsque la base de la tumeur n'occupe pas un grand espace, que les racines ne s'étendent pas beaucoup à la ronde, & qu'elle se termine en une espece d'étranglement; mais comme il est rare pour ne pas dire impossible d'y rencontrer cette disposition, la ligature n'a point d'autre utilité que celle de suspendre la tumeur pour faire plus commodément l'incision.

Il faut observer que si on applique legerement

rement les cauteres actuels aprés l'operation, c'eſt pour arrêter le ſang & pour abſorber & détruire quelque portion de matiére impure qui pourroit ſervir de ferment pour la generation de quelqu'autre cancer, & qui infecteroit même la maſſe du ſang.

Voici la methode dont on ſe ſert dans la pratique de l'operation. On introduit au ſommet de la tumeur une aiguille enfilée pour en faire une ance, avec laquelle on ſuſpend la tumeur, & le Chirurgien la coupe tout autour de ſa baſe juſqu'aux côtes avec un raſoir bien tranchant. Aprés avoir emporté la tumeur, on comprime ſa circonference avec les mains pour en exprimer le ſang. On paſſe legerement par deſſus des cauteres actuels, on garnit la playe de plumaſſeaux couverts de poudres aſtringentes, & on met une emplâtre, une compreſſe, une ſerviette & le ſcapulaire.

Mais la meilleure methode, c'eſt de faire une inciſion cruciale ſur la tumeur juſqu'aux côtes, & de ſeparer adroitement les chairs de la peau. On évite par ce moyen la grande difformité & la grande douleur, & on garantit plus facilement la playe des ravages de l'air.

Si le malade n'eſtoit pas dans une diſpoſition propre à ſouffrir l'operation, ſoit qu'il apprehendaſt la douleur, ou qu'il fuſt attenué, & que le Chirurgien n'en fiſt

pas un pronostic favorable, ce seroit une temerité de l'entreprendre : outre que la grande deperdition de substance & les dangereuses suites qui en arrivent, sont des sujets de reflexion qui rompent souvent les mesures que les plus hardis praticiens pourroient prendre ; car aussi-tôt qu'on a emporté la tumeur ; l'ulcére se rend souvent malin, douloureux & d'une figure ronde, qui est une marque du peu d'apparence de cicatrice. Les bords deviennent caleux, livides, élevés, noirs & renversés suivant la disposition des sucs dont ils sont abreuvés.

Sans avoir recours à l'operation, il y en a qui asseurent avoir gueri des cancers ulcerés avec de gros limaçons rouges sans coquille, qu'on applique sur l'ulcere ; ils disent qu'ils se promenent quelquefois autour de l'ulcere, qu'ils s'y attachent, qu'ils y laissent leur bave, qu'on leur trouve le dessous du ventre rongé, & qu'ils deviennent si monstrueux, qu'ils crévent en tres-peu de temps.

La raison est que ces animaux contiennent quantité d'alkali volatiles qui se chargent des acides qui entretiennent le cancer, & lesquels rongent & ulcerent le ventre de ces animaux: de maniere qu'étant charriés par les petits rameaux de veines dans la masse de leur sang, suivant les loix de la circulation, ils excitent une fermentation si extraordinaire qu'il faut que ces animaux perissent.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

DE LA BRONCHOTOMIE.

IL n'y a point d'operation dans la Chirurgie d'une plus delicate entrepriſe que la bronchotomie ; il n'y en a point auſſi de plus preſſante ni de plus utile lorſqu'on a le bonheur d'y réuſſir.

Les cauſes de cette fâcheuſe maladie viennent ordinairement de quelque bleſſure, des grands cris, des longs diſcours, des paſſions violentes, ou de l'alteration des humeurs.

Si une ſimple inflammation eſt capable d'ôter la liberté de la reſpiration, que ne doit-il pas arriver ſi quelques-unes de ces cauſes concourent à l'augmenter ? Or ſoit que l'inflammation attaque les muſcles du larinx ou quelqu'autre partie, elle ſe communique non ſeulement à la trachée-artere, mais encore aux muſcles du pharinx & aux glandes voiſines ; ce qui oblige le ſang & les eſprits de s'arreſter dans toutes ces parties, & de cauſer de grandes obſtructions. Alors le ſang qui pouſſe ſans

ceſſe

ceſſe par derriere, ne trouvant pas ſon paſſage libre s'y engage, & augmente l'inflammation & la tention. Les vaiſſeaux ainſi tendus & enflés, occupent plus d'eſpace qu'auparavant, & doivent neceſſairement comprimer la trachée-artere, & empêcher le paſſage de l'air en cette partie : d'où s'enſuit la ſuffocation.

Les ſaignées, les lavemens, les cataplaſmes reſolutifs, les gargariſmes faits avec le gros vin, la ſanicle, la verge dorée, la pervanche & l'angelique, que vous faites boüillir dans le bain-marie, & pluſieurs autres remedes, doivent preceder l'operation, à moins qu'une ſuffocation nous oblige à la faire.

Si l'obſtruction & l'inflammation attaquent ſeulement les glandes amygdales, ou les tyroïdes, on doit tâcher de les ouvrir par la bouche avec la pointe d'une lancette garnie d'une bandelette de linge.

Si toutes les parties de la gorge ſont enflammées, & que les remedes ayent eſté inutiles, on a recours à l'operation.

Pour la faire avec ordre, il faut que le malade ſoit aſſis ſur un lit ou ſur une chaiſe, la tête panchée en arriere, & appuyée contre la poitrine d'un Serviteur qui l'aſſujettit avec ſes mains.

Eſtant ainſi ſitué, le Chirurgien choiſit l'endroit le plus commode & le moins dangereux, où il doit faire l'operation, qui

eſt

eſt à un poulce du larinx entre le troiſiéme & le quatriéme anneau de la trachée-artere. On pince les tegumens en travers, on les ouvre en long, & on ſepare avec un ſcapel les muſcles bronchiques & ſternoïoïdiens le plus adroitement qu'il eſt poſſible.

Aprés avoir découvert la trachée-artere, on inciſe en travers avec une lancette la membrane charnuë qui attache les anneaux cartilagineux, évitant les nerfs recurrens qui portent les eſprits neceſſaires pour les fonctions de l'organe de la voix: dont s'enſuivroit la perte ſi on les coupoit.

L'inciſion faite, on introduit avant de retirer la lancette un ſtilet qui facilite l'entrée d'une canule courte, courbée & proportionnée à l'ouverture. Elle doit eſtre troüée des deux côtés pour y paſſer un petit ruban de fil qu'on attache derriere le col pour la ſoûtenir. On a coûtume de mettre un peu de cotton à ſon entrée pour modifier l'air, & on applique par deſſus une emplâtre, une compreſſe & un bandage percés.

CHA-

CHAPITRE XXVII.

DE LA FISTULE lacrymale.

LA fiſtule lacrymale eſt toûjours cauſée par une humeur acre & ſalée. Si la matiére des larmes qui s'écoule par les conduits lacrymaux a receu quelque alteration, elle peut bien cauſer des obſtructions dans les conduits qui ſe terminent à l'ouverture de l'os onguis, ſans qu'elle communique ſon alteration aux parties voiſines. Je n'appellerai point cette indiſpoſition fiſtule, mais obſtruction, qui cependant permet à la ſeroſité de s'échaper involontairement. Ce qu'il faut bien diſtinguer, parce que l'operation n'eſt point neceſſaire, que l'os onguis n'eſt point alteré, & que l'operation ne conſiſte qu'à percer l'os & à détruire la carie. On employe dans cette occaſion les remedes generaux, & tous les colires propres à deſobſtruer & à deſenflammer ces parties.

Si la matiére qui fait l'obſtruction, excorie & ulcere legerement les chairs voiſines, on pourroit l'appeller fauſſe fiſtule, laquelle

quelle cede aux remedes fondans, & propres à consumer la dureté qui survient.

Mais si la serosité par son acidité excorie cette petite tubercule de chair que les anciens ont pris pour la glande lacrimale, & les autres parties voisines, il survient un ulcere qui dégenere bien-tôt en fistule par l'action des parties les plus piquantes, & les plus acides, comme j'ai prouvé fort au long dans l'examen des fistules à l'anus : en telle sorte que cette serosité impure étant capable de corrosion, carie l'os par son séjour, & bouche le passage des larmes. J'appellerai celle-ci vraye fistule, où l'operation est tres-importante.

Il arrive bien souvent que cette même matiére qui arrose l'œil, s'écoule jusques dans le sac lacrimal sans produire son effet; la raison est qu'elle ne commence que d'entrer dans son premier degré de corruption : mais comme ce sac est une production de la membrane interieure du nez qui est extrémement spongieuse & penetrable, elle a assez de force pour le penetrer & causer une inflammation qui empéche le passage des larmes, lesquelles s'aigrissent par leur sejour, & deviennent si acres dans la suite, qu'il en resulte un ulcere fistuleux, ou une espece de fistule qu'on pourroit nommer complette pour la distinguer des autres.

La matiere des larmes n'est pas toûjours

jours la cause de cette fistule, comme elle en est l'effet : elle est assez souvent la suite de quelque abcez ou de l'inflammation même du sac lacrymal, sans que cette prétenduë ferosité y contribuë en aucune maniere ; elle croupit à la verité, elle s'épaissit & s'endurcit par la chaleur, elle dégenere en se mêlant avec quelque autre matiere étrangere, & contribuë ainsi à sa formation.

Il faut remarquer que dans cette derniere espece de fistule, il y a toûjours du pus dans le sac lacrymal. La plûpart de ceux qui en sont attaquez, se pressent tous les jours les côtez du nez pour en exprimer la matiere, ils évitent ainsi la douleur de l'operation, aimant mieux la porter tout le temps de leur vie.

CHA-

CHAPITRE XXVIII.

De l'operation de la fistule lacrymale.

NOus avons déja dit que l'operation de la fistule lacrymale consiste à percer l'os onguis, & à rendre le cours de la matiere qui l'entretient aisé, en desopilant les conduits.

Pour cet effet, on introduit la sonde pour reconnoître si l'os est découvert, & s'il est carié, mais particulierement si son ouverture est bouchée.

Si l'ouverture exterieure de la fistule ne permet pas l'entrée de la sonde, on la dilate avec un peu d'éponge preparée, ou bien on fait une incision avec le bistouri, prenant garde de couper cette petite bride qui fait la réunion des deux paupieres, qui n'est autre chose que le tendon du muscle orbiculaire, lequel fait l'office de ligament; car si par malheur on la coupoit, l'œil resteroit éraillé, qui est une indisposition beaucoup plus fâcheuse & plus difforme que la premiere.

Quand on a fait l'incision, on remplit l'ou-

l'ouverture de charpie séche pour absorber le sang, pour dilater les lévres de la playe, & en voir facilement le fond. L'os estant découvert, on introduit une canule dans le trou de l'os onguis, & avec des cautéres actuels de differente figure, on perce l'os qui est tres-mince, repassant legerement les cauteres sur sa surface pour faciliter l'exfoliation, & détruire la carie, s'il y en a: on procure ensuite la supuration de la playe, & on met au fond de la fistule des remedes propres à exciter l'exfoliation de l'os.

Il faut observer qu'avant de faire l'operation, il est necessaire d'appliquer sur les yeux quelque defensif fait avec les eaux de plantain, de rose, blanc d'œuf, huile rosat & tuthie, on continuë de s'en servir jusqu'à ce que l'inflammation ne soit plus à craindre.

Quand l'operation est achevée, on recommande au malade de se coucher sur le dos, afin que la matiere des larmes prenne son cours par l'ouverture qui a este faite. On doit avoir égard à deux circonstances. La premiere, d'attendre que la carie soit détruite avant de procurer la generation des chairs. La deuxiéme d'empêcher que la cicatrice ne surmonte, ce qui causeroit une difformité tres-désagreable. On applique enfin une emplâtre, une compresse, & un mouchoir en biais.

CHA-

CHAPITRE XXIX.

DU POLYPE.

POUR avoir une idée de la generation du polype, il n'y a qu'à se ressouvenir de ce que nous avons avancé en parlant de la cause du sarcoma, & faire en même temps quelque reflexion sur la structure de la partie, je veux dire sur la nature de la membrane interieure du nez qui est tres-épaisse, spongieuse, penetrable, abreuvée & enduite actuellement d'une humeur tenace & gluante, qui sont toutes les conditions requises & necessaires pour nous faire soupçonner qu'elle contribuë beaucoup à la formation du polype, parce que ses porosités sont tellement disposées, qu'elles ne donnent passage qu'aux parties du sang les plus crasses & les plus fongueuses, & tres-capables de produire quelque excroissance.

Pour bien expliquer cette generation, il ne faut qu'admettre un peu plus de chaleur & d'intemperie dans le sang: l'intemperie augmente le mouvement & l'exaltation

de

de ces parties viſqueuſes, & la chaleur les fixe & les condanſe en diſſipant leur humidité. Il ne faut donc pas s'étonner ſi leur abondance & leur profuſion vers une partie ſpongieuſe fourniſſent la matiere d'un polype.

Cette humeur, dis-je, toute agitée qu'elle eſt, s'arreſte dans le tiſſu de cette membrane, elle étend les vaiſſeaux, elle gonfle les glandes, elle dilate les canaux excretoires, & oblige toutes ces parties à s'élever en boſſe, tant par ſa conſiſtance épaiſſe que par ſa trop grande intemperie, qui fait qu'elle ne ſe trouve plus en eſtat de paſſer au travers des poroſités des vaiſſeaux qui la contiennent, c'eſt ainſi qu'elle ſe congele & qu'elle ſe change par une chaleur étrangere en une ſubſtance fongueuſe & carcinomateuſe : de ſorte que par l'abord & la preſence d'une nouvelle matiere, le polype groſſit inſenſiblement juſqu'à ce qu'il ſoit entierement formé.

Entre les polypes, les uns ſont ſchirreux & les autres douloureux. Il y en a qui ſe convertiſſent en ulcere chancreux qui ſont pour l'ordinaire des ſuites de quelques maladies veneriennes negligées, dont le levain ſe cantonne & ſe niche en divers recoins du corps où il ſéjourne pendant un temps conſiderable ſans ſe manifeſter, ni ſans produire ſon effet.

Il s'en trouve de blancs, de mols, & de rou-

rouges, ceux-ci ſont les moins adherans & les plus faciles à guerir. L'operation ne ſe pratique point aux douloureux ni aux ſchirreux : les douloureux ſont de difficile gueriſon, les ſchirreux ſouffrent mieux l'action des remedes cauſtics. Ceux qui s'ulcerent & qui deviennent chancreux, ſont quelquefois domptés par les remedes qu'on employe pour la verole. La gueriſon des mols, des blancs & des rouges, particulierement lorſqu'ils ont du corps & qu'ils groſſiſſent conſiderablement, s'accomplit aiſément par l'operation ou par les remedes cathœretiques.

L'operation conſiſte à pincer le polype juſques dans ſa racine avec une eſpece de pincette particuliere, qu'on tourne de côté & d'autre, & tirant peu à peu, on arrache le polype avec ſes racines. Quand on l'a arraché, le malade attire du vin dans le nez: s'il ſurvient quelque hemoragie, on introduit des poudres aſtringentes pour abſorber le ſang & pour deſſecher l'ulcere. Il y en a qui ſont quelquefois ſi conſiderables, qu'ils occupent en partie le détroit de la gorge, & empéchent la reſpiration & la deglutition : dans cette occaſion on tâche de les arracher par la bouche avec des pincettes courbes.

CHA-

CHAPITRE XXX.

DE LA CATARACTE.

CEux qui ont traité de la cataracte ont partagé leur sentiment touchant la cause qui la produit. Les uns ont soûtenu que ce n'estoit qu'une obstruction de la prunelle formée par la portion la plus visqueuse de l'humeur aqueuse qui est renfermée entre la cornée opaque & l'uvée : les autres croyant mieux rencontrer, ont avancé que c'estoit une taye qui se formoit au devant de l'humeur cristaline. Quoi-qu'il en soit, voici comme je conçois que la cataracte se peut former.

Tout le monde convient que toutes les parties sont formées dés la premiere conformation, & l'on peut faire voir par ce principe incontestable qu'il ne s'engendre jamais de Kist ni de membrane absolument contre nature, & que ces Kists & ces cataractes qui naissent si frequemment, ou pour mieux dire qui paroissent & qui deviennent sensibles à nos yeux, ne sont que des developpemens des membranes & des petites

petites pellicules qui composent les parties, d'où je conclus que la cataracte ne commence à se former que par une petite pellicule qui se détache du cristalin & qui flotte dans l'humeur aqueuse qui la promene à droit & à gauche, selon les divers mouvemens qu'on donne à l'œil.

Ce que nous n'aurons pas de peine à concevoir si nous considerons que cette humeur n'est qu'un composé de plusieurs petites pellicules appliquées les unes sur les autres, & qu'il est aisé de developper aprés qu'elle est cuite : ensorte que si on abat la cataracte lorsqu'elle est entierement formée, on change en quelque maniere la figure du cristalin, c'est à dire de convexe qu'il est, il s'applatit.

Or cette humeur n'estant plus aussi convexe qu'elle doit estre, il doit s'ensuivre une foible refraction, & par consequent quelque confusion : je veux dire que les rayons qui partent de chaque point visible d'un objet, & qui entrent dans l'œil à une certaine distance, ne sont jamais assez tôt rompus à cause de l'applatissement du cristalin, pour se pouvoir réunir lorsqu'ils parviennent à la retine; ce qui fait que nous voyons l'objet confusément.

On remedie à cet inconvenient par le moyen d'un verre convexe qui régle la distance qui est necessaire pour que la refraction soit favorable, & que la retine se

trouve juſtement à la réunion des rayons qui peignent en mignature ſur cette toille l'image de l'objet. Delà il s'enſuit que ceux à qui on a abattu la cataracte n'apperçoivent jamais les objets auſſi diſtinctement que les autres.

Lorſqu'elles commencent à ſe former, & qu'elles conſervent encore quelque peu de leur tranſparence, on voit l'objet comme au travers d'un nuage, alors on leur donne le nom de ſuffuſions. Cette pellicule change de couleur & de conſiſtance, & devient plus ou moins épaiſſe ſuivant la nature du ſuc dont elle eſt arroſée, & le mélange des humeurs qui la rendent opaque & impénetrable à la lumiere. C'eſt ce qui établit toutes les differences des cataractes. Il y en a de blanches, de couleur plombée, de vertes, de jaunes, de couleur de perle, d'eau marine, ou de fer bruni.

Les unes ſont laictueuſes comme les blanches, les autres ſont plus endurcies, plus minces, plus deſſéchées, & par conſequent plus capables de ſupporter l'aiguille, comme celles de couleur de perle ou de fer bruni; au contraire les noires, les vertes & les jaunes ſont épaiſſes, extremement adherantes, & tres-difficiles à abattre.

Il y en a d'autres qui ſont dures comme du parchemin, & qui ont une vertu de reſſort,

reſſort, ce qui fait qu'aprés qu'on les a abattuës, elles remontent auſſi-tôt. Les laictueuſes ne ſçauroit reſiſter à l'aiguille à cauſe de leur peu de conſiſtance & de leur fluidité.

On connoît quand les cataractes ſont en eſtat d'eſtre abattuës, lorſqu'en dilatant la prunelle, & en ſe frottant l'œil, elles reſtent fixes ſans aucun mouvement.

Si les rayons d'une chandelle qui paſſent au travers d'une fiole pleine d'eau ou d'une boule de cryſtal, font appercevoir des couleurs au malade, la cataracte n'eſt pas encore formée.

Je ne parle point ici de la cauſe des alterations qui arrivent au cryſtalin, ni des differens changemens des cataractes. J'aurois eſté obligé de parler de la nature des couleurs, c'eſt ce que le temps ne m'a pas permis, je paſſe à l'operation.

On fait aſſeoir le malade dans un lieu bien éclairé, un Serviteur lui ſoûtient la tête par derriere, ayant ſoin de couvrir l'œil ſain pour empêcher que l'autre ne tourne de côté & d'autre. On commande au malade de tourner l'œil du côté du nez. L'Operateur d'une aiguille enmanchée ronde ou platte, perce la conjonctive prés de la cornée du côté du petit angle, on en apperçoit la pointe au travers : de l'humeur aqueuſe on la porte au deſſus de la cataracte, & on tâche de l'abaiſſer doucement, la tenant un peu de temps ſujette.

Si le malade distingue les objets, c'est un signe que la cataracte est abattuë, mais si elle revient en son premier estat, on est obligé de reïterer l'operation, & de l'assujettir plus long-temps avec l'aiguille. Aprés qu'on l'a retirée, on applique sur l'œil un colire fait avec l'eau de plantain, l'eau rose & le blanc d'œuf, une compresse & un mouchoir en biais.

CHA-

CHAPITRE XXXI.

DES PLAYES DE TESTE, au ſujet du trepan.

NOus avons fait obſerver au commencement de ce Traité qu'une playe ſimple de teſte ſe peut guerir par la voye de ſuture, ou par le bandage uniſſant, à moins que la deperdition de ſubſtance ne fuſt conſiderable.

Mais ſi la playe eſt compliquée, c'eſt à dire que ſi outre les parties exterieures, le crane, la dure-mere, ou la ſubſtance même du cerveau ſont offenſés, le Medecin & le Chirurgien doivent ſuſpendre leur jugement, & rapeller en même temps leurs idées & leurs connoiſſances pour prevenir les fâcheuſes ſuites d'une maladie, dont la cauſe & les ſimptomes ſont ſi dangereux & le plus ſouvent mortels.

Le crane peut eſtre fracturé, la dure-mere peut eſtre piquée, coupée, rompuë, déchirée, comprimée & tenduë, & le cerveau coupé, emporté, ébranlé ou rempli de quelque matiere épanchée.

Le crane peut eſtre offenſé en deux ma-

nieres, par inciſion, ou par contuſion. HYPPOCRATE a eſtabili cinq eſpeces de fractures qu'il a nommées fente, contuſion, inciſion, enfonceure & contre-fente.

Que la fente ſoit oblique ou perpendiculaire, elle ne renferme qu'une difference qui eſt de bien diſtinguer s'il n'y a qu'une table de fenduë, ou ſi elles le ſont toutes deux.

La contuſion eſt de deux ſortes, l'une ne détruit point la continuité. Hyppocrate la nomme thlaſis ou phlaſis, ce n'eſt qu'un enfoncement de l'os ſans eſtre rompu.

Elle arrive, ſuivant Hypocrate, au crane des enfans qui ont encore les os mouls & tendres: cette enfonceure ſe fait de la même maniere que celle qui arrive à un pot d'étain.

L'autre eſpece de contuſion détruit la continuité. Dans celle-ci les os ſont égaux & contigus, c'eſt une ſimple fente qui s'étend toûjours au-delà de l'endroit où le coup a porté. Si elle eſt apparente on la nomme *rogmé*: ſi elle eſt inſenſible, on l'appelle *trikiſmos*, ou fente capillaire.

L'inciſion eſt de trois ſortes, éccopé, diacopé, & apokeparniſmos. Eccopé eſt une inciſion perpendiculaire de l'os ſans emporter la piece, n'y laiſſant que la marque. Hyppocrate la nomme hedra, les Latins *veſtigium* ou *ſedes*, & les François veſtige ou ſiege. Diacopé eſt lorſque le coup porte obli-

obliquement & qu'il profonde avant dans la ſubſtance de l'os ſans l'emporter : & apokeparniſmos eſt quand la piece eſt entierement enlevée.

L'enfonceure détruit l'égalité & la contiguité de l'os. Hyppocrate la nomme *eſphlaſis* ou *enthlaſis*, enfonceure ou fracture avec eſquille. Il en a fait de trois eſpeces, *ecpieſma*, *angiſoma* & *camaroſis*.

Ecpieſma en grec eſt une enfonceure du crane où les eſquilles preſſent la dure-mere. *Angiſoma* eſt un enfoncement par le moyen duquel il ſe ſepare une eſquille qui paſſe ſous l'os ſain. *Camaroſis* ou vouture eſt la troiſiéme eſpece : on en établit de cinq ſortes.

Dans la premiere une partie de l'os s'enfonce en ſe caſſant, & l'autre ſe releve. Dans la deuxiéme, l'os s'enfonce ſans aucune fente : celle-ci n'arrive qu'aux enfans, comme j'ai expliqué ci-devant.

La troiſiéme eſt une contuſion où les bords ſont enfoncés, & le milieu de l'os reſte élevé comme une eſpece de voûte, laiſſant du vuide par deſſous.

La quatriéme enfonceure ſe releve d'elle-même, celle-ci ſe remarque encore dans le temps que les os ſont membraneux, parce qu'ils conſervent une eſpece de reſſort juſqu'à ce qu'ils commencent à s'oſſifier.

Enfin la cinquiéme eſpece de camaroſis eſt lorſque la ſeconde table de l'os s'enfonce,

& que la premiere ſe remet en ſon premier eſtat. Cette derniere ne peut encore arriver que dans l'enfance par les raiſons que nous venons d'avancer.

La contre-fente ou contre-coup qu'Hyppocrate a eſtabli ſans fondement, arrive en même os, en divers os, & en differentes tables; en même os quand la partie ſuperieure eſt frappée, & que l'inferieure ſe caſſe; en divers os lorſqu'on tombe ſur l'occipital, & que le coronal ſe fracture: en differentes tables, quand la premiere eſt frappée & que la ſeconde ſe caſſe.

Ce ſont trois exemples chimeriques & entierement contraires à la ſtructure de la partie: ſi nous voyons arriver des bleſſures de tête de cette nature dans les commotions du cerveau, ce n'eſt point par un contre-coup, comme a pretendu Hyppocrate, mais par des veritables rechutes.

En effet, il eſt aiſé de voir que quand un homme qui a perdu la connoiſſance eſt revenu de cette perte, il eſt encore tout étourdi, & peut ainſi retomber deux ou trois fois, & ſe faire de nouvelles playes; car il eſt impoſſible qu'une machine compoſée de pluſieurs pieces, comme le crane, puiſſe ſe caſſer dans un endroit oppoſé à celui qui a receu l'impreſſion, puiſqu'il eſt conſtant que le coup s'amortit dans toute la circonference de l'aſſemblage, & que le diploé empêche que l'ébranlement ne ſe com-

communique jusqu'à la table interieure.

Mais sans embarras & sans se tromper, on peut dire que le crane peut estre fendu, enfoncé, brisé, coupé ou emporté.

S'il est fendu, la fêlure est apparente ou presque insensible; qu'elle soit apparente ou non, rien n'est capable de nous donner des marques convaincantes qu'elle penetre, & qu'il y a du sang répandu sur la dure-mere, que les signes qui succedent.

L'usage de l'ancre, des rugines & du mouchoir dans la bouche, retenant son haleine, est absolument inutile, puisque le diploé confond & empêche qu'on ne puisse reconnoître si elle régne jusqu'à la dure-mere; outre que la pratique des rugines ne sera jamais approuvée par les bons praticiens, non seulement parce qu'elle ne nous en donne aucune connoissance, mais encore parce qu'il reste une deperdition de substance & une difformité.

S'il est enfoncé, il presse la dure-mere & cause plusieurs accidens que nous allons examiner.

S'il est brisé; ou les esquilles sont separées du crane, ou elles y sont encore attachées, de l'une & l'autre manieres: la dure-mere peut-estre comprimée, piquée ou déchirée, & le cerveau blessé, ou du moins il peut s'épancher du sang sur ces parties.

Dans toutes ces occasions, je dis que si la fracture ne permet pas qu'on reduise

les pieces d'os à l'uni les unes des autres, & qu'on donne issuë aux corps étrangers qui pourroient alterer la dure-mere, on doit sans hesiter faire l'operation, pourveu qu'on ait veu preceder quelques fâcheux simptomes; autrement la mort s'ensuivroit.

S'il est coupé ou emporté, c'est avec fracas d'os ou sans fracas: si l'incision par exemple ne penetre pas, & qu'il n'y ait qu'une portion d'os emportée, les suites n'en sont pas dangereuses, mais si elle approfondit & qu'il y ait quelques esquilles de separées qui percent la dure-mere, si on n'y met ordre au plûtôt, on est en danger de perdre la vie.

Si la dure-mere est enflammée, soit par du sang épanché, soit par quelque piqueure, compression, tention, déchirement, coupure ou ruption, on ressent d'abord une douleur & une pesanteur à la partie, les yeux deviennent bouffis & enflammés, le visage rougé & enflé, le malade est assoupi, la fiévre s'allume, il a le poulx dur avec des frissons, & le sang sort souvent par le nez, par les oreilles & par la bouche, de même que dans les grandes commotions du cerveau.

On connoît que la dure-mere est piquée ou dechirée, quand il y a quelques esquilles pointuës, ou quelques pieces d'os rabotteuses qui la pressent.

On est persuadé qu'elle est comprimée

& tenduë quand les os ſont enfoncés, & comme appliqués contre ſa ſurface, ou que les pieces d'os rompuës ſe ſont écartées, ou enfin qu'il y a du ſang épanché qui lui eſt à charge.

On eſt convaincu qu'elle eſt coupée lorſque la figure de l'inſtrument dont on s'eſt ſervi eſt tranchante, & que la fracture eſt d'une grande étenduë. Mais ſi l'os n'eſt ſeulement que fêlé, & qu'il y ait du ſang répandu ſur la dure-mere, il n'y a que les ſignes que nous venons de décrire, & leſquels je vais expliquer, qui nous en puiſſent donner des indices certains. Je ne repete point ici l'explication de la douleur.

La peſanteur vient du ſang épanché ſur la dure-mere; car comme elle doit s'élever & ſuivre les mouvemens du cerveau, ſi ce poids ne lui donne pas la liberté d'obeïr, & ſi le cerveau trouve de la reſiſtance, ſon mouvement doit eſtre en partie interrompu. Or comme le mouvement du cerveau dépend de celui des arteres, l'impulſion du ſang ne ſuffiſant pas pour ſoûlever la ſubſtance du cerveau, & le poids qui eſt au-deſſus, ſon cours doit eſtre ralenti en cette partie, & la peſanteur doit s'enſuivre.

Les yeux deviennent bouffis & enflammés. Pour expliquer ce phenomene il n'y a qu'à ſe reſſouvenir que les ſinus de la baſe du crane, ſont des productions

de la dure-mere, & qu'ils reçoivent tout le reſidu du ſang qui vient des veines qui ſe diſtribuent au globe de l'œil. Cela eſtant, il eſt évident que ſi la dure-mere ſouffre quelque inflammation, elle la doit communiquer aux ſinus, & s'oppoſer au retour du ſang que les veines doivent verſer dans ces petits reſervoirs; & comme le ſang arteriel fait effort pour ſe dégorger, il faut neceſſairement que le globe de l'œil qui eſt preſſé par deux liqueurs, par le reflux de l'une & l'arrivée de l'autre, s'enfle, groſſiſſe & s'enflamme.

Pour ne pas confondre l'inflammation de l'œil avec celle des paupieres, il faut conſiderer que celle qui arrive au globe de l'œil vient de l'inflammation de la dure-mere, & celle des paupieres, de l'inflammation du pericrane, parce que la membrane interieure des paupieres en eſt un allongement.

Nous remarquons que l'inflammation des yeux ne ſe manifeſte quelquefois que le troiſiéme, quatriéme, ou cinquiéme jour: cela ne peut provenir que du long trajet qu'il y a de l'inflammation au ſinus de la baſe du crane, & du plus ou moins de progrez qu'elle fait pendant cet intervalle de temps.

Le viſage devient rouge & bouffi, parceque l'inflammation de la dure-mere oblige une partie du ſang qui monte à la tête par les carotides internes, à regorger à l'en-

à l'endroit qu'elles percent la dure-mere, dans les parties voiſines & dans les carotides externes : ce qui eſt d'autant plus vrai que nous ſçavons que toutes les parties du viſage s'enflent & rougiſſent peu de temps aprés l'inflammation, & qu'elles ſont arroſées d'un grand nombre de vaiſſeaux ſanguins. C'eſt par la même raiſon qu'il ſort du ſang par le nez, par la bouche & par les oreilles ; car outre que le coup qu'on reçoit trouble toute l'œconomie du cerveau, il eſt à preſumer que ſi le ſang s'y porte d'ailleurs en abondance, il ſe peut bien rompre quelques petits vaiſſeaux capillaires par les grandes diſtentions qu'ils ſouffrent.

Le malade eſt aſſoupi. Pour expliquer cette eſpece de léthargie, on doit encore recourir à l'inflammation de la dure-mere, & au ſang qui eſt arreſté dans ſes ſinus, ou du moins à la lenteur de ſon mouvement, ſoit que le ſang arteriel ne ſe méle plus avec le ſang groſſier qu'ils contiennent, ſoit que l'inflammation de la dure-mere s'augmente, il arrive que le poids du ſang renfermé dans ces reſervoirs preſſe la ſubſtance blanche, & les nerfs qui ſe diſtribuent aux organes des ſens, & rend par ce moyen la tête peſante. Il faut obſerver que cette eſpece de léthargie n'eſt pas ſi profonde que celle qui arrive, lorſque la matiére eſt épanchée ſur le cerveau, comme nous dirons dans ſon lieu.

La

La fiévre s'allume par l'inflammation & la douleur ; car il ſuffit qu'une goute de ſang corrompuë ſoit chariée dans la maſſe du ſang pour la produire.

Le poulx eſt dur. Pour expliquer ce phenomene, il faut conſiderer que dés la ſortie du crane, la dure-mere accompagne les gros cordons de nerfs dans leur route, & que l'inflammation & la grande tention qu'elle ſouffre ſont capables de retrecir toutes les petites gaines membraneuſes qui les enveloppent, & d'empêcher par conſequent que les eſprits ne coulent avec liberté dans les fibres du cœur. De ſorte que ſon reſſort eſtant affoibli par le défaut de leur diſtribution, il ne faut pas s'étonner s'il ne pouſſe plus le ſang dans les arteres avec la même force & la même vigueur qu'auparavant, & ſi le poulx eſt profond dans cette occaſion.

Les friſſons qui accompagnent la fiévre, ne peuvent provenir que de la matiere purulente qui forme l'abcez ; & de la diſpoſition qu'elle a à s'arreſter & à picoter les membranes dans le temps que les veines s'en chargent pour la porter au cœur, & delà dans toutes les parties ; & comme la plûpart des membranes ſont charnuës, & que chaque muſcle à ſa membrane particuliere qui jette un million de filets membraneux qui ſe répandent dans le corps du muſcle, & qui enchaînent toutes les petites

fibres

fibres charnuës les unes aux autres, il y a lieu de penſer que les eſprits venant à couler tumultueuſement dans ces fibres à l'occaſion du mouvement qui leur a eſté imprimé, excitent des friſſons qui ſont autant de petits mouvemens convulſifs.

Le cerveau peut eſtre offenſé par un ébranlement ou une grande commotion de tête, par du ſang épanché dans ſa ſubſtance, ou par quelque bleſſure particuliere.

Si la commotion eſt grande, ſans toutefois qu'il y ait quelque vaiſſeau rompu, on tombe par terre, on perd la connoiſſance, le ſentiment & le mouvement, on rend du ſang par le nez, par la bouche & par les oreilles, les excremens & les urines ſortent involontairement, on tombe en défaillance, & on vomit quelquefois tôt & quelquefois tard.

Si on tombe par terre, c'eſt une marque évidente que les eſprits ſont non-ſeulement en deſordre dans le cerveau, mais encore que la commotion a violenté les filets nerveux de la ſubſtance blanche, & qu'elle a ébranlé ſi rudement le cerveau, que le cours des eſprits animaux a eſté ſupprimé. Or comme le reſſort & le mouvement tonique des muſcles qui tiennent à plomb nos os, les uns ſur les autres, & qui ſoûtiennent toute la machine, ne dependent que de l'influence des eſprits qui paſſent des nerfs

dans

dans nos muſcles, ſi par malheur ces cordes viennent à ſe débander & à ſe relâcher par le défaut de ces mêmes eſprits, il faut que la machine tombe.

On perd la connoiſſance, parce que le cours des eſprits eſt interrompu dans le cerveau, & qu'ils ne ſçauroient plus ſe porter aux organes des ſens. Or comme les fonctions des ſens dépendent du cours des eſprits dans les nerfs, ce n'eſt pas merveille s'il ne ſe fait plus d'impreſſion des objets exterieurs ſur nos ſens, & ſi nous ne ſommes plus en eſtat de les diſtinguer. Ce phenomene eſt une ſuite du precedent.

On rend du ſang par le nez, par la bouche & par les oreilles. Pour expliquer ce ſimptome, il faut conſiderer que ces parties ſont rudement ſecoüées dans le temps de l'aſſaut, que le ſang & les eſprits ſont arreſtés dans le cerveau, & que les gros cordons de nerfs qui paſſent à la ſortie du crane entre les branches des arteres carotides & vertebrales, leur impriment un mouvement ſi violent dans le temps de la ſecouſſe, qu'ils obligent le ſang arteriel à retourner ſur ſes pas, & à regorger dans les carotides externes : deſorte que celle-cy recevant preſque tout le ſang qui monte à la teſte, tant de la part de l'inflammation que de l'ébranlement des nerfs, il faut neceſſairement qu'il ſe rompe quelques vaiſſeaux capillaires.

On

On rend les excremens & les urines involontairement, parce que les eſprits ne ſe portent plus dans les ſphincters de l'anus & de la veſſie, non plus que dans les autres parties, ce qui fait qu'ils perdent leur reſſort, & qu'ils permettent la ſortie des matieres. Les mouvemens du cœur ne ſont foibles & languiſſants dans la défaillance que par le défaut de ces mêmes eſprits.

On vomit à l'inſtant ou quelque temps aprés : ſi on vomit d'abord, c'eſt une marque que l'ébranlement n'a pas eſté des plus rudes, & que le cours des eſprits n'a pas eſté long-temps interrompu, puiſque l'impulſion du ſang en a rompu les digues, & les a forcés à reprendre leur cours, & à s'élancer avec tant de vîteſſe dans le ventricule, qu'ils excitent ce premier vomiſſement, dans lequel on ne rend que les alimens.

Mais ſi les eſprits ſont long-temps retenus, c'eſt un ſigne que la ſecouſſe a eſté tres-rude, & que la figure du cerveau eſt vitiée, puiſque nous voyons que lorſqu'ils ſont en pleine liberté, ils accourent avec precipitation dans les tuniques du ventricule & des inteſtins, qui par leur mouvement dereglé & vermiculaire obligent la bile qui s'écoule dans leur cavité, à forcer le pilore & à paſſer dans celle du ventricule, d'où elle eſt chaſſée par la puiſſante contraction de ſes fibres charnuës.

Il

Il faut remarquer que ce dernier vomiſſement où l'on rend de la bile, eſt beaucoup plus violent que le precedent, & que le malade reprend ſes forces, ſa vigueur & ſes mouvemens ordinaires. Voilà les accidens qui accompagnent immediatement la commotion du cerveau.

Il eſt preſentement tres-important de bien examiner ceux qui arrivent quand le cerveau eſt bleſſé, & qu'il y a du ſang ou du pus épanché dans ſa ſubſtance. C'eſt tantôt un effet de la commotion qui a rompu quelque vaiſſeau, & tantôt un effet du coup qui a piqué ou coupé la dure mere, & qui a penetré ou emporté le cerveau, ou bien c'eſt du pus qui eſt entre la dure & pie meres, qui s'épanche ſur le cerveau. Dans tous ces cas, la fiévre ſurvient avec des redoublemens & des friſſons accompagnés de vomiſſement, de convulſion, de délire, de léthargie & d'apoplexie, & par deſſus cette foule de ſimptomes le foye ou les poulmons s'abcedent : ce qui ſe connoît par une douleur fixe aux côtés de la poitrine, ou dans la region du foye, & par des friſſons réïterés.

Quant à la fiévre & aux redoublemens, qui ſurviennent il n'eſt pas difficile de rendre raiſon de cette fermentation extraordinaire pour peu d'attention que nous faiſions ſur les changemens de corruption qui arrivent à la matiere qui eſt épanchée dans la ſubſtance du cerveau. On

On ne doit pas douter qu'elle ne devienne impure, qu'elle ne s'aigriſſe plus ou moins ſuivant le ſejour qu'elle y fait, que les veines ne s'en chargent de temps en temps, & qu'une partie ne paſſe dans le cœur, dans les poulmons & dans tous les autres organes, qui par leurs mouvemens continuels la triturent & la broyent en mille petites parcelles, qui accelerent vivement le cours impetueux du ſang, & qui cauſent le trouble & la perturbation des eſprits, qui marchent en deroute, qui precipitent les mouvemens du cœur, & qui augmentent la fiévre; & lorſque cette matiere étrangere qui eſt à charge au cerveau, a acquis quelque degré de corruption, & qu'elle s'eſt renduë propre à circuler avec le ſang venal, cette matiere, dis-je, recevant les mêmes alterations & triturations que nous venons de ſuppoſer, donne au ſang un branle plus plus ſenſible, lui imprime un mouvement beaucoup plus violent, & le met dans une efferveſcence beaucoup plus grande, d'où dépend la force des redoublemens de la fiévre. Ainſi toutes les fois que le ſang s'en charge, les redoublemens qui ſont comme periodiques ſe renouvellent.

Il eſt aiſé de comprendre par toutes les raiſons que je viens d'avancer, qu'il n'y a guere de partie ni de recoin dans le corps où cette matiere purulente ne ſe faſſe ſentir: elle picote les nerfs, elle irrite les membranes,

branes, elle transmet son action sur le ventricule, elle se niche tantôt dans un muscle, & tantôt dans un autre, & cause des frissons, des vomissemens & cette vicissitude de mouvemens dereglés & convulsifs, qui manifestent, que la masse du sang est bien opprimée, que le cours des esprits est tres-agité, & que le délire & la léthargie doivent s'ensuivre.

Le délire est un effet de la grande inégalité du cours du sang, dans les redoublemens de la fiévre, & de la matiere épanchée qui commence à penetrer & à corrompre la substance du cerveau. L'inégalité du cours du sang dans le temps des redoublemens, régle l'irregularité du cours des esprits dans les parties, & la matiere extravasée ronge par son acrimonie les vaisseaux & les filets nerveux de la partie blanche, & met les esprits en deroute dans les muscles, dans les organes des sens, & dans les traces du cerveau, où les idées sont réveillées avec déreglement & confusion.

La léthargie s'ensuit lorsqu'il y a beaucoup de sang répandu sur le cerveau, & qu'il est dans son dernier degré de mouvement & d'exaltation. La pesanteur du sang épanché presse le cerveau, & le grand mouvement du sang fait que les parties grossieres se débarrassent des subtiles qu'elles s'engagent à l'entrée des pores des glan-

des,

des, & qu'elles ferment le paſſage aux eſprits : en ſorte que le cerveau ſe trouvant oppreſſé par le poids de la matiere, le malade tombe dans un profond aſſoupiſſement. Mais dans le temps que cette matiere extravaſée ſe diſſipe, & que les parties groſſieres qui ſont comme autant de digues, ſe derangent par l'impulſion du nouveau ſang, les eſprits s'élancent dans les parties avec tant de vivacité & de confuſion qu'ils renouvellent la phreneſie qui ſuccede à la léthargie, de même que la léthargie ſuccede au délire. Il faut remarquer que dans cette eſpece de léthargie les yeux ſont quelquefois ouverts & troublés.

Enfin il arrive que le ſang ſe porte au cerveau avec tant d'impetuoſité, & que la matiere épanchée s'y amaſſe en ſi grande abondance, qu'elle interromp par ſa peſanteur le cours des eſprits, & contraint les ſinus de la dure-mere de regorger de toutes parts, enſorte que les arteres ne pouvant ſe dégorger dans les veines ni dans les ſinus, le cerveau ſe trouve ſi preſſé en tant d'endroits que le bleſſé tombe en apoplexie, ce qui nous fait connoître que la mort n'eſt pas loin, & qu'il n'y a plus de reſſource.

Le foye ou les poulmons s'abcedent dans les grandes bleſſures de teſte par l'arrivée du pus qui vient du cerveau, dont la maſſe du ſang eſt empreinte. On a rendu raiſon

au Chapitre de l'Empyéme de la formation de l'abcez du poulmon.

Pour avoir une idée de celui du foye, on ne ſçauroit ſe fonder ſur des raiſons plus ſolides qu'en examinant ſa ſtructure par raport à celle des autres viſceres qui ſont renfermés dans le bas ventre.

Le foye eſt le plus grand & le plus conſiderable de tous les viſceres, c'eſt une glande conglomerée denuée de fibres charnuës, arroſée d'un nombre prodigieux de vaiſſeaux ſanguins, entre leſquels la veine-porte fait l'office d'artere, & la circulation par conſequent y doit eſtre tres-lente, outre que l'on eſt perſuadé que les petites glandes qui le compoſent, ſeparent une liqueur qui eſt extrémement gluante & viſqueuſe de ſa nature, qui ſont toutes les conditions requiſes & neceſſaires pour retenir une matiere qui d'ailleurs a beaucoup de diſpoſition à s'arrêter & à cauſer du deſordre : de ſorte qu'aprés que le cœur & les autres organes l'ont preparée & miſe en eſtat de produire ſon effet, elle ſe repand dans toute la maſſe du ſang ; & comme le foye reçoit un grand nombre de vaiſſeaux, il s'enſuit que l'artere hepatique & la veine-porte qui ſe diſtribuent dans toute ſa capacité, eſtant chargées de cette matiere, l'éparpillent & la ſement par toute ſa ſubſtance, & aprés en avoir farci chaque grain glanduleux ſuivant

vant sa disposition & les differentes alterations qu'elle reçoit dans ce parenchime, elle le pourrit ou le rend entierement schirreux. Il faut remarquer que l'hydropisie de tête, est presque toûjours suivie du même accident, & que dans ces sortes d'abcez les frissons cessent ordinairement quelques jours avant la mort.

On conjecture que le cerveau est alteré lorsque la fracture est grande, & que quelques-unes des fonctions animales sont dépravées; car comme nos actions dépendent des fonctions du cerveau, lorsqu'elles sont empêchées elles marquent qu'il est offensé. Il faut observer que dans tout ce que je viens de proposer touchant les blessures du cerveau, je n'y ai point compris le cervelet, je suis persuadé que l'animal meurt subitement dés que la substance cendrée du cervelet est piquée, emportée ou comprimée, parce que les nerfs qui fournissent les esprits pour les fonctions des parties vitales & naturelles, en prennent immediatement leur origine. C'est sans doute la raison qui a obligé la nature à prendre tant de soins & de precautions pour conserver cette partie si precieuse à la vie. Elle l'a placée au dessous des deux avances posterieures du cerveau, de peur qu'elle ne fust interessée dans les grands fracas qui arrivent en divers endroits de la teste;

elle

elle l'a ſeparée du cerveau par une cloiſon membraneuſe tres-forte & tres-épaiſſe pour empêcher que dans les divers ébranlemens elle ne fuſt comprimée par ſes deux lobes poſterieurs. Enfin elle l'a recouvert par derriere d'une piece oſſeuſe tres-dure, tres-épaiſſe & tres-irreguliere pour la deffendre des injures du dehors, & la mettre à couvert de tout ce qui eſt capable de l'offenſer.

Il faut remarquer que plus les bleſſures du cerveau approchent de la moëlle allongée, plus elles ſont mortelles, parce que tous les filets de nerf de la ſubſtance blanche s'y réuniſſent, & qu'on en diviſe une quantité conſiderable.

Tout cela regarde le pronoſtic des playes de tête, mais pour en parler plus au long, il n'y a qu'à conſiderer la nature de la playe, & en examiner les accidens.

Si la fracture eſt faite par un inſtrument trenchant, elle n'eſt pas ſi dangereuſe que celle qui eſt faite par un inſtrument pointu, ou qui eſt cauſée par une chute ou quelque inſtrument contondant, qui ne peut rompre le crane ſans une grande violence qui eſt toûjours ſuivie d'une fâcheuſe commotion: mais ſi elle eſt faite par quelque arme à feu, elle eſt toûjours mortelle, à moins que la bale ne froiſſe ou n'emporte ſeulement qu'une portion du crane ſans offenſer le cerveau.

On ſçait que les playes contuſes de la tête ſont ſimples ou compoſées ; que celles-cy ſont les plus fâcheuſes, parce qu'elles ſont accompagnées de fracture : ſi une playe ſimple avec contuſion eſt ſuperficielle, elle ſe guerit avec les remedes reſolutifs comme l'échimoſe : ſi elle eſt penetrante, elle demande la ſupuration. Si le pericrane ſe trouve froiſſé, & qu'il ſouffre quelques divulſions, les paupieres s'enflamment, & il ſurvient les mêmes accidens qu'aux bleſſures des tendons. Pour remedier à cet inconvenient, on n'a qu'à couper le pericrane juſqu'à l'os, & penſer la playe comme à l'ordinaire.

Il arrive quelquefois que le crane ſe fracture ſans que les tegumens ſoient diviſés. La raiſon eſt qu'eſtant fait d'une matiere dure & fragile, il ne ſçauroit reſiſter à la fureur du coup, comme les corps qui obeïſſent par leur molleſſe, & peut ſe briſer de même qu'une épée que l'on caſſe dans ſon fourreau, ſans qu'il ſoit endommagé. En ce cas on fait une inciſion ſur la fracture, plus ou moins grande ſuivant qu'on le juge à propos, avec cette circonſtance qui eſt de ne pas trop appuyer l'inſtrument ſur la fracture, principalement ſi elle eſt conſiderable, de peur d'offenſer le cerveau.

Le pronoſtic des playes de tête dépend encore de la bonne ou mauvaiſe diſpoſi-

tion du sujet, de la violence du coup, & de la force de celui qui l'a porté avec plus ou moins de vigueur.

Une fracture qui conserve son égalité, n'est pas si perilleuse que celle qui est avec rupture de pieces séparées qui pressent ou qui piquent les parties qui sont au dessous, particulierement quand elles sont engagées & couchées les unes sur les autres, parce que la compression est beaucoup plus forte, & que la dure-mere souffre d'avantage : outre que si le crane est ainsi brisé, c'est toûjours un indice que le coup a esté assez violent pour ébranler le cerveau.

Si la dure-mere est rompuë par des esquilles, la playe ne peut estre que tres-pernicieuse à cause du sang répandu sur le cerveau, & de l'inflammation & tention qu'elle souffre. L'inflammation de cette membrane tend souvent à la mortification, à raison de sa dureté & de sa sensibilité.

Les commotions du cerveau se gueriſſent rarement si elles sont grandes, puisqu'il est impossible d'en faire sortir la matiere qui s'y est épanchée.

Remarquez que si le vomissement survient dans le temps du délire & de la léthargie, c'est un signe mortel, & s'il survient des horreurs irregulieres, c'est une marque que le sang extravasé se pourrit, & qu'il corromp la substance blanche du cerveau.

Les playes de la partie cendrée du cerveau ne ſont pas toûjours mortelles, principalement quand la grandeur de l'ouverture facilite l'entrée des remedes, à moins que le cerveau n'ait eſté rudement ſecoüé : au lieu que ſi elles penetrent juſqu'à la ſubſtance blanche, elles ſont toûjours mortelles, non ſeulement parce que les principes des nerfs ſont bleſſés, mais auſſi parce que nous ne ſçaurions penetrer juſqu'à cette ſubſtance ſans couper de groſſes branches d'arteres qui ſont cachées dans les anfractuoſités du cerveau ; delà vient l'épanchement du ſang qui ne reçoit point de gueriſon.

Si les playes du crane conſiderées en elles-mêmes avoient quelque indication de même que toutes les autres fractures, ce ſeroit la réunion, mais comme le crane ne peut eſtre caſſé ſans que les parties interieures reçoivent quelque fâcheuſe impreſſion, on doit trepaner pour y introduire des medicamens, & dés que nous ſçavons que le crane eſt rompu, on ne doit point differer l'operation. Ainſi qu'il ſoit fendu ou rompu, il eſt toûjours vrai de dire que la dure-mere ſe trouve intereſſée.

La fente cauſe une tention, parce que la dure-mere eſt ordinairement adherante au crane par tous les vaiſſeaux de communication, & ceux qui portent la nourriture à

la table interieure, outre les petits filets qui paſſent au travers des ſutures : ce qui ſe remarque principalement aux jeunes ſujets. Cette tention eſt bien-tôt ſuivie d'une inflammation, dautant que les vaiſſeaux ne ſçauroient reſter long-temps tendus ſans ſe rompre & verſer du ſang, lequel par ſon ſejour enflamme la membrane, & ſi l'inflammation augmente, la gangrene quelquefois s'enſuit.

Si dans la fracture du crane les eſquilles bleſſent la dure-mere, ſoit qu'elles la preſſent, qu'elles la piquent ou qu'elles la dechirent, il faut neceſſairement trepaner, afin de prevenir les accidens, ou de les diminuer, d'ôter le ſang épanché, de lever les pieces qui la bleſſent, & d'avoir la liberté d'y porter les remedes convenables.

C'eſt donc une regle qu'on doit ſuivre, que ſi les deux tables du crane ſont caſſées, il faut toûjours en venir à l'operation, quoiqu'il ne paroiſſe aucun accident ; car outre que l'operation n'eſt pas dangereuſe, c'eſt qu'on a l'avantage d'aller au devant des ſimptomes : au lieu que ſi le crane n'eſt point alteré, & qu'il arrive des accidens tres-fâcheux, on ne doit point trepaner, veu que le crane eſtant ſain, il eſt aiſé de voir que les ſimptomes qui ſurviennent ſont les ſuites de quelque fâcheuſe ſecouſſe du cerveau ; outre que l'on ne ſçait point le lieu ni l'exiſtence de la matiere,

riere, ni l'endroit où le cerveau ſouffre. Il y en a cependant qui diſent que pourveu que le malade puiſſe fixer avec ſa main l'endroit où il reſſent de la douleur & de la peſanteur, on y doit appliquer le trepan : c'eſt ce que pourtant les plus fameux praticiens n'oſent entreprendre, de peur de n'y rien trouver & de paſſer pour temeraires.

Pour guerir les playes de la dure-mere, il faut examiner leur nature & leur cauſe. On doit ſaigner pour diminuer l'inflammation, & il faut appliquer ſur la partie tenduë & enflammée un peu d'huile d'amandes douces, d'œuf, de violette, ou de nenuphar, dans leſquelles on mêle l'eſprit de vin : celui-ci ſubtiliſe le ſang fixé, & l'autre amolit & relâche les fibres de la dure-mere. On doit auſſi tâcher de rendre la ſupuration de la playe exterieure tres-copieuſe, afin que les vaiſſeaux de la dure-mere qui ont communication avec les parties exterieures, ſe puiſſent facilement dégager.

A l'égard des affections du cerveau, on ſçait qu'une grande commotion eſt mortelle, & qu'une petite ſe guerit par la ſaignée & les autres remedes univerſels.

L'épanchement du ſang eſt quelque choſe de plus perilleux, & il arrive rarement que les vaiſſeaux ſoient rompus ſans que le cerveau ait receu une grande commo-

tion : en ce cas nous ne pouvons encore recourir qu'à la saignée & aux remedes generaux, observant une diette tres-exacte. Quelquefois en prenant toutes ces precautions, la nature resout le sang extravasé, & la fiévre diminuë.

Il n'en est pas de même dans les playes du cerveau où le crane est emporté, & où il y a du sang extravasé. J'ai dit qu'il estoit necessaire de trepaner si l'ouverture ne permettoit pas qu'on relevât les pieces, qu'on absorbâst le sang répandu, & qu'on appliquast des remedes. L'on sçait par experience qu'on a gueri des malades qui avoient une partie de la substance du cerveau emportée. Il est vrai que les playes qui n'entrent que dans la partie cendrée du cerveau peuvent se guerir, pourveu que le malade soit d'ailleurs bien disposé : au lieu que celles de la substance cendrée du cervelet sont mortelles, pour les raisons que nous avons avancées.

CHA-

CHAPITRE XXXII.

De l'Operation du trepan.

AVANT d'entrer dans le detail de l'operation, il eſt important d'examiner toutes les circonſtances neceſſaires pour rendre l'operation heureuſe. Elle conſiſte à percer le crane & à faire l'ouverture proche l'endroit fracturé. Pour executer ces deux intentions, il eſt neceſſaire de ſçavoir ſi tous les endroits de la tête peuvent ſouffrir le trepan ; je ne parle point ici des os qui ſont les plus aiſez à caſſer, ceux qui ſçavent l'Oſteologie en ſont inſtruits.

Si la fente du crane eſt ſimple, on doit appliquer ſon trepan tout proche la fente : ſi elle eſtoit extremement petite, on pourroit trepaner ſur la fente même pour donner une pente plus facile à la matiere, avec neantmoins cette circonſtance qui eſt d'anticiper un peu ſur le côté qui a le plus de reſiſtance : ce qui ſe doit obſerver dans tous les autres endroits du crane.

S'il ſe rencontroit quelque corps étran-

ger qui fût enfoncé dans le corps de l'os, de maniere qu'on ne le pût arracher, il faudroit appliquer la couronne du trepan sur le corps étranger pour emporter la piece.

Si c'est une fracture considerable où il y ait quelque piece enfoncée, on trepane sur l'endroit qu'on juge estre le plus convenable pour relever les os, il faut neanmoins appliquer le trepan sur un lieu qui soit assez ferme pour le soûtenir sans l'enfoncer. Si la premiere ouverture ne suffit pas pour relever toutes les pieces, il en faut faire une deuxiéme & une troisiéme, s'il est necessaire.

On ne trepane jamais sur les sutures, particulierement sur l'endroit qu'on nomme fontanelle, de peur de rompre les vaisseaux qui passent au travers, & de déchirer la dure-mere qui est adherante au crane, principalement où régnent ses replis, ensorte que le sang qui est extravasé d'un côté n'a aucune communication avec l'autre: c'est pourquoi si la fracture traversoit une suture & qu'elle anticipât sur deux os, il faudroit trepaner des deux côtés.

On défend encore de trepaner directement au milieu des os coronal & occipital, principalement vers leur partie inferieure, à cause de leurs épines où sont attachées les productions de la dure-mere, qui sont enchassées dans des rainures.

On

On ne trepane point ſur les ſinus longitudinaux, crainte que la ſupuration ne les ouvre, ce qui cauſeroit une hemoragie dangereuſe.

On ne doit point auſſi trepaner ſur les ſourcils, à cauſe des ſinus frontaux, & de leurs grandes cavités qui ſont tapiſſées d'une membrane qui eſt d'une épaiſſeur conſiderable, & qui eſt parſemée d'une infinité de glandes qui ſeparent une humeur viſqueuſe dont ces cavités ſe rempliſſent actuellement, ce qui fait que les playes de ces parties ſupurent long-temps.

Voilà tous les cas ou les lieux du crane où l'on doit rejetter le trepan, on peut hardiment trepaner dans tous les autres endroits. Les anciens ont fait difficulté de trepaner à ſa partie inferieure à cauſe du poids du cerveau & du penchant qu'il a à ſortir, mais c'eſt une erreur chimerique, puiſque la ſituation peut empêcher ce deſordre. C'eſt ce qu'il faut obſerver toutes les fois qu'on met l'operation en pratique, c'eſt à dire que le lieu où l'on a appliqué le trepan, doit toûjours eſtre élevé.

Il faut preſentement parler des inſtrumens du trepan, & du moyen de s'en ſervir, mais auparavant il eſt à propos de ſçavoir de qu'elle maniere on pratique les inciſions des tegumens & des chairs.

Si c'eſt ſur le muſcle crotaphite qui occupe les tempes, les uns font l'inciſion en

fept de chiffre ou en forme de la lettre V. que l'on marque avec l'ongle ou de l'ancre, mais je ne crois pas qu'on la puiſſe pratiquer de cette maniere ſans détruire ſes fibres; il eſt donc plus à propos d'en imiter la rectitude, & de la faire un peu plus grande pour avoir la liberté de placer le trepan en dilatant les lévres de la playe. Les autres recommandent de la faire par tout ailleurs en croix, mais ſi l'inciſion longitudinale ou en forme de la lettre T, ſuffit pour découvrir la fracture & placer le trepan, on doit abſolument rejetter celle qui ſe pratique en croix. Si la playe eſt au front on en doit imiter les rides.

Au ſujet du muſcle crotaphite, on a crû juſques à preſent que ſes bleſſures eſtoient perilleuſes, parce qu'il eſtoit recouvert du pericrane, mais on ſçait que cette membrane tapiſſe exactement la partie écailleuſe des os des tempes, de même que tous les autres endroits du crane, & que la partie qu'on a confondu avec le pericrane eſt un allongement des aponevroſes des muſcles frontaux & occipitaux, qui forment par leur réunion une eſpece de calotte tendineuſe qui anticipe ſur la plus grande partie de ce muſcle, & qui eſtant piquée ou froiſſée par quelque coup jette l'animal dans les mêmes accidens qui accompagnent ordinairement les bleſſures des

autres

autres tendons : au reſte les playes de ce muſcle ne ſont non plus à craindre que celles d'un autre. Je paſſe aux autres circonſtances de l'operation.

Suppoſons maintenant une playe à la partie ſuperieure de l'os parietal. On la doit d'abord ſonder, ſi l'on trouve le crane découvert, & que l'ouverture ne ſoit pas aſſez grande, on la dilate juſqu'à l'os pour examiner la fracture, & on remplit la playe de charpi ſec, afin d'abſorber le ſang qui pourroit empêcher de reconnoître ſi elle eſt d'une nature dangereuſe. Si quelque artere fourniſſoit du ſang, il faudroit faire la ligature, & laiſſer la playe juſqu'au lendemain.

Si le fracas eſtoit conſiderable & qu'il y eût quelques eſquilles d'os enfoncées, enſorte qu'on fût obligé de les relever, il ſeroit de la prudence du Chirurgien de laiſſer l'appareil cinq ou ſix heures, juſqu'à ce que l'hemoragie fût un peu arreſtée, & qu'il pût choiſir l'endroit le plus propre pour appliquer le trepan.

Quand on a fixé un endroit, on bouche les orcilles du malade avec du cotton, on lui fait appuyer la teſte ſur quelque choſe de ſtable, on racle le pericrane, crainte de le déchirer avec les dents de la ſcie; on couvre les lévres de la playe, puis on choiſit une couronne de trepan proportionnée à la grandeur du trou que l'on veut faire, mais

avant on fait un petit trou avec le trepan perforatif pour arreſter la piramide que l'on met dans la couronne.

On ſcie enſuite le crane, & quand le trepan eſt entré de l'épaiſſeur d'une demi-ligne, on ôte la piramide, de peur d'offenſer la dure-mere. On continuë de ſcier le crane, ayant ſoin de nettoyer de temps en temps les dents du trepan & la circonference de la marque du trou que l'on fait, & d'obſerver ſi l'on ſcie également. On acheve ainſi de percer le crane par diverſes repriſes: ſi on s'apperçoit que la couronne penetre plus en un endroit qu'en un autre, on appuye davantage ſur le côté qu'elle penetre le moins, afin d'égaliſer l'ouverture.

On connoît que l'on eſt parvenu au diploé, lorſque les dents du trépan ſont ſanglantes, & comme la table interieure du crane eſt beaucoup plus mince que l'exterieure, & qu'elle eſt ſouvent adherante à la dure-mere, principalement dans les jeunes ſujets, ſi on n'avoit ſoin de tourner doucement le trepan, & d'ébranler la piece à chaque tour de ſcie, il ſeroit dangereux de bleſſer la dure-mere. Quand la piece eſt entierement dégagée, on l'enleve avec la feuille de mirthe, & on unit la circonference de l'ouverture avec un inſtrument qu'on nomme lenticulaire, avec lequel on preſſe un peu la dure-

mere, pour faciliter la ſortie du ſang qui ſurnage ſur ſa ſurface, & pour introduire plus commodement les inſtrumens neceſſaires, comme l'élevatoire pour relever les pieces enfoncées.

Si la piéce eſt extrémement adherante à la dure-mere, il faut la détacher avec la feuille de mirthe. Pluſieurs praticiens recommandent de la laiſſer juſqu'à ce que la ſupuration en procure la deſunion, mais comme ces ſortes d'attaches ne ſe remarquent qu'aux jeunes ſujets qui ont toûjours ces parties moites & relâchées, elles ſe peuvent facilement ſeparer par le moyen d'une ſpatule ſans aucune violence.

Quand on a enlevé la piece, on donne ordinairement iſſuë au ſang qui eſt répandu ſur la dure-mere, en fermant le nez & la bouche du malade, & en retenant ſon haleine.

Cette maniere ingenieuſe d'exprimer le ſang eſt un effet de l'expanſion des poulmons & de l'aplaniſſement du diaphragme qui preſſe l'aorte deſcendante qui paſſe entre ſes tendons, & force le ſang à refluer dans l'aorte aſcendante & à monter à la teſte par les arteres carotides & vertebrales avec tant de rapidité, que le cerveau ſe ſouleve d'une force qu'il oblige le ſang qui eſt extravaſé ſur la dure-mere à regorger par l'ouverture du crane, ou à ſe preſenter au paſſage, de maniere qu'on peut l'abſorber avec une extréme facilité. Aprés

Aprés avoir degagé la dure-mere du fardeau qui l'oppreſſoit, on trempe un petit morceau de linge fin dans le miel roſat & l'eſprit de vin, qu'on introduit entre le crane & la dure-mere, tant pour humecter & detergér, que pour reſoudre les matieres : on y paſſe au milieu un fil qui l'arreſte en dehors. Il faut que ce petit morceau de linge nommé ſindon, ſoit un peu plus grand que l'ouverture, afin que les remedes ayent lieu de s'étendre ſur les parties voiſines, & que la dure-mere ne ſoit point froiſſée contre les rebords de l'ouverture du crane, dans les mouvemens du cerveau. Sur ce ſindon on en met un autre de charpi plongé dans le même remede, on remplit le reſte de l'ouverture de charpi ſec, on en couvre l'os, & le reſte de la playe ſe penſe dans les premiers jours avec un digeſtif capable de procurer une puiſſante ſupuration.

Nous avons déja fait remarquer que la grande ſupuration de la playe exterieure contribuoit beaucoup au ſoulagement de la dure-mere, à cauſe du frequent commerce qu'il y a entre les vaiſſeaux exterieurs & les interieurs.

On raſe la teſte pour faire une embrocation d'huile roſat & d'eſprit de vin, on ſe ſert de l'emplâtre de betonica ou d'André de la Croix, d'une compreſſe trempée dans du gros vin, & du bandage nommé couvre-

chef.

chef. On penſe la playe les jours ſuivans avec les mêmes ſoins.

Si les eſquilles ſont ſeparées, on les emporte, ſi elles tiennent au crane & qu'elles ne puiſſent point ſe remettre dans leur niveau, on les coupe avec des pincettes inciſives.

La dure-mere eſt quelquefois ſi enflammée qu'elle ſurmonte l'ouverture du crane malgré toutes les precautions qu'on peut prendre; & comme il eſt dangereux de trop tamponner, il n'y a que la ſaignée, les lavemens & un exact regime de vivre qui puiſſent arreſter les progrez de l'inflammation.

S'il y a du pus ou du ſang entre les membranes du cerveau, il n'y a point d'autre voye que de faciliter l'iſſuë de la matiere. Pour executer ſon deſſein avec prudence, on met une lancette dans une fauſſe tente, & on ouvre adroitement la dure-mere, ſans que les aſſiſtans s'en apperçoivent.

Lorſque la dure-mere & le cerveau ſont bleſſés, il ſurvient aſſez ſouvent dans les derniers jours, un fungus en forme de champignon qui devient plus ou moins conſiderable ſuivant que la matiere qui contribuë à ſa generation eſt plus ou moins onctueuſe.

Le celebre Malpigii pretend que le derangement des glandes du cerveau & des petits tuyaux nerveux forme cette excroiſſance.

Mais

Mais ſans avoir recours au derangement des glandes, n'eſt-il pas plus raiſonnable de croire qu'elle eſt engendrée par l'abondance des matieres graſſes & oleagineuſes dont le cerveau eſt actuellement abreuvé, comme nous avons ſuffiſamment prouvé en pluſieurs endroits de ce traité; c'eſt ce que l'experience fait voir tous les jours dans ceux à qui on applique mal à propos des huiles ſur la dure-mere.

Il faut dans cet inconvenient la deſſecher avec l'eſprit de vin ou la teinture d'aloës, qui en diſſipe l'humidité, & abandonner l'uſage des graiſſes.

Si ces remedes ne ſont pas capables de diſſiper ce fungus, on ſe ſert des cathereticques les plus doux, comme de la terebenthine en poudre, celle d'Iris de Florence, ou de l'alun calciné. On y employe quelquefois le precipité rouge. Dans l'uſage de ces poudres la chair doit eſtre un peu comprimée; car autrement elle ne ſe conſumeroit pas.

Aprés l'effet de ces remedes la decoction des plantes vulneraires boüillies dans le vin blanc eſt tres-avantageuſe, à laquelle on peut ajoûter le miel roſat. Il faut enfin ajoûter ou diminuer ſuivant la neceſſité qu'il y a d'humecter ou de deſſecher.

On doit corriger l'air de la chambre du malade par le moyen du feu, principalement quand on le penſe, & appliquer les reme-

remedes le plus chaudement que l'on peut.

Quand la chair eſt vive & bien ferme, on la doit conſerver dans cet eſtat, mais ſi elle eſt mollaſſe, on la doit comprimer ou avoir recours aux remedes fondans.

Pendant que l'on traite la playe interieure de cette maniere il faut employer exterieurement les meilleurs vulneraires, & appliquer ſur l'os des remedes qui facilitent l'exfoliation, comme l'eſprit de vin, dans lequel on met infuſer de leuforbe, qui eſt un merveilleux remede pour l'exfoliation: il faut toûjours qu'elle ſoit faite avant que la chair qui croît ſur le cerveau, ſurmonte l'ouverture du crane, & ſuivant la nature des accidens qui arrivent, les remedes generaux doivent accompagner les topiques.

CHA-

CHAPITRE XXXIII.

De l'aneuvriſme.

L'Aneuvriſme eſt une tumeur contre nature formée par la dilatation de l'artere, ou par la ruption de ſes tuniques, ce qui établit deux eſpeces d'aneuvriſmes, l'un vrai, & l'autre faux.

Le vrai eſt celui qui n'abandonne point le tuyau de l'artere, & qui a commerce avec le ſang que le cœur y envoye inceſſamment : le faux au contraire occupe les parties voiſines, & n'a aucune communication avec le ſang arteriel.

Quant à la cauſe interne du vrai aneuvriſme, on ne ſçauroit l'attribuer qu'à l'action d'une humeur acre & corroſive qui s'échape des glandes, qui ſe cantonne autour des vaiſſeaux, & qui ronge inſenſiblement la tunique exterieure de l'artere, de maniere que le ſang par des ſecouſſes réïterées diſpoſe la tunique interieure à s'étendre & à ſe dilater, & aprés pluſieurs impulſions ne ſe trouvant plus en état de reſiſter à ſon mouvement, elle cede & obeït tant qu'en-

qu'enfin il ſe forme une tumeur qu'on nomme aneuvriſmale. C'eſt ainſi que je conçois la formation de ces ſortes d'aneuvriſmes qui arrivent naturellement au col, au bras, aux aiſſelles & à pluſieurs autres parties.

Nous remarquons auſſi que ces eſpeces de tumeurs attaquent plûtôt les perſonnes maigres & atrophiées qui ont le ſang chargé de ſels, que ceux qui ſont gras & replets.

La cauſe externe du vrai aneuvriſme vient d'une ponction faite à la tunique exterieure de l'artere avec une lancette, épée ou autre ſemblable inſtrument, ou de quelque froiſſement, chute, coup, &c. ou enfin de la forte impreſſion que les matieres acres & corroſives qui croupiſſent quelquefois autour du vaiſſeau peuvent faire à cette même tunique exterieure. Il eſt aiſé de comprendre que toutes ces cauſes ſont capables d'affoiblir le tuyau de l'artere, & que le ſang frapant ſans ceſſe l'endroit deprimé l'étend, l'enfonce, & produit une tumeur hors du tuyau.

Le faux aneuvriſme eſt cauſé par la ruption totale des tuniques de l'artere qui donnent iſſuë au ſang, qui s'extravaſe entre les poroſités des chairs & de la peau, & qui forme une tumeur qui eſt ſuivie de fâcheux accidens, à cauſe du repos des parties de ce même ſang extravaſé, dont la fermentation & l'alteration ſont preſque toû-

toûjours ſuivies des marques de mortification : ces deux eſpeces d'aneuvriſmes ſont des progrez & s'augmentent plus ou moins ſelon que l'action des ſucs acres, la contuſion, le froiſſement, l'ouverture du vaiſſeau, & l'impulſion du ſang ſont plus ou moins conſiderables.

Les ſignes du vrai aneuvriſme ſont le battement ſenſible de la tumeur, & ſa molleſſe, ſi on la preſſe avec le doigt, elle ſe deſemplit & diſparoît en même temps, mais auſſi-tôt qu'on ceſſe de la preſſer, elle revient en ſon premier état. La couleur de la peau n'eſt point changée, parce que le ſang qui entretient la tumeur, conſerve ſa liquidité par l'abord & le mélange du nouveau ſang dont le mouvement eſt cõtinu.

Dans ſon dernier degré d'accroiſſement ſon volume eſt à peu prés ſemblable à celui d'une noix ou d'un œuf tout au plus. La plûpart aſſeurent que ces tumeurs augmentent quelquefois ſi conſiderablement qu'elles ne manquent pas de crever : l'on ſçait cependant de ſcience certaine qu'il y en a qui en ont gardé toute leur vie, & que dans la plûpart de ceux qui en ſont attaquez la portion de l'artere affoiblie devient ſi dure & ſi caleuſe, qu'elle reſiſte à tous les efforts qu'on peut faire.

Quoique cette oſſification d'artere paroiſſe tres-difficile à expliquer, on pourroit neanmoins penſer que les particules ſalines

les

les plus piquantes & les plus exaltées du ſang penetrent les plus petites poroſités des fibres de ſes tuniques, qu'elles s'y arrangent en ſe mélant avec le ſuc nourricier de l'artere, & qu'elles contribuent ainſi à ſon oſſification.

Mais la raiſon qui me paroît la plus évidente & la mieux fondée, eſt que le ſang qui entretient l'aneuvriſme, & qui eſt dans une fermentation continuelle, doit par ſon mouvement augmenter la chaleur de la partie qui deſſeche & endurcit inſenſiblement les fibres de l'endroit dilaté, en diſſipant & rarefiant l'humidité qui les arroſe & qui les aſſoupit : ce qui fortifie davantage cette penſée, c'eſt que l'aorte devient quelquefois oſſeuſe dans les vieillards à la ſortie du ventricule gauche du cœur, ſoit que le peu de chaleur qui leur reſte la deſſeche, ſoit que leur ſang ſoit denué de la viſquoſité qui lui eſt neceſſaire pour conſerver ſon reſſort: l'experience neanmoins fait voir qu'elle s'oſſifie dans certains ſujets.

Les ſignes du faux aneuvriſme ſont oppoſés à ceux du vrai. Dans le faux le battement de l'artere eſt tres-profond, la couleur de la peau eſt preſque livide, la tumeur n'eſt pas ſi élevée ni ſi ronde que celle du vrai : mais en recompenſe elle occupe plus d'eſpace ; elle ne cede pas ſi facilement au toucher que celle du vrai. Le ſigne le plus con-

convaincant qu'on a ouvert l'artere, eſt lorſque le ſang ſort impetueuſement & par ſecouſſe : ce qui nous fait voir & nous convainc que ſon mouvement eſt continu & inégal.

Cette inégalité du cours du ſang vient de deux mouvemens contraires : le premier dépend de la puiſſante conſtriction des ventricules du cœur, & le deuxiéme du reſſort des arteres. Mais comme l'impulſion de l'un eſt beaucoup plus forte que celle de l'autre, il arrive qu'à meſure que le cœur chaſſe vigoureuſement le ſang dans le temps du ſyſtole, les arteres par leur vertu élaſtique le refoüettent & rechaſſent foiblement dans le diaſtole, ce qui prouve l'irregularité & la continuation de ſon mouvement.

Si on s'apperçoit qu'on ait malheureuſement ouvert une des tuniques de l'artere, ce qui ſe connoît par la reſiſtance du coup & par l'élevation & la violence de ſon battement qui ſe communique auſſi-tôt à la veine, & qui oblige le ſang venal à darder par ſecouſſe, de meſme que le ſang arteriel, excepté qu'il n'eſt pas ſi vif, ſi éclatant ni ſi petillant, & qu'il s'élance avec moins de viteſſe, on a recours à la ſaignée, qui ralentit le mouvement du ſang, & qui empêche par ce moyen le progrez de la tumeur. On y applique une petite compreſſe dans laquelle on met la moitié d'une féve

qui

qui ne comprime que le lieu de l'ouverture, ſur cette compreſſe on en met une autre un peu plus grande, on applique ainſi pluſieurs compreſſes graduées qu'on aſſujettit avec une bande d'une longueur proportionnée, & on garnit les parties voiſines de bons deffenſifs.

Il y en a qui ſe ſervent d'un double pour comprimer l'ouverture de l'artere, mais on n'approuve point cette pratique, la raiſon eſt qu'étant obligé de ſerrer fortement le bandage, le double occupant plus d'eſpace que la moitié d'une féve qui ne comprime que l'endroit de l'ouverture, il ſeroit à craindre que la circonference de la partie bleſſée tombaſt en mortification; mais pour ſuppléer au défaut de cette forte compreſſion, on met à la partie interne du bras le long des gros vaiſſeaux une compreſſe longitudinale, que l'on aſſeure avec le bandage rampant.

Cette compreſſe produit de tres-bons effets; car outre qu'elle modere le cours rapide du ſang, & que par ſon moyen on peut éviter de trop ſerrer la bande, c'eſt qu'elle facilite encore la réunion de l'artere, parce que l'impulſion du ſang ne ſe faiſant ſentir que tres-foiblement, en écarte tres-peu l'ouverture.

Quand le malade commence à reprendre ſes forces, on doit réiterer la ſaignée par les raiſons que nous avons avancées, on

enleve

enleve l'appareil le plus tard que l'on peut, veu qu'en tres-peu de temps la tumeur fait des progrez considerables.

Comme les accidens qui suivent le faux aneuvrisme, sont ordinairement cruels & violens, puisque la gangrene & la mortification en sont des suites funestes, on ne sçauroit differer l'operation à moins que la pluralité des compresses qu'on applique, & les autres precautions qu'on doit prendre, en arrestent le progrez, ou que les remedes resolutifs dont on se sert, réveillent le sang extravasé, & l'obligent à rentrer dans le commerce des liqueurs, ou à s'échaper par l'insensible transpiration en attenuant & rarefiant ses molecules nichées entre les porosités des chairs: au contraire le vrai aneuvrisme se peut garder toute la vie, ou du moins pendant un temps assez considerable, à raison duquel on peut prolonger l'operation, en mettant sur la tumeur quelques compresses fortifiées par le bandage, sans que le malade soit dans aucun danger, à moins qu'il se determine à souffrir l'operation. Celui-ci grossit jusques à un certain point, comme il a esté dit, au lieu que le progrez du faux n'est point borné: enfin si malgré toutes les precautions & tous les soins qu'on peut apporter dans l'une & l'autre especes, on ne réussit pas avec heureux succez, on est obligé de recourir à l'operation.

CHA-

CHAPITRE XXXIV.

De l'operation de l'aneuvriſme.

CETTE operation ſe pratique en trois differentes manieres. La premiere methode eſt celle où on ſe ſert du bouton de vitriol, mais ce qui eſt de fâcheux, c'eſt qu'à meſure que ces particules vitrioliques ſe fondent, elles s'étendent ſur les ligamens & les tendons voiſins qu'elles emportent, qu'elles déchirent, & qu'elles cauteriſent, tant qu'enfin le malade reſte eſtropié toute ſa vie, veu que la partie devient incapable de ſes mouvemens ordinaires.

La deuxiéme eſt de dégorger la tumeur avant que de faire la ligature du vaiſſeau. Mais voici celle qui me paroît la plus ſeure.

Le malade eſtant aſſis, on enveloppe la partie moyenne du bras d'une forte compreſſe ſoûtenuë par une ligature, dans laquelle on paſſe le tourniquet, faiſant pluſieurs tours par le moyen deſquels on engourdit le bras du malade en bouchant le paſſage au ſang & aux eſprits.

Le Chirurgien inciſe avec une lancette la tumeur ſuivant le trajet de l'artere, que l'on doit ſeparer du nerf pour avoir la liberté de lier l'artere au deſſus à un demi-travers de doigt de l'ouverture avec un petit ruban de fil fort & ciré.

Il faut obſerver que dans le vrai aneuvriſme c'eſt la tumeur qui regle l'endroit où l'on doit faire la ligature, au lieu que dans le faux on eſt obligé de lâcher le tourniquet pour ſçavoir poſitivement d'où le ſang ſort, qui eſt la circonſtance la plus importante de l'operation pour ſe rendre maître du ſang, & pour éviter de ne pas faire la ligature ſur l'ouverture du vaiſſeau, au lieu de la faire un peu plus haut, parce que le ſang par ſon impulſion ne manqueroit pas de dilater l'endroit affoibli, & de s'élancer comme auparavant. Pour cet effet on paſſe une aiguille par deſſous le tuyau de l'artere, on fait d'abord un nœud ſimple, ſur lequel on met une petite compreſſe que l'on affermit par deux autres nœuds.

La plûpart en font une autre au deſſous à cauſe des branches de communication, toutefois comme c'eſt une precaution qu'on ne doit pas rejetter, on peut s'en ſervir.

Les ligatures eſtant faites on lâche le tourniquet: ſi le ſang eſt bien arreſté, on ouvre la tumeur pour dégorger le ſang, & on la remplit de bourdonnets garnis de poudres aſtrin-

astringentes, comme le vitriol blanc, afin de consumer la poche plus aisément. On couvre le reste de la playe de plumasseaux, accompagnés d'une emplâtre, d'une embrocation d'huile rosat, des défensifs qui anticipent sur toute l'étenduë du bras, des compresses trempées dans du gros vin tiede, & du bandage.

Quelque temps aprés on doit saigner le malade, si ses forces le permettent, on demeure deux jours sans enlever l'appareil, & on laisse les bourdonnets qui sont au fond de la poche pendant trois ou quatre jours, crainte qu'en les ôtant il se renouvelle quelque épanchement de sang, joint qu'ils procurent une prompte suppuration.

La situation du bras, qui semble être une chose de petite consequence, doit être neanmoins regardé comme tres-avantageuse, & tres-favorable à la gueriſon de la maladie. Le bras doit estre un peu plié, & la main élevée sur un oreiller, afin que la circulation soit plus libre: mais il faut particulierement recommander au malade de le fléchir & l'étendre de temps en temps.

On en voit tous les jours qui deviennent estropiez pour n'avoir pas remué le bras ou la jambe pendant le cours d'une semblable indisposition.

La cause de cet accident vient du repos

des matieres glaireuſes qui enduiſent l'article: cette glaire qui eſt de la conſiſtance d'un blanc d'œuf, & qui exude des ligamens & des glandes des articles, ſert à entretenir les ligamens ſouples & les cartilages polis & luiſans, tant pour faciliter les mouvemens, que pour empêcher que ces parties ne s'uſent par leur frotement continuel. Mais dés le moment que cette matiere eſt en repos, qu'elle n'eſt plus battuë ni agitée, c'eſt à dire, qu'elle n'eſt plus entretenuë dans la fluidité & liquidité ordinaire par cette diverſité de mouvemens, elle s'épaiſſit & s'endurcit par la chaleur de la partie: de ſorte que les ligamens & les cartilages n'étant plus humectez par cette liqueur, ils ſe deſſechent, ils perdent leur vertu de reſſort en perdant leur humidité, tant qu'enfin ils deviennent incapables de mouvement.

Il arrive quelquefois dans les vieilles caries & fiſtules des articles, que les matieres purulentes & malignes rongent les ligamens & les cartilages, & donnent lieu au ſuc ſalin qui exude des fibres oſſeuſes, de reunir les extremitez des deux os, & de former une eſpece d'anchiloſe, qui eſt beaucoup plus defectueuſe que la precedente.

CHA-

CHAPITRE XXXV.

DE LA GANGRENE & du Sphacele, à l'occasion de l'amputation.

PLusieurs Autheurs ont traité de la gangrene, particulierement Vuillis, Ettmuller & Silvius; & je crois que personne ne doute que tout ce que le Compilateur des nouvelles découvertes a avancé sur cette matiere dans ses exercices, n'est qu'un perpetuel pillage de ce que ces grands hommes en ont dit.

Pour en parler avec methode, on doit d'abord donner une idée de la vivification des parties & de la mortification qui lui est opposée, on doit rapporter tous les cas auxquels on voit survenir la gangrene, & chercher tous les moyens de les éclaircir par des raisons fondées sur l'œconomie du sang & sur des observations que l'experience authorise.

Pour sçavoir de qu'elle maniere les parties sont vivifiées, il faut considerer que la chaleur & la vie des animaux ne

consistent que dans le mouvement & la fermentation des principes du sang, que cette fermentation & ce mouvement tant circulaire qu'intestin, sont entretenus par le battement du cœur & des arteres, par le mouvement des muscles & par l'action des parties subtiles & penetrantes de l'air que nous respirons.

Ce sont en effet les particules nitreuses & spirales de l'air qui atteniuent & qui subtilisent les parties du sang, en se mélant intimement avec elles dans la substance des poulmons, qui les font tournoyer sur leur centre, & qui leur donnent toute la vivacité & le branle dont elles ont besoin pour entretenir leur mouvement intestin, & par consequent la chaleur & la vie.

Il est donc certain que c'est le sang agité par tous ces divers moyens qui vivifie & qui anime les parties, qui repare les pertes continuelles qu'elles souffrent, qui fournit la matiere des esprits & de toutes les liqueurs qui se subtilisent en passant par mille differens cribles; en un mot c'est le maistre ressort qui fait joüer toute la machine.

Cela étant, il n'est pas difficile de concevoir que c'est de la distribution actuelle, de la presence & de l'action des particules spiritueuses & nourricieres du sang dans une partie, que dépendent entie-

rement

rement ſes mouvemens & ſa vie : en ſorte que cette diſpenſation venant à ceſſer ou à être interrompuë pour quelques momens, on n'y remarque plus de chaleur, de mouvement ni de vie.

Pour s'en convaincre il ne faut qu'examiner ce qui arrive tous les jours dans les ſyncopes, où l'on voit que le battement du cœur étant empeſché, & la circulation du ſang interrompuë, toutes les extremitez deviennent froides, le viſage eſt pâle & quelquefois livide, & tout le corps eſt privé de ſentiment & de mouvement : mais à meſure que le cœur reprend ſon mouvement, & que le ſang eſt porté dans toutes les parties, elles reprennent leur chaleur, leur force, leur mouvement & leur vitalité. Il eſt donc évident que la vie d'une partie dépend de la preſence & du mouvement du ſang ; & par la raiſon des contraires, je dis que ce qui fait la gangrene & la mortification d'une partie c'eſt ſans doute l'abſence & le défaut de ſes particules ſpiritueuſes & nourricieres dans cette même partie. C'eſt l'explication que l'illuſtre Ettmuller en donne dans le premier Tome de ſes ouvrages, page 587. où il dit *cauſæ gangrenæ & ſphaceli in genere ſunt eæ quæ quacumque ratione ſanguinis & ſpirituum vitalium diſtributionem inhibere valent.*

L'on demande si les esprits animaux qui coulent du cerveau par les nerfs, ne sont pas aussi quelquefois interessez dans la gangrene. Je dis que la plusspart des causes qui agissent sur le sang pour la production de la gangrene, peuvent agir en quelque maniere sur les esprits animaux; mais cependant que la gangrene ne dépend que de l'alteration qui arrive au sang. Cela se prouve parce que la gangrene est une privation de la vie, ou du moins une disposition prochaine à la mortification; or c'est principalement du sang que dépendent les fonctions de la vie, au lieu que les fonctions animales dépendent principalement des esprits animaux. Les nerfs peuvent estre bouchez, & les fonctions animales peuvent cesser dans une partie, sans que la mortification y arrive, comme on le voit dans les paralitiques. Il est donc vray de conclure que la gangrene ne dépend que du défaut des parties vitales & spiritueuses du sang.

Ceux qui veulent que les esprits animaux ayent beaucoup de part dans la gangrene, tant à cause qu'une partie mortifiée est privée de mouvement & de sentiment, que de ce qu'une grande douleur cause une inflammation, & quelquefois la mortification, ne considerent pas que le poids des parties grossieres du sang qui

crou-

croupit dans une partie, preſſe les nerfs, & qu'il interromp le cours des eſprits, & que le battement des arteres ne ſe fait plus ſentir ; car comme la nature affecte de coler les arteres aux nerfs, & qu'elle ſe ſert de leur battement pour obliger toutes les petites fibres nerveuſes à ſe décharger des eſprits qu'elles contiennent, il ſera toûjours vrai de dire que la gangrene qui ſuccede aux grandes douleurs & inflammations, & que la privation du mouvement & du ſentiment viennent principalement de la part du ſang, puiſque c'eſt le ſang qui empeſche par ſon ſejour la diſtribution des eſprits. Je ne nie pas que le défaut des eſprits animaux dans les paralytiques ne puiſſe donner occaſion à la gangrene de s'emparer plûtoſt de quelque partie, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

Aprés ce que je viens de dire, il eſt aiſé de comprendre que la chaleur & la vie ſont preciſement contenus dans le ſang, puiſque la diſſipation & l'abſence de ſes parties ſpiritueuſes & nourricieres cauſent la gangrene, & que leur preſence & leur exaltation entretiennent la chaleur naturelle.

Je dis donc en general, que ce qui fait la gangrene & la mortification d'une partie, c'eſt la diſſipation, l'abſence, ou la concentration des parties ſpiritueuſes du

fang qui doivent vivifier cette partie, ou bien l'interruption du cours de ce même fang, & ſa coagulation. Ces cauſes agiſſent la pluſpart du temps ſeparement, il peut auſſi arriver qu'elles agiſſent de concert pour produire la gangrene, ainſi que je feray remarquer.

Examinons toutes ces cauſes, & voyons d'abord qu'elle eſt cette alteration du ſang denué de ſes parties ſpiritueuſes, d'où s'enſuit la gangrene & la mortification.

Pour en donner une juſte idée, conſiderons les changemens qui arrivent au vin. Tout le monde convient que le bon eſtat du vin conſiſte dans l'exaltation de ſes principes les plus ſubtils & les plus ſpiritueux: tant que ces principes ont le deſſus, le vin ſe maintient dans un état de fermentation douce & naturelle, & par conſequent dans ſon eſtat de bonté.

Mais s'il arrive, par quelque cauſe que ce puiſſe eſtre, qu'ils s'affoibliſſent, ou ſe diſſipent, & que les ſels acides, ou les ſoufres ſalins prennent le deſſus en leur place, c'eſt alors que le vin devient aigre ou bien acre, & tres-deſagreable. Il arrive même aſſez ſouvent qu'aprés la perte & la diſſipation des eſprits, il ne reſte dans le vin que de la terre & du phlegme: pour lors il demeure ſans gouſt, ce n'eſt plus qu'une maſſe morte & une liqueur ſterile; c'eſt ce que

l'on

l'on appelle vin pouſſé, vin qui file, en latin *vappa*, *vinum pendulum*, qui n'eſt pour ainſi dire que le cadavre du vin. Enfin il arrive dans les froids que les eſprits de vin ſe concentrent au milieu du vaiſſeau qui les contient, enſorte que toutes les parties qui ſont à la circonference ſe trouvant privées & denuées des eſprits ſe congelent.

Je dis que quand les parties ſpiritueuſes du ſang ſe diſſipent ou ſe concentrent, il reçoit à peu prés les mêmes alterations : Que ſi les ſels acides ou bien les ſoufres ſalins viennent à prendre le deſſus, il devient acide ou rance. C'eſt de ce même exemple dont Vuillis ſe ſert quand il explique dans ſon traité de la fermentation page 68. les alterations qui arrivent au ſang par rapport à celles qui arrivent au vin. *Cum à longa fermentatione ſpiritus abſumi, ac tandem deficere incipiunt, inducitur defectionis ſtatus, quo vina aliique liquores, aut in vappam tranſeunt, aut demum ſale vel ſulphure nimium exaltatis, acetoſi aut rancidi fiunt. Pariter & ſanguis, dum in vaſis circulatur, juxta triplicem, hujuſmodi diatheſin conſiderari poteſt, &c.*

Enfin quand tous les eſprits ſont diſſipez, ce ſang degenere en une maſſe morte, inſipide, & incapable d'aucune fermentation ; & lorſque les eſprits ſont

concentrez dans les grands froids, ils abandonnent les parties exterieures, qui ne ſont pour lors arroſées que d'un ſang denué de parties vitales & ſpiritueuſes. Ce ſont les derniers états du ſang qui répondent au vin pouſſé ou gâté, d'où dépend la mortification d'une partie dans certains cas que je vais propoſer.

Premierement, on remarque que les vieillards meurent aſſez ſouvent de gangrene, & qu'elle commence par les extremitez, & ſuit par tout le corps malgré tous les remedes qu'on y peut apporter. La même choſe arrive dans les longues abſtinences, & aprés toutes ſortes de grandes évacuations.

Pour rendre raiſon de ce phenomene, il faut remarquer que le ſang non plus que les autres liqueurs qui ſe fermentent, ne peut pas toûjours reſter dans le même état. Ses principes actifs ſont encore embarraſſez dans l'enfance, ils ſe developpent dans la jeuneſſe, ils demeurent dans un état d'exaltation pendant un certain âge; mais enfin ils ſe diſſipent & commencent à abandonner leur ſujet dans la vieilleſſe, c'eſt pourquoi les vieillards deviennent peu à peu incapables de leurs mouvemens ordinaires, ils perdent inſenſiblement leur vigueur & leur vivacité, tant qu'enfin ils perdent la vie, en perdant la chaleur & les eſprits.

Cela

Cela étant, il n'eſt pas difficile d'expliquer pourquoi les vieillards qui meurent de cette maniere ſont toûjours attaquez de gangrene dans leurs derniers jours, la raiſon eſt que leur ſang devient une maſſe languiſſante qui ne renferme plus aucun caractere de vie, & qui n'eſt plus en effet que le cadavre du ſang : c'eſt cette maniere de mort qu'on peut appeller naturelle, puiſqu'elle n'arrive que lorſque la chaleur s'éteint d'elle-même, & inſenſiblement. *Ideoque mori ſimul dicuntur & extingui.* C'eſt à peu prés ainſi que la mortification du ſang & des eſprits arrive aprés les fiévres lentes, les longs cours de ventre, les grandes abſtinences, les grands travaux, & generalement toutes ſortes de grandes évacuations ; parce que dans ces occaſions la matiere deſtinée à l'entretien de la chaleur naturelle, ſe diſſipe, ou elle n'eſt pas fournie en aſſez grande abondance pour reparer la perte qui s'en fait actuellement.

Au reſte, quoique dans cet eſtat du ſang la gangrene ſoit preſque univerſelle, & qu'elle n'ait pas beſoin d'autre cauſe pour ſe manifeſter, il arrive pourtant quelquefois que la lenteur de la circulation lui donne occaſion d'attaquer certaines parties : il y a un cas bien particulier là deſſus dans le Chapitre 46. du 2. livre

des

des Obſervations de Medecine de Tulpius. Où il rapporte qu'un vieillard fut reduit en une telle langueur, & une ſi grande debilité, que la moindre impreſſion lui cauſoit la gangrene : il n'oſoit pas s'aſſeoir, ni s'appuyer ſur ſon coude, ni même poſer le pied à terre, ou comprimer aucune de ſes parties, ſans qu'il y parût des marques de mortification ſuivies de la gangrene. Cet exemple eſt rare & ſingulier : il faut avoüer que ſon ſang eſtoit bien épuiſé d'eſprits, puiſqu'une legere compreſſion étoit capable d'introduire la gangrene dans une partie.

Il ne faut pas chercher ailleurs la cauſe de la gangrene qui arrive aux jambes & aux parties naturelles des hydropiques, ce que je viens d'avancer l'explique ſuffiſamment, d'ailleurs l'on conçoit aſſez qu'un ſang ſereux eſt denué d'eſprits, qu'il ſe meut avec moins de viteſſe dans les extremitez qu'ailleurs, & que par conſequent la chaleur doit plûtôt s'éteindre dans ſes parties que dans d'autres, comme j'ai fait obſerver en parlant de l'hydropiſie, outre que la ſeroſité s'infiltre en ſi grande quantité entre les fibres des parties, qu'elle peut par ſon poids preſſer les vaiſſeaux & cauſer la gangrene.

En deuxiéme lieu, que le grand froid cauſe ſouvent la gangrene & la mortification dans les extremitez, particulierement

aux

aux pieds, aux mains, aux oreilles & au nez, principalement aux personnes qui sont obligées de marcher dans la neige pendant les rigueurs excessives de l'hyver, comme ceux qui voyagent dans les pays Septentrionaux.

Pour expliquer ce phenomene, il n'y a qu'à se ressouvenir de ce que je viens de dire de la comparaison du vin, où l'on a veu que les esprits du vin se concentrent par le froid, & que les parties exterieures se trouvant denuées d'esprits se congelent. Cela arrive à une bouteille de vin exposée à un air bien froid : on remarque en cassant la bouteille, que les esprits se sont retirez au milieu, & ont conservé leur fluidité pendant que tout le reste est congelé.

Je dis que la même chose se passe dans le sang par la rigueur du froid, & que pendant que les esprits se retirent au centre de l'animal, les parties exterieures restent gangrenées, parce qu'elles ne sont arrosées que d'un phegme mort & insipide, qui se congele dans la substance même des parties.

Il est aisé de comprendre qu'à mesure que les parties ressentent les atteintes du froid, elles se resserrent en comprimant l'action de l'air : c'est ce qui cause d'abord ces douleurs vives & penetrantes, & ce qui empêche le sang de continuer son mouvement

vement dans ces parties ; c'eſt pourquoi il y croupit, ſe bouchant inſenſiblement tout le paſſage, & y cauſe une mortification entiere. *Hinc interdum*, dit Ettmuller, *ex frigore extrinſecus irruente partes gangrænoſæ fiunt.*

Voilà pour ce qui regarde toutes les eſpeces de gangrene qui dépendent de la diſſipation & concentration des eſprits, je viens preſentement à celles qui dependent de l'interruption du cours du ſang, & de ſon mouvement.

Premierement les tumeurs, les fractures & luxations peuvent cauſer la gangrene dans une partie, en comprimant fortement les vaiſſeaux qui y apportent le ſang ; j'avouë que cette eſpece de gangrene eſt rare, parce que les vaiſſeaux ſe communiquent en tant d'endroits, & il en part une ſi grande quantité de differens rameaux, qu'il eſt difficile que tout l'abord du ſang ſoit empêché dans une partie.

Cependant Fabricius Hildanus nous aſſeure avoir vû un homme qui fut attaqué de gangrene dans les deux jambes, & les pieds toûjours froids & engourdis : il mourut ainſi ſans fiévre, ni ſans aucun autre ſimptome. On fit l'ouverture de ſon cadavre, & l'on trouva une tumeur ſchireuſe dans la region des reins au deſſus de la diviſion des rameaux iliaques. Cette tumeur comprimoit d'abord le-

legerement les vaiſſeaux & cauſoit le froid & l'engourdiſſement des jambes ; mais venant à groſſir elle comprima ſi fort l'artere & la veine, que le ſang ne pût plus deſcendre dans les parties inferieures pour les vivifier.

Quant aux fractures & aux luxations, il peut arriver que la tête d'un os ou quelques pieces d'os, s'apliquent & compriment ſi fort les vaiſſeaux, qu'elles empêchent le paſſage du ſang ; par la même raiſon les bandages & les atelles dont on ſe ſert dans les fractures & luxations, les ligatures fortes & ſerrées, & l'ouverture des gros vaiſſeaux peuvent cauſer la gangrene ſi l'on fait cette ouverture & cette ligature dans les gros troncs, à moins que les rameaux qui communiquent en divers endroits fourniſſent le ſang qui eſt neceſſaire pour la vivification des parties. *Ettmuller. Nimis firmæ ligaturæ externæ interdum hoc malum inducunt, id quod fit interdum ſi in oſſium fracturis, locus fractus arctè nimis ligetur.*

Dans tous ces cas il eſt aiſé de voir que la mortification dépend ſimplement de l'interruption du cours du ſang, ſans qu'aucune autre cauſe y concoure : Mais on verra dans la ſuite comment les mauvaiſes diſpoſitions des humeurs peuvent augmenter & meſme produire cette eſpece de gangrene.

En second lieu, la gangrene se met souvent aux fesses de ceux qui ont eu des longues maladies, & qui sont obligez de se tenir couchez long-temps sur le dos. D'abord la peau du dos commence à s'elever: il arrive ensuite une inflammation dans la chair, qui se termine en pourriture & en gangrene. Celle là est causée par la seule compression des vaisseaux de la partie: mais si en même-temps le malade rend son urine & ses excremens involontairement, la gangrene s'y met bien plûtôt, parce que les excremens retenus échaufent & écorchent davantage les parties par leur acrimonie, & augmentent ainsi l'inflammation, & par consequent la gangrene.

En troisiéme lieu, rien n'est si commun dans la pratique de Chirurgie, que de voir succeder la gangrene aux grandes inflammations, aux contusions, & même aux aneuvrismes, lorsque la tunique de l'artere est meurtrie, & que le sang s'extravase dans la chair. Je dis que dans toutes ces occasions, si le sang est extravasé en tres-grande abondance, il faut necessairement qu'il pese sur les chairs, qu'il serre & qu'il comprime en même-temps les vaisseaux sanguins, ensorte qu'il bouche entierement le passage au nouveau sang qui vient arroser & vivifier la partie. Voilà le periode des inflammations propres à produire la gangrene; & comme il faut une grande abon-

abondance de ſang pour comprimer fortement les vaiſſeaux, on voit fort bien pourquoi elle ne ſurvient qu'aux grandes inflammations.

Si je dis que dans les grandes inflammations le ſang extravaſé comprime les vaiſſeaux, ce n'eſt pas une ſimple imagination, c'eſt une verité conſtante; puiſque le poulx ceſſe dans une partie à meſure qu'elle commence à eſtre gangrenée, & ſa couleur rouge devient pâle, livide & noire: ce qui fait voir clairement que les vaiſſeaux ſanguins ſont comprimez, & que l'abord du nouveau ſang eſt empeſché.

En quatriéme lieu, la gangrene ſurvient aux moindres inflammations, & même aux ereſipeles, lorſqu'on y aplique mal à propos des remedes repercuſſifs & aſtringens, ou bien des medicamens emplaſtriques.

Pour bien concevoir cela, il faut remarquer que les liqueurs extravaſées tranſpirent beaucoup, & que cette tranſpiration décharge extremement la partie malade de la quantité des humeurs qu'elle contient; ainſi pendant que les pores ſont ouverts dans les phlegmons & les ereſipeles, & que les parties les plus agitées & les plus actives de la bile & du ſang s'évaporent, la partie ſe décharge toûjours de ce fardeau, & il n'y a aucun riſque de gangrene. C'eſt la raiſon pourquoi dans l'Ameri-

merique Meridionale on n'a jamais vû de gangrene ſurvenir aux bleſſures & aux inflammations, parce que la grande chaleur qu'il y fait ouvre les pores du corps : mais ſi les pores viennent à ſe reſſerrer par les aſtringens, par les repercuſſifs, ou par les remedes emplaſtriques, & que la tranſpiration ſoit entierement empêchée dans cette partie, la tumeur s'augmente, la partie retient toutes ces particules qui ſe ſeroient échapées par les pores, l'humeur extravaſée ſe trouvant pour lors en grande quantité, à proportion de la partie qui la contient, comprime les chairs & les vaiſſeaux, & cauſe neceſſairement la mortification.

Voilà la veritable cauſe de la gangrene qui ſurvient aprés les inflammations, les contuſions, les aneuvriſmes & les ereſipelles. Toutes ces cauſes ont eſté fort bien obſervées par Ettmuller, quand il dit, *hinc eſt quod vix ſæpius oriuntur gangrænæ, & ſphaceli, quam ex inflammationibus male curatis, imprimis ſi partes inflammatæ per Emplaſtica imprudenter admota impediatur inſenſilis tranſpiratio ; tunc ſanguis extravaſatus ſtagnans corrumpitur ex toto putreſcit & partis inflammatæ gangrænam poſt ſe trahit ..... In primis ereſypelata per unguenta oleoſa aut mucilaginoſa inſulsè tractata ſubito ſerpentem inducunt gangrænam.*

Mais

Mais telles causes ayant produit leur effet, il s'en trouve d'autres qui augmentent la gangrene, & qui font même qu'elle se communique aux parties voisines, c'est la corruption du sang & des humeurs extravasées dans une inflammation simple.

Lorsque le sang est extravasé & qu'il ne peut pas se resoudre, il se convertit en pus: ce changement est causé non seulement par l'action des principes du sang extravasé, mais encore par la douce influence du sang & des esprits qui sont contenus dans les parties voisines: ce qui fait que le pus n'est pas tout à fait une substance étrangere & ennemie de la nature. Mais comme je viens de faire voir que l'abord du sang est entierement pressé dans les parties gangrenées, & que la circulation y est fort souvent intercepté, il arrive que le sang extravasé bien loin de se convertir en pus, degenere en une sanie virulente qui cause d'abord des pustules sur la peau, & qui par son acrimonie ronge les parties gangrenées & corromp insensiblement celles qui sont saines: ce qui fait que la gangrene devient si farouche qu'elle attaque même les parties qui ne souffrent aucune inflammation. Au reste la gangrene qui suit les inflammations, attaque plûtost les parties molles & fongueuses, que les autres,

comme les gencives, les levres, les parties naturelles des deux sexes, la matrice, les intestins & le cerveau. La raison est que ces parties estant fort molles & spongieuses, elles s'imbibent d'une plus grande quantité d'humeurs, outre que la pluspart n'ont point de muscles qui en puissent exprimer le sang, ce qui fait qu'il y croupit fort aisement.

En cinquiéme lieu, la gangrene survient aux ulceres, aux blessures, aux taches des scorbutiques, & à l'application des medicamens acres & corrosifs, cela arrive en deux manieres. La premiere est que la douleur qui accompagne tous ces simptomes cause souvent une grande inflammation, qui est suivie de gangrene. La deuxiéme vient de ce que le cautere actuel, le pus & la sanie qui sortent des ulceres rongeans & des taches des scorbutiques, & les medicamens acres & corrosifs cauterisent la peau & les vaisseaux, ainsi le sang n'étant plus porté dans les parties, elles perdent leur mouvement & leur vie.

Enfin tous les Autheurs admettent une cause maligne & occulte de la gangrene, c'est delà disent-ils, que provient la gangrene dans la peste, ou le charbon qui cause quelquefois dans vingt quatre heures la mortification entiere d'une partie. C'est à la même cause qu'ils attribuent la gangrene qui arrive aprés les fiévres malignes,

& quelquefois aprés la petite verole par un dépoſt qui ſe fait de la matiere de la maladie dans quelque partie. Enfin c'eſt par là qu'ils pretendent expliquer l'action des poiſons, & la morſure des animaux veneneux, qu'ils diſent cauſer la gangrene.

Mais ſans avoir recours aux qualitez malignes & occultes de la peſte, doit-on trouver étrange que les charbons cauſent la mortification dans une partie, puiſque l'humeur qui les produit eſt dans ſon dernier degré d'acreté & de corroſion? Elle ronge les chairs & cauteriſe les vaiſſeaux, donc il eſt évident qu'elle doit mortifier la partie. On peut dire la même choſe de la matiere des fiévres malignes & de la petite verole, où le ſang eſt chargé de parties acres & malignes. S'il arrive que cette acrimonie ne puiſſe pas être ſurmontée par la nature, ou par les medicamens, il s'en fait un dépoſt dans quelque partie, où les humeurs acres & corroſives ne manquent pas de ronger les chairs, de cauteriſer les vaiſſeaux, & de carier même les os, ainſi qu'on en a vû des exemples.

Je dis la même choſe des poiſons qui n'agiſſent que par leur acrimonie, dont les uns ſont acres & acides, & les autres abondent en un ſel lixiviel, mais qui produit toûjours le même effet, de la même maniere que nous le voyons arriver tous les

jours

jours par l'aplication des acides & des cauteres potentiels.

Aprés l'explication des cauſes, il faut paſſer aux ſignes & aux differences de la gangrene. A l'égard des differences, il eſt aiſé de les tirer des cauſes : je paſſe aux ſignes qui ſont d'une plus grande importance.

Les ſignes de la gangrene qui attaque les vieillards, & qui vient du defaut des eſprits, ſe connoiſſent en ce qu'ils ne reſſentent ni douleur, ni inflammation, les parties ſe flétriſſent & ſont comme privées de ſentiment & de mouvement, ce qui fait qu'ils meurent inſenſiblement.

Dans la gangrene qui ſuccede à l'hydropiſie, on ne reſſent qu'une legere douleur dans ſa naiſſance ; mais dans la ſuite les jambes s'enflamment & la douleur s'augmente.

Si la gangrene eſt cauſée de la part du froid exterieur, la douleur eſt d'abord aiguë, la partie devient rouge, livide & puis noire : Enfin les eſprits l'abandonnent, & la mortification arrive accompagnée d'un friſſon ſemblable à celui que l'on reſſent dans la fiévre quarte.

Si la gangrene eſt une ſuite de quelque compreſſion, comme des ligatures trop ſerrées, des tumeurs, des luxations & des fractures, ou d'eſtre trop long-temps couché ſur le dos, elle ſe connoît par l'engour-

gourdiſſement ou par une totale privation du ſentiment & du mouvement ſuivant que la compreſſion des vaiſſeaux eſt plus ou moins forte.

Si elle eſt cauſée par l'inflammation, la douleur & la pulſation ceſſent, la partie devient de rouge, pâle & violete, il ſe forme de petites bubes ſur la ſurface de la peau, remplies d'une eau ſalée ſemblable à du vin trouble, la chaleur s'éteint, la partie devient mollaſſe & fletrie, de maniere que ſi on la preſſe avec le doigt la marque y reſte ſans s'éfacer : enfin ſi la mortification eſt parfaite, le malade tombe dans des grandes foibleſſes accompagnées d'une fiévre ardente & maligne, du vomiſſement, & de pluſieurs autres ſimptomes qui marquent que la maſſe du ſang eſt bien opprimée & que la mort doit s'enſuivre.

La gangrene qui eſt produite par l'uſage des remedes repercuſſifs & emplaſtriques eſt accompagnée des mêmes accidens.

Les ſignes de celle qui arrive par les cauteres actuels & medicamens cauſtics ſont à peu prés les mêmes que nous avons raportés pour la gangrene qui ſuccede aux fortes compreſſions.

Quant à la gangrene qui vient de quelque malignité, comme de la morſure des animaux veneneux, outre les ſignes de mortification qui paroiſſent ſur la partie,

il s'en manifeſte pluſieurs autres comme charbon, fiévre, vomiſſement, ſyncope & phreneſie.

Les ſignes du ſphacele ne different de ceux de la gangrene, que du plus ou du moins; une partie ſphacelée eſt peſante, noire, puante & flétrie, le ſentiment eſt entierement aboli, & lorſqu'on tire la peau avec les doigts elle ſe ſepare facilement des chairs qui ſont au deſſous. Enfin de molle qu'elle eſt étant gangrenée, elle ſe deſſeche quand elle eſt entierement mortifiée.

Il faut remarquer, que ſi le mouvement reſte quelquefois dans une partie ſphacelée, comme dans le pied, cela vient de ce que les ventres des muſcles qui ne ſont point intereſſez, venant à faire leur contraction, les tendons qui ſont dans la partie mortifiée ſont obligez de ſuivre leurs mouvemens. Je paſſe à l'explication des principaux accidens.

Les puſtules qui viennent à la peau n'y arrivent qu'à cauſe que le ſang croupit & ſe caille dans les parties, & qu'il en ſort une ſeroſité acre & corroſive, qui s'inſinuant au deſſous de la peau, ſepare la cuticule & la ſouleve à peu prés comme il arrive aux brûlures.

La pulſation ceſſe dans la partie, & ſa couleur devient pâle & livide. J'ai fait voir que la pulſation ceſſoit par la compreſ-

ſion des vaiſſeaux ; il y a apparence que la couleur rouge s'évanoüit par le defaut du nouveau ſang, & celui qui croupit ſe pourrit dans la partie, lui donnant une couleur violette, ou noire, ſuivant le degré de corruption & de mortification.

Les douleurs viennent de l'irritation & de la grande impreſſion que la ſeroſité acre & maligne fait ſur les membranes & ſur les fibres nerveuſes qui ſont diſperſées dans les parties.

Les douleurs ceſſent, parce que les matieres extravaſées peſent ſur les nerfs auſſi bien que ſur les vaiſſeaux ſanguins, & bouchent entierement le paſſage aux eſprits. Nous remarquons auſſi que la douleur commence à ceſſer aprés la pulſation.

Quelques Auteurs modernes prétendent qu'il ſuffit que le mouvement du ſang dans une partie ſoit empêché pour abolir la ſenſation & le mouvement, ſans que les nerfs ſoient comprimés. Pour le prouver ils lient l'aorte deſcendante, & ils remarquent que les parties inferieures ſe trouvent privées du ſentiment & du mouvement. Mais ils ne conſiderent pas que ces parties n'étant plus arroſées ni tenduës par le ſang arteriel, il faut neceſſairement qu'elles s'affaiſſent, & qu'elles ſe deſſechent, & que les nerfs dont la ſubſtance eſt tres-molle ſoient preſſés, d'où je conclus que dans toutes les eſpeces de gan-

grenes, où le ſentiment eſt entierement perdu, les nerfs ſouffrent toûjours quelque compreſſion.

La molleſſe de la partie vient non-ſeulement de la quantité de ſeroſités, qui abreuvent les fibres, mais encore de ce que n'étant plus vivifiées par le ſang & les eſprits, elles ſe relaſchent & perdent entierement leur reſſort.

Le progrez de la gangrene vient quelquefois du ſang qui ceſſe de vivifier les parties, comme dans les vieillards: mais le plus ſouvent il vient de l'action des ſucs acides, qui rongent & détruiſent ſucceſſivement les parties voiſines. C'eſt ſans doute cette matiere maligne qui cauſe la fiévre, les défaillances, & les autres accidens qui precedent ordinairement la mort. Aprés avoir parlé des cauſes, des ſignes & des accidens de la gangrene, je viens à ſon pronoſtic & à ſa curation.

La gangrene qui attaque les vieillards, & les jambes des hydropiques, faute de chaleur naturelle, eſt toûjours mortelle: Dans cette eſpece de gangrene, où les eſprits ont abandonné leur ſujet, il ne faut point entreprendre l'operation, parce que le malade ſuccomberoit infailliblement à la violence de la douleur.

Celle qui vient dans les parties molles & delicates, principalement dans les parties internes, eſt tres-dangereuſe, & degenere

le

le plus ſouvent en ſphacele. On ſçait qu'elle ſe guerit bien plûtoſt dans les jeunes que dans les vieillards, dans les robuſtes que dans les cacochimes.

La gangrene qui eſt cauſée par un grand froid, & qui attaque ordinairement les extremités, ſe peut guerir, pourveu que la partie ne ſoit pas entierement mortifiée. On fait aprocher le malade auprés d'un feu moderé, on frotte la partie, on la met tremper dans l'eau tiede, & lorſque le grand froid diminuë, & que les eſprits commencent à ſe répandre à la ſurface, on y applique des fomentations & pluſieurs autres remedes de cette nature.

Celle qui ſuccede aux grandes inflammations, aux tumeurs, fractures, luxations, contuſions, aneuvriſmes, ereſipelles, ulceres, brulures, aux taches des ſcorbutiques, aux morſures des animaux veneneux, à l'aplication des remedes emplaſtriques, cauſtics, & cauteres actuels, & generalement à toutes les puiſſantes compreſſions, ſe peut guerir dans le commencement de ſes progrez: c'eſt ce qui nous fait conſiderer toutes ces eſpeces de gangrenes dans deux differens états, dans celui de leur naiſſance & celui de leur perfection.

Dans le premier, les bons remedes ſont capables d'étouffer & d'arreſter les progrez de cette maladie, tels ſont les profondes ſcarifications qui dégagent non ſeulement

la partie, mais encore elles donnent lieu aux remedes de penetrer & de produire un effet plus ſenſible. Si malgré tous ces ſoins la gangrene empietoit ſur les parties voiſines, il faudroit abandonner l'uſage des medicamens, & empeſcher par l'amputation du membre, que la mortification ne ſe communiquaſt à toute l'habitude du corps.

CHA-

CHAPITRE XXXVI.

De l'amputation.

IL faut d'abord remarquer que quoique la mortification ſoit dans une partie, & que l'amputation ſoit dans cette occaſion l'unique remede pour ſauver la vie d'un homme, il ne faut pas toûjours prononcer en faveur de l'operation. Si la mortification ſe mettoit par exemple à la partie ſuperieure du bras, ou de la cuiſſe, ce ſeroit la profaner que de l'entreprendre, parce qu'elle ne ſçauroit ſubſiſter proche des parties ſi importantes à la vie, ſans cauſer la perte de tout le ſujet. Quand même elle n'occuperoit que la partie inferieure des extremitez, ſi par malheur une fiévre aiguë, la ſincope & le vomiſſement qui ſont des ſimptomes mortels, accompagnoient ce cruel deſordre, & que la diſpoſition naturelle des humeurs fut entierement pervertie & depravée, l'operation dans ce malheureux trouble ne ſeroit que tres-dangereuſe & tres-prejudiciable.

Chacun ſçait qu'on pratique cette operation dans les grands fracas d'os, dans les vieilles caries & fiſtules des articles. Mais auparavant il eſt neceſſaire d'examiner la nature de la playe. Si l'os, par exemple, eſt entierement briſé, ſi les eſquilles ſont engagées & comme enfoncées dans les chairs, ou dans les tendons, ſi elles piquent quelques nerfs, ou quelques vaiſſeaux ſanguins, enſorte qu'on ne les pût remettre dans leur état naturel, il faudroit tenter l'operation : Mais ſi le deſordre n'étoit pas ſi conſiderable, que les pieces puſſent ſe reduire au niveau de l'os, qu'elles n'euſſent alteré aucune partie, ni cauſé aucune inflammation, ni douleur, on en pourroit eſperer la gueriſon par le ſecours des remedes, à moins que quelque jointure ne fût intereſſée. En un mot, je dis que toutes les playes compliquées ſont de difficile gueriſon, pour peu que la complication ſoit remarquable, & qu'il y ait d'indiſpoſition de la part du ſujet. Dans cette occaſion la douleur & l'inflammation ſont les deux accidens les plus à craindre, particulierement lorſqu'ils perſiſtent & qu'ils en produiſent d'autres plus facheux, & lorſque les accidens ſont preſſans il eſt dangereux de temporiſer, & bien ſouvent l'operation même ne les ſçauroit ſurmonter.

Quant

Quant aux vieilles caries & fiſtules, on doit obſerver les mêmes circonſtances & avoir égard à trois choſes, à la nature & à la cauſe de la maladie, à la partie qui la ſouffre, & aux ſimptomes qui ſurvienment.

Pour bien juger ſi les vieilles caries & fiſtules ſont gueriſſables, & ſi elles peuvent eſtre ſurmontées par l'uſage des remedes, il eſt neceſſaire d'examiner s'il y a long-temps qu'on les porte, la cauſe qui les a produits, & celle qui les fomente.

Si la cauſe des caries & fiſtules eſt provenuë de quelque bleſſure, contuſion, ou froiſſement, qu'il n'y ait pas long-temps que le malade en ſoit affligé, qu'elles n'alterent point les articles, & que l'humeur qui les fomente ne ſoit point maligne, les remedes peuvent terminer la gueriſon.

Mais ſi la cauſe vient de quelque tumeur écroüelleuſe, de quelque ulcere ou abcez critique, ou de la perverſion generale des humeurs, qu'elles ſoient vieilles, qu'elles ayent établi leur ſiege dans les articles, & qu'enfin la carie, la caloſité, la douleur & l'inflammation ſoient conſiderables, en un mot, que la partie ne ſoit plus en état de faire ſes fonctions ordinaires, il faut recourir à l'extirpation, pourveu que les forces du malade le permettent. Mais avant de la mettre en pratique, il faut purifier & rétablir la maſſe du ſang &

des humeurs par les remedes generaux, comme les ſudorifiques & les cardiaques.

Je n'entre point icy dans le détail des remedes que l'on employe, tant interieurement qu'exterieurement, pour empeſcher les deſordres de la gangrene, parce que j'ai été obligé d'en parler dans le Traité des playes, & comme chaque eſpece de gangrene demande des remedes particuliers & differens, il eſt de la prudence du Medecin & du Chirurgien de les ordonner, & de s'en ſervir ſuivant leurs idées & leurs connoiſſances.

Avant de ſe mettre en état d'operer il faut obſerver pluſieurs circonſtances. Si c'eſt le bras que l'on veuille amputer, on en coupe le moins que l'on peut, parce que le peu qui reſte ſert en quelque maniere aux fonctions de la vie : ſi c'eſt la jambe, quand même il n'y auroit que le pied d'intereſſé, on la doit couper à quatre travers de doigt du genoüil, preciſément au deſſous des aponeuroſes qui couvrent la rotule, à cauſe des longues ſupurations qui pourriſſent les tendons, & des autres accidens qui arrivent, & pour avoir la facilité d'en appliquer une artificielle.

Il faut remarquer qu'on n'ampute jamais une partie dans l'article, à moins que ce ne fût quelque doigt des mains, ou des pieds que la neceſſité obligeaſt d'em-

porter. Si c'eſt la cuiſſe, il en faut ôter le moins que l'on peut, la raiſon eſt que plus on en ôte la playe eſt beaucoup plus grande, la ſupuration plus longue, la gueriſon plus difficile, & par conſequent les forces du malade diminuent & s'affoibliſſent.

Aprés avoir choiſi un lieu propre, voici de qu'elle maniere on la pratique. Si c'eſt la jambe que l'on veüille couper, on met le malade ſur le bord d'un lit, à demi-renverſé, une perſonne le ſoûtient par derriere, un ſerviteur embraſſe de ſes deux mains la partie inferieure de la cuiſſe, & tire la peau en haut, un autre ſerviteur ſoutient la jambe pendant que le Chirurgien met ſous le jarret une compreſſe à pluſieurs doubles, d'une largeur proportionnée, avec une autre compreſſe aſſez large qui enveloppe toute la partie, ſur laquelle on met une ligature qu'on ſerre avec le tourniquet. Mais comme il faut extremement ſerrer pour comprimer les gros vaiſſeaux de ces parties, on peut encore ajoûter un carton ſous la ligature, afin d'épargner la douleur au malade, & d'empêcher que la peau ne ſe ride. On fait enſuite deux autres ligatures, l'une au deſſus & l'autre au deſſous: la premiere retient la peau, qu'on releve en haut, & l'autre affermit les chairs. Apres cela le Chirurgien ſe met entre les jambes

du malade, & avec un coûteau courbe qu'il tient de la main droite il fait une inciſion juſqu'à l'os, autour du membre, & du dos du coûteau il écarte le perioſte, & coupe en même temps les chairs & les membranes qui ſe rencontrent entre les deux os, de crainte de les dechirer avec la ſcie, & de reveiller de nouveaux accidens. Mais avant que de ſcier les os, on prend une bande de linge que l'on fend en deux par une de ſes extremitez, & de laquelle on ſe ſert pour relever les chairs, & avoir la liberté de ſcier les os le plus prés des chairs qu'il eſt poſſible; car comme elles ſe retirent, & qu'elles ſe conſument par la ſupuration, ſi on ne prenoit cette precaution, il reſteroit un bout d'os depoüillé de la peau & denué de chair, qui ne ſerviroit qu'à incommoder le malade.

Cela étant fait, on prend la ſcie que l'on porte obliquement ſur le tibia, qui ſert d'appui pour ſcier le peroné, qui eſt beaucoup plus foible: c'eſt ce qui oblige à le ſcier toûjours avant le tibia, pour éviter qu'il ne ſe rompe avec éclat.

Il faut obſerver que dans le temps que l'on ſcie les os, le ſerviteur doit plier un peu la jambe en dedans, afin que la ſcie paſſe avec plus de facilité. Les deux os étant ſciés, on oſte la ligature qui tenoit la peau ſujette, on fait lâcher le tourniquet

pour

pour reconnoître l'endroit où eſt l'artere qui donne le plus de ſang, on la pince avec un bec de corbin ou un inſtrument en maniere de pincette, qui a un anneau, on prend une aiguille courbe garnie d'un petit ruban de fil ciré, que l'on paſſe deux fois dans les chairs au deſſous de l'artere, enſorte qu'elle ſe trouve engagée dans l'ance de la ligature, que l'on ſerre fortement; on fait un nœud ſur l'artere, ſur ce nœud on applique une petite compreſſe que l'on affermit par deux autres nœuds, on laſche derechef le tourniquet. Si le ſang ſort de quelque autre artere avec violence, on fait encore une ligature ſemblable à la premiere.

Pour arreſter le ſang, les uns ſe ſervent du cautere actuel, les autres du bouton de vitriol briſé, que l'on met dans du coton, les autres lient l'artere ſans paſſer la ligature dans les chairs. Mais je crois que la veritable methode & la plus ſeure eſt celle que je viens de décrire. Les ligatures étant faites, on oſte le tourniquet, on plie un peu le moignon, & on tâche de le recouvrir de la peau. Si c'eſt la cuiſſe ou le bras, il ne ſuffit pas ſeulement de recouvrir le moignon de la peau, on doit encore l'aſſujettir par le moyen de quatre points d'aiguilles : ce qui ne ſe doit pas pratiquer à la jambe ny à l'avant-bras, à cauſe du genoüil & du coude qui empéchent qu'elle

qu'elle ne remonte. On applique de petites compresſes ſur les vaiſſeaux à l'endroit des ligatures, un plumaſſeau ſec ſur l'os, ou trempé dans l'eſprit de vin, pour corriger ſon alteration, & pluſieurs autres plumaſſeaux chargez de poudres aſtringentes, une petite étoupade garnie des mêmes poudres, un défenſif, une compreſſe taillée en croix de Malte, deux compreſſes longitudinales, & un circulaire, le tout ſoûtenu par le bandage circulaire & la capeline. Quelques jours aprés on ne ſe ſert plus que du circulaire. Il ne faut point charger la partie de pluſieurs compreſſes, ni appliquer aucune veſſie de porc, ni trop ſerrer les bandages: car outre que toutes ces choſes n'excitent que des obſtructions & inflammations, ſi par malheur les ligatures venoient à manquer, le malade periroit infailliblement ſans qu'on s'en aperceuſt, veu que les veſſies retiendroient tout le ſang qui s'écouleroit. Il faut prendre garde en levant l'appareil de ne pas oſter l'emplaſtre avec violence, de crainte d'arracher les ligatures. On doit avoir ſoin aprés la ſupuration de comprimer un peu le moignon par le moyen des compreſſes, pour empeſcher la generation des chairs fongueuſes & ſuperfluës qui viennent ordinairement aprés les longues ſupurations.

Ceux qui ſe ſervent du bouton de vitriol doi-

doivent preciſément l'appliquer à l'embouchure du vaiſſeau, & prendre garde qu'il ne tombe en appliquant les plumaſſeaux. Neanmoins quoique nous ayons deſaprouvé ſon uſage par pluſieurs raiſons, ceux qui s'en ſerviront ſeront obligez d'élever un peu le moignon & de tenir la main deſſus, l'eſpace de trois ou quatre heures, juſqu'à ce que le vitriol ait commencé à produire ſon effet.

Aprés l'operation il arrive ſouvent que la partie tombe dans des mouvemens convulſifs, à l'occaſion des eſprits irritez par des matieres acres, corroſives, ou vitrioliques, ou par le trouble même des eſprits dans cette partie. Car ſi nous faiſons reflection que le cerveau prepare actuellement une certaine quantité d'eſprits qui s'écoulent par les nerfs, pour ſervir aux fonctions des parties du corps, nous conviendrons que ceux qui ſont deſtinez pour les mouvemens & les ſenſations de la partie qui n'exiſte plus, & qui eſt ſeparée des autres, doivent neceſſairement refluer: c'eſt peut-eſtre ce malheureux reflux qui excite ces ſecouſſes irregulieres & ces contractions involontaires qui entrainent avec elles les arteres, & donnent lieu aux ligatures de ſe rompre, ou de s'échaper, & au ſang de ſe répandre : ce qui cauſe ſouvent la mort. C'eſt pourquoi dans

ces

ces occasions un Chirurgien ne doit pas s'arrester à chercher l'artere dans les chairs, il n'a qu'à y porter un bouton de vitriol accompagné de quelques plumasseaux trempez dans quelque eau stiptique : Voilà les mesures qu'on doit prendre dans une pareille occasion.

CHA-

CHAPITRE XXXVII.

Du Panaris.

LE Panaris eſt une tumeur tres-douloureuſe, qui vient à l'extremité du doigt, & qui eſt cauſée par l'alteration, & l'effervescence des particules bilieuſes & ſulphurées du ſang.

On en établit ordinairement deux eſpeces, dans l'une la matiere eſt nichée entre le perioſte & l'os, accompagnée d'une chaleur brulante, d'une douleur tres-aiguë, d'une pulſation profonde, d'une grande tention, & d'une fiévre ardente; & dans l'autre qui n'occupe que les chairs, on reſſent moins de chaleur, moins de douleur, une pulſation plus élevée, moins de tention, & preſque point de fiévre.

La chaleur & la douleur viennent du grand boüillonnement du ſang, & des diverſes irritations que les parties ſulphurées, qui ſe fondent & qui ſe convertiſſent en ſanie, excitent aux fibres du perioſte.

La tention n'arrive que par la fermentation des humeurs. Il eſt aiſé du compren-

prendre que lorſqu'une liqueur boüillonne elle s'eſtend davantage au long & au large, que lorſqu'elle eſt en repos, & doit par conſequent dilater & gonfler extraordinairement les vaiſſeaux qui la contiennent.

La pulſation n'eſt autre choſe qu'un ſentiment plus exquis & plus vif que nous avons du battement de l'artere de la partie enflammée, cauſée par la grande tention & l'efferveſcence du ſang.

La fiévre vient de l'agitation mutuelle des differentes parties du ſang qui s'entrechoquent par la chaleur, qui s'entrecombattent avec effort, qui ſe briſent en mille petites parcelles de differentes groſſeur & figure, qui ſont portées dans la maſſe du ſang pour produire la fiévre, & aprés ce long combat le pus ſe fait, les vaiſſeaux crévent, la matiere s'extravaſe, la tumeur devient plus molle, la fiévre & tous les autres accidens diminuent, alors on donne iſſuë au pus, par le moyen d'une inciſion que l'on fait à coſté du doigt pour éviter le tendon. On ſe ſert des remedes qu'on employe ordinairement pour les autres ulceres.

Je n'inſiſte pas davantage ſur le Panaris, il fourniroit neanmoins la matiere d'un grand diſcours : mais comme la pluſpart des Auteurs en ont dit leur ſentiment, chacun peut s'en inſtruire.

CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

De l'uſage des Ventouſes.

LA pluſpart de ceux qui pratiquent la Medecine ont coûtume d'aprouver plûtoſt l'uſage des ventouſes & des ſangſuës, que de le condamner, ſoit qu'ils ſe fondent ſur cette pretenduë attraction des anciens, ou qu'ils croyent décharger par cette voye plus promptement une partie accablée du poids de quelque matiere étrangere : Ils s'en ſervent, il eſt vrai ; mais avec peu de ſuccez. En effet, outre que cette attraction eſt une chimere, & que c'eſt la pratique la plus cruelle & la plus temeraire qu'on puiſſe s'imaginer, quelle apparence y a-t-il de ſcarifier le dos, pour diſſiper l'inflammation des yeux : de tailader les lombes pour empeſcher le progrez des fiévres malignes : de couper la peau & les chairs en vingt differens endroits, pour tirer une once ou deux du ſang ? Je ne crois pas que ceux qui ont quelque idée de la circulation du ſang, me puiſſent faire voir par experience, ny autrement, que la diviſion

viſion de quelques vaiſſeaux capillaires ſoit capable de guerir le moindre vice de la peau. Il y en a cependant qui ſoûtiennent pour authoriſer cette pratique, que les ſcarifications determinent le ſang & les eſprits à ſe porter en abondance à la partie ventouſée, & qu'en detournant ainſi les humeurs, celle qui eſt affligée ſe degage & ſe deſenflamme.

Il ſeroit à ſoûhaiter pour les partiſans de cette pratique, que l'inflamination favoriſaſt leur opinion. Car on ne ſçauroit croire que le ſang, & les eſprits accourent dans une partie en plus grande quantité que de coûtume, ſans qu'il y paroiſſe quelque inflammation, ce qui ne ſe remarque point ici; outre qu'elle n'y ſurviendroit que parce que le mouvement du ſang ſeroit interrompu par la diviſion des vaiſſeaux, comme il arrive dans toutes les playes recentes, & non point par une determination occaſionnée par la douleur.

Enfin toute la vertu qu'on attribuë aux ventouſes ne m'empeſchera point d'en deſapprouver l'uſage, & je dis qu'elles ſont non ſeulement inutiles dans pluſieurs maladies où l'on s'en ſert, mais auſſi dans le bubon venerien, & dans la morſure des animaux veneneux, puis qu'il eſt conſtant que le venin de ces animaux qui conſiſte en un acide tres-puiſſant, ſe manifeſte en un inſtant au cerveau, malgré l'influence des

eſprits;

eſprits ; & que la maſſe du ſang s'en trouve d'abord opprimée par les loix de la circulation : d'où je conclus, qu'une ſimple ſaignée, ou le moindre ſudorifique dans quelque maladie que ce puiſſe être, feront toûjours plus d'effet que toutes les ventouſes qu'on pourroit appliquer.

Il faut remarquer que dans les hemorroïdes les remedes emoliens, reſolutifs doivent eſtre preferables aux ſangſuës, qui ſont le plus ſouvent la cauſe des abcez & des fiſtules qui arrivent à l'anus, comme j'ai fait obſerver en traitant des fiſtules.

Je dirai encore par occaſion que les cauteres ne s'appliquent point ſur les parties nerveuſes, ni ſur les gros vaiſſeaux ; mais toûjours dans l'entredeux des muſcles. On frotte d'abord la partie avec un linge chaud, pour en ouvrir les pores & la rendre en quelque maniere inſenſible, on y applique une emplâtre percé au milieu, pour y mettre une pierre à cautere, que l'on écraſe & que l'on couvre d'une compreſſe & d'une petite bande.

IDE'E GENERALE DES PLAYES.

CHAPITRE I.

Qui traite des Playes des chairs faites par un inſtrument tranchant ou meurtriſſant.

POUR finir cette matiere j'ai crû qu'il falloit rapporter les obſervations les plus importantes qui regardent la gueriſon des playes, & éclaircir les principales difficultez qui embarraſſent la pluſpart des Chirurgiens dans la methode de les bien penſer, ſans laquelle on ne ſçauroit parvenir à la fin qu'on ſe propoſe.

Ceux

Ceux qui en ont traité juſqu'à preſent ſe ſont contentez de nous faire de longs diſcours ſur leurs eſpeces, differences & leurs pronoſtics, mais comme ces ſortes de diſcours inutiles ne ſervent qu'à fatiguer la memoire de ceux qui cherchent à s'inſtruire, je ne les repeteray point. Je commence premierement par les remarques les plus ſimples & les plus connuës.

Comme l'hemoragie eſt le premier & le plus dangereux ſimptome des playes, c'eſt celui que le Chirurgien doit promptement corriger, en arreſtant le ſang qui ſort des vaiſſeaux. Or le ſang s'arreſte en les bouchant; c'eſt à dire en mettant dans leurs ouvertures quelque matiere qui empêche l'épanchement de la liqueur qu'ils contiennent, ou bien en les liant ou en les comprimant. Ces deux dernieres methodes ſont les plus ſeures, vû qu'on les peut modifier ſuivant qu'on le juge à propos, ſi bien que l'intention pour laquelle on fait la ligature, ou qu'on introduit dans une playe recente du charpy, eſt d'empeſcher l'écoulement du ſang, en preſſant un peu la charpie pour obliger les parois des vaiſſeaux à s'approcher, & pour reſiſter à l'impulſion du ſang, ſans toutefois que cette compreſſion excite aucune inflammation.

Une playe ayant eſté ainſi penſée, il eſt important de prevenir l'inflammation & la

dens en ralentiſſant le mouvement du ſang qui ſe porte à la partie avec trop de precipitation, par le ſecours des repercuſſifs dont la vertu eſt aſtringente, comme ſont les bandages qui tiennent le premier rang, & dont on ſe ſert fort heureuſement, en ſerrant doucement la playe & les parties voiſines : car une mediocre compreſſion ſeroit capable d'augmenter l'inflammation. C'eſt dans cette veuë qu'on employe de prompts deffenſifs, on les appelle ainſi, parce qu'ils ſont compoſez d'une matiere deſſicative, qui ſerre inſenſiblement les poroſitez des vaiſſeaux, comme la terre ſigellée & le bol mêlez avec les blancs d'œufs, ou l'eau commune.

Il faut remarquer qu'on ne les laiſſe jamais plus de vingt-quatre heures ſur une partie, pour des raiſons que l'on rapportera dans la ſuite. On adoucit en même temps l'acrimonie du ſang, & on dégage les vaiſſeaux par la ſaignée, les lavemens & le regime de vivre.

Si le bleſſé eſt diſcret dans ſa maniere de vivre, & qu'il uſe des alimens doux & liquides, il ſouffre beaucoup moins de douleur, & ſa gueriſon eſt beaucoup plus prompte, parce que les viandes ſalées ſont capables d'épaiſſir ſon ſang & de le rendre propre à la fermentation, au lieu que les liqueurs douces par leur inſipidité diſſolvent & ſe chargent des ſels, & les

precipitent par les urines. C'eſt ainſi que l'intemperie du ſang ſe trouve corrigée, & la partie affectée ſoulagée.

Les lavemens ſont auſſi d'un grand ſecours, puiſqu'ils empêchent que les excremens ne s'échauffent, & ne ſe recuiſent dans les inteſtins, ils détrempent les matieres, ils temperent la chaleur de tous les viſceres du bas ventre, & contribuent beaucoup à la gueriſon de la playe.

Il faut remarquer que dans le temps que les repercuſſifs retiennent les parties ſalines du ſang, les plus ſubtiles & les plus agitées, elles s'aigriſſent, elles rongent les vaiſſeaux & excitent une fermentation qui eſt bien-toſt ſuivie de la fiévre. C'eſt pourquoi on ne s'en ſert que dans le premier appareil, & l'on prefere les reſolutifs qui ouvrent les pores, & qui permettent aux ſels volatiles de tranſpirer & de décharger la partie. Il eſt aiſé de voir que ſi on continuë l'uſage des repercuſſifs, les ſels qui cherchent à s'échaper ne manquent pas d'exciter l'inflammation & de corrompre le ſuc nourricier des parties en deſuniſſant les principes du ſang, qui ſont accrochés, & qui par la rencontre & le choc frequent de leurs parties changent de figure: d'où dépend la generation d'une nouvelle matiere, & tous les changemens qui lui arrivent. Si dans une pareille occaſion les reſolutifs qui donnent lieu à la tranſpira-

tion, & les digestifs qui excitent une prompte supuration, n'agissoient de concert pour dégager la partie, elle deviendroit si grosse & si enflée qu'elle tomberoit en gangrene. Les cataplâmes où entrent les huiles & les graisses, produisent à peu prés le même effet que les repercussifs, c'est pour cette raison que les bons praticiens en desaprouvent l'usage.

L'on observe dans les grandes playes que les resolutifs excitent souvent une fermentation qui augmente l'inflammation: en ce cas le cataplâme fait avec la mie de pain, le lait, le jaune d'œuf & la racine de guimauve est tres-propre.

On blâme ordinairement ceux qui laissent croupir trop long-temps le pus dans une playe, parce qu'il acquiert toûjours quelque malignité, & qu'il corrode les vaisseaux voisins, ce qui produit aussitost l'inflammation & la putrefaction: ou bien les veines s'en chargent, & le portent au cœur, d'où il se repand dans toute la masse du sang, & cause la fiévre: & suivant les differentes alterations qu'il reçoit en passant dans les parties, il s'arreste dans le foye, dans les poulmons, ou dans quelque autre partie, pour y former un abcez, comme l'on a fait remarquer dans le Chapitre des Playes de tête, au sujet du trepan. Cela nous apprend qu'on doit essuyer toute la matiere qui est dans une

playe ; & pouſſer les bourdonnets juſques dans les plus petits recoins, pour empeſcher qu'elle n'y ſejourne. Il eſt ſi vray que la maſſe du ſang ſe charge de cette matiere purulente dans le temps qu'elle croupit, que lorſqu'on ſaigne le malade on obſerve ſouvent qu'il y a du pus mêlé dans ſon ſang.

Si les bords de la playe deviennent caleux on a recours aux remedes generaux qui adouciſſent l'acrimonie du ſang, & on ſe ſert des topiques qui fondent & qui cuiſent la matiere, comme de l'emplâtre d'André de la Croix, qui attendrit les bords de la playe & du digeſtif fait avec la terebenthine, l'eſprit de vin, l'huile d'œuf & l'ariſtoloche en poudre. Si cela ne ſuffiſt pas pour emporter la caloſité, on ſcarifie legerement les bords de la playe, pour donner lieu aux remedes de penetrer & d'exciter la ſupuration.

Si la partie ſe degage par une copieuſe ſupuration, on doit preferer les compreſſes trempées dans le vin chaud aux cataplâmes, attendu qu'il fortifie la partie.

L'on remarque qu'aprés une longue ſupuration, il ſurvient toûjours des chairs baveuſes, qui ſe diſſipent quelquefois en comprimant un peu la playe. Si la compreſſion ne ſuffiſt pas, on ſe ſert de la ſabine en poudre incorporée dans le miel, ou bien on paſſe legerement par deſſus la pierre infer-

infernale. Aprés qu'elles ſont conſumées, on arreſte leur generation par le moyen de l'eau jaune qui deſſeche & qui reſſerre les extremitez des vaiſſeaux, qui auparavant avoient eſté ſi relâchées par les ſupuratifs, qu'ils avoient donné lieu au ſuc nourricier d'engendrer par ſa trop grande abondance des chairs fongueuſes.

On change ſouvent de meth ode ſuivant la diſpoſition des ſujets bleſſez. Les perſonnes, par exemple, d'un âge avancé, ou qui ſont maigres & attenuées, ont ordinairement les parties mollaſſes & fletries, en ce qu'une partie de leur chaleur eſt éteinte: en ce cas l'eau fagedenique ſeroit deſavantageuſe, parce qu'en reſſerrant trop les pores & ne permettant pas à une ſi petite chaleur de les ouvrir, la playe ſe deſſecheroit entierement. Les remedes deterſifs & vulneraires ſupléent ordinairement à ſon defaut, parce qu'ils contiennent des alkali qui détruiſent l'acide du ſang en ouvrant inſenſiblement les petites bouches des vaiſſeaux, & ſe chargent des particules ſupureuſes, leſquelles étant unies avec eux s'attachent à leurs extremitez pour engendrer une nouvelle chair. Tel eſt l'eſprit ou la decoction des plantes vulneraires, comme l'ariſtoloche, la pervanche, le ſcordium, l'abſinthe, l'angelique, la pirole, la conſolde, la ſcrophulaire, la ſanicle, la perſicaire mâle & pluſieurs autres. Ces ſimples

ſont chargez de parties alkalines, qui abſorbent l'aigre dominant, qui empêchent que la fiévre ne s'alume, & qui rendent la playe vermeille.

Nous obſervons ſuivant les degrez de corruption, que lorſque les particules ſupureuſes ne peuvent pas s'ajuſter aux extremitez des vaiſſeaux, ſans le ſecours de quelque inter-remede, on mêle avec les decoctions vulneraires des matieres qui approchent de l'onctuoſité, comme le miel roſat qui eſt merveilleux, particulierement ſi le pus eſt delié & fluide, au lieu que s'il eſt épais on diminuë de ſa quantité. S'il eſt noir & ſereux, c'eſt une marque qu'il eſt dans ſon dernier degré de corroſion. Comme dans cette alteration du ſang les vulneraires ne ſçauroient amortir les acides, on ſe ſert heureuſement de l'eſprit tiré du ſucre rouge, du vitriol de Mars & du foye d'antimoine, qui reſiſte à toutes ſortes de corruptions.

Cet eſprit eſt chargé de parties balſamiques, ſtiptiques & de ſels alkali ſulphureux. Les parties balſamiques aſſoupiſſent les vaiſſeaux par leur onctuoſité, les ſtiptiques les fortifient par leur ſtipticité, & les ſels alkali émouſſent & amortiſſent les acides les plus puiſſans par leur poroſité. Il me ſemble que cette methode de penſer eſt preferable à celle où l'on ſe ſert des graiſſes, des onguens,

des emplâtres, & des baumes ſans diſcontinuer.

Le pus pour eſtre loüable doit eſtre d'une mediocre conſiſtance, blanc & ſans mauvaiſe odeur. Il arrive ſouvent qu'en voulant détruire ſon acidité, il s'eleve une chair molaſſe, qui dépend de la grande fermentation des acides & des alkali, & lorſque cette fermentation commence à ceſſer cette chair flaſque ſe diſſipe par la ſeule compreſſion.

La pluſpart des praticiens, ſans aucune reflection, mettent d'abord en uſage l'alun; s'il n'agit pas aſſez promptement, ils ſe ſervent du precipité rouge; & ſi celui-ci n'opere pas mieux que l'autre ils en font un mélange qu'on peut appeller un corroſif diabolique, qui augmente la douleur; & qui renouvelle l'inflammation. Mais pour éviter l'impreſſion d'un ſi puiſſant corroſif, on prend de la decoction vulneraire, dans laquelle on fait diſſoudre une dragme ou deux de vitriol calciné: on conſume ainſi la chair inſenſiblement.

L'on obſerve que les chairs s'endurciſſent ſouvent, principalement quand on charge trop la partie, ou qu'on ſerre trop le bandage, parce qu'on interromp le mouvement des ſucs. C'eſt ce qu'on doit éviter dans toutes ſortes de playes. Si la chair eſt rouge & qu'elle graine bien, on ne la doit point preſſer: on introduit ſeule-

ment dans la playe du charpy trempé dans le vin chaud, ou l'eau de vie.

On ne doit jamais laver les playes, il suffit de les essuyer avec du charpy; si l'on est obligé de les seringuer, on le doit faire avec discretion, parce que l'injection fond & dissout le sang, de maniere qu'au lieu d'engendrer de belles chairs il en produit de baveuses : en ce cas le charpy trempé dans le vin chaud suffit, puisqu'il nettoye la playe en s'imbibant des impuretez qui s'y rencontrent, à moins qu'il n'y eust quelque sinus qu'on ne pût ouvrir à raison des vaisseaux, des tendons, ou de la quantité de substance qu'on seroit obligé d'emporter en faisant l'incision. On se sert pour l'ordinaire des injections, quand on ne peut pas introduire du charpy au fond du sinus.

L'on remarque presque dans toutes les playes certains endroits blancs & durs, qui ne sont autre chose que des vaisseaux limphatiques rompus, & que la pluspart des praticiens prennent pour le commencement d'une cicatrice : en ce cas l'eau de chaux est necessaire pour dessecher l'extremité du vaisseau, & dissiper les parties glutineuses de la limphe, qui produisent des champignons qui croissent pardessus ces vaisseaux.

Il est tres-important de distinguer cette marque blanche de l'extremité du nerf coupé : Car si on mettoit sur un nerf une pou-

poudre corrosive, elle exciteroit une douleur insupportable, ce qui n'arrive pas icy: outre que l'experience authorise ce fait, toutes les fois qu'on emporte une glande & un vaisseau limphatique d'un bubon venerien, il paroist le lendemain un point rond & dur, qu'on ne sçauroit consumer avec d'autres remedes qu'avec la poudre de vitriol rouge; tous les autres, comme le precipité, le mercure & l'alun agissent intilement. Mais ce qui est de plus surprenant c'est que cette poudre corrosive, qui dans mille occasions est insupportable, ne se fait pas sentir dans celle-cy.

Il faut remarquer que si quelque vaisseau limphatique s'ouvre dans le fond d'une playe, & qu'il y verse la limphe, elle ne manque pas de dégenerer en fistule: cela arrive la pluspart du temps sans que l'on s'en apperçoive. En ce cas, pour guerir la fistule, il faut ouvrir jusqu'à la glande si l'on peut, pour la detruire & en tarir la source. Si l'on craint de ne pas reussir par cette voye, on empesche le vaisseau limphatique de jetter la limphe dans le fond de la playe en dessechant son extremité, & on procure la generation des chairs le plus promptement qu'il est possible.

Si une playe est accompagnée de contusion, on se sert des resolutifs les plus puissans, comme de l'esprit de vin, des vins aromatiques, ou bien d'une lessive qui

sera décrite dans les playes d'Arquebusades.

Si la matiere ne tend point à la resolution, & qu'elle fasse des progrez, on dégage la partie par des scarifications, & on y aplique des remedes qui reveillent les parties du sang qui sont en repos, & qui les forcent à s'échaper par la transpiration, ou à rentrer dans le commerce des liqueurs. C'est la methode qu'on doit suivre dans les grandes inflammations où la gangrene survient.

Ces remedes sont la decoction des principales vulneraires que nous avons recommandé ci-devant; les teintures d'aloës, d'olibam, de myrrhe faites dans l'esprit de vin, tous les remedes où entrent les preparations de mercure, l'urine, l'eau marine, les cataplâmes faits avec les farines de lupin, de féve & de lentille; les sommitez d'absinthe & de scordium, qu'on fait cuire dans l'oxicmel simple. Voilà les principaux remedes qu'on doit employer dans les profondes scarifications. Les uns détruisent & émoussent l'acide, les autres adoucissent & corrigent l'acrimonie des sels lixiviels, les autres fortifient la partie, & contribuent tous ensemble, à retenir les parties spiritueuses qui sont prêtes à s'échaper, ou à les degager lorsqu'elles sont concentrées; & à produire une fermentation qui separe les mauvais levains, & qui ramene

la

la chaleur & les esprits dans la partie.

Si la playe est suivie d'une grande hemorragie, ou qu'il y ait quelque vaisseau considerable d'ouvert, on fait la ligature, si le lieu le permet, ou bien on y porte le bouton de vitriol, ou quelque eau stiptique comme celle que Monsieur Lemery a donnée, en y ajoûtant le vitriol romain & quelques goutes d'esprit de terebenthine.

Si l'entrée de la playe ne permet pas qu'on y introduise des bourdonnets, on la dilate, évitant les gros vaisseaux & les tendons: c'est la pratique la plus seure & la plus importante pour reussir dans tous les endroits où l'on ne sçauroit appliquer des plumasseaux: c'est qu'en découvrant le fond d'une playe, on a l'avantage de se servir des plumasseaux & de rejetter les tentes, qui ne se pratiquent qu'aux playes profondes de la poitrine & du ventre. On a la facilité d'essuyer les plus petits recoins d'une playe, de les remplir de bourdonnets, & d'empescher que la matiere ne croupisse & ne se cantonne en divers endroits, & qu'il ne se forme aucun sinus.

Je viens de faire remarquer ci-devant que les compresses multipliées, & les bandages trop serrez, sont des especes de ligatures qui arrestent le cours du sang, & qui augmentent la fluxion, & tous les autres accidens.

Une playe doit estre pensée le plus promptement que l'on peut, afin de la garantir des ravages de l'air, & d'éviter la douleur au blessé. On doit aussi avoir soin de bien nettoyer sa circonference, qui est une circonstance tres-importante, en ce que les cataplâmes & les remedes emplastriques qu'on y applique s'attachent à la peau & font une espece de croûte, qui empesche l'effet des remedes, & qui retient les parties du sang qui transpirent actuellement; au lieu que si on debarrasse la peau de cet enduit, les remedes penetrent d'abord les pores lorsqu'ils ressentent la chaleur, ils favorisent la transpiration, la partie se dégage, les accidens diminuent, & la playe se reünit avec plus de facilité.

Il faut remarquer que les emplâtres composez de graisses, de poudres & de gommes ne servent qu'à contenir l'appareil & à s'opposer à l'exaltation des sucs. C'est pour ce sujet que les fameux praticiens les condamnent.

Dans le temps que les playes commencent à se cicatriser, & que les chairs surcroissent inégalement, on permet aux chairs de croître jusqu'à ce qu'elles rempliſſent toutes les inégalitez; on les desseche en-aprés avec l'eau de chaux, ou autre chose dessicative, afin d'avoir une cicatrice gale. Si elles surmontent considerablement on passe legerement par-dessus la pierre infernale.

Je

Je joindrai encore à cette methode de penſer une playe, que la ſituation doit eſtre favorable à la circulation des humeurs, & à la pente de la matiere. Ce ſont là les principales circonſtances qu'on doit obſerver en penſant les playes des chairs où l'inflammation, l'ouverture de quelque gros vaiſſeau, la grande deperdition de ſubſtance & la contuſion ne permettent pas de pratiquer la ſuture.

CHA-

CHAPITRE II.

Des playes faites d'estoc, ou par un instrument étroit & pointu.

LES playes qui passent d'outre en outre ne sont pas si dangereuses que celles qui n'ont qu'une ouverture: elles se gueriſſent quelquefois par le secours du bandage en appliquant au dehors quelques plumasseaux trempez dans l'esprit de vin.

Si on ressent de la douleur, & que la partie s'enflamme, c'est une marque évidente qu'il y a des obstructions & des corps étrangers qui empêchent la réünion. Ce sont ces deux accidens qui nous marquent aussi la necessité qu'il y a de dilater les ouvertures pour y porter des remedes & donner plus de pente à la matiere. On y introduit ordinairement deux tampons de charpy d'une longueur & d'une groſseur proportionnées aux ouvertures. On y attache des fils, & on les trempe dans un digestif composé d'huile, d'œuf, d'esprit de vin & de terebenthine que l'on modifie, suivant les differens degrez d'inflam-

mation. Si la supuration est abondante, l'esprit de vin doit dominer : si elle est supprimée par l'inflammation, on doit corriger l'esprit de vin, en y ajoûtant plus de terebenthine.

Si le pus est loüable, & que les parties les plus intimes se reüniſſent, il faut continuer cette methode : mais s'il est noir, & que l'inflammation succede, la saignée, les lavemens reiterez, & les ptisanes rafraîchissantes & aperitives ne doivent point estre negligées. On corrige le digestif avec l'huile rosat. Les injections vulneraires animées d'eau de vie produisent dans cette occasion un effet merveilleux.

Si nonobstant toutes ces précautions l'inflammation empiete sur les parties voisines, & que la putrefaction se mette à la partie, on la doit dilater autant qu'il est necessaire pour découvrir les parties où la matiere croupit : on décharge par ce moyen la partie, on garnit tous les recoins où la matiere étoit auparavant nichée, & on va au devant de la gangrene, & de la mortification.

Au sujet de la dilatation des playes, il y en a qui pretendent que l'éponge preparée peut suppléer au defaut des incisions. J'avoüe qu'aux endroits où il ne faut pas beaucoup dilater, & où les cicatrices paroissent comme au visage, bien loin d'en condamner l'usage, je dis qu'elle est tres-

tres-neceſſaire ; mais dans toutes les autres occaſions l'inciſion eſt toûjours preferable.

Quoyqu'une playe ne penetre pas d'outre en outre, ſi la ſonde entre ſi avant qu'elle traverſe preſque la partie, il faut ſans differer faire une inciſion du côté oppoſé.

Les ſimptomes les plus frequens qui arrivent dans ces ſortes de playes ſont la fiévre & le flux de ventre, qui ſont quelquefois ſuivis de la dyſenterie.

La fiévre excite l'inflammation & arreſte la ſupuration, enſorte que la partie devient ſi tenduë & ſi enflée que la gangrene ſurvient. L'on ſçait que les differens degrez de la fiévre reglent ceux de l'inflammation, comme ceux-cy de la gangrene. La ſaignée, les lavemens, les alimens doux & liquides, les cataplâmes emoliens reſolutifs faits avec les quatre farines, le miel & les herbes emolientes boüillies dans le vin, comme mauve, guimauve, ſeneſſon, violier, parietaire, boüillon blanc, camomille, melilot, &c. Tous ces remedes, dis-je, ſont ici tres-efficaces.

Il faut remarquer que ſi on n'a ſoin de bien charger les cataplâmes, ils ſe deſſechent : ainſi au lieu d'humecter & d'amolir les fibres, ils reſſerrent les pores de même que les aſtringens, & empêchent la tranſpiration.

Si

Si malgré tous ces soins l'inflammation ne se dissipe pas, on dégage la partie par quelques legeres scarifications : si elles ne suffisent pas, on en fait d'autres plus profondes pour donner lieu aux remedes de produire un effet plus sensible.

Si la playe regne orisontalement dans les chairs, on la doit dilater : mais si elle penetre jusqu'aux parties les plus intimes, & les plus reculées, je veux dire prés des gros vaisseaux, ou des os, il faut s'en tenir aux scarifications & aux injections faites avec les plantes vulneraires, le miel, les roses communes & l'esprit de vin, parce qu'on seroit obligé par l'incision de ruiner toute une partie qu'il faudroit dans la suite amputer.

Il arrive souvent que la gangrene attaque les bords de ces sortes de playes, où l'obstruction est toûjours plus considerable. En ce cas les plumasseaux doivent estre gras & bien chargés de digestif.

Si l'inflammation ne se dissipe point par la supuration, ni par la transpiration, & que la couleur rouge de la peau ne change point, on peut employer les cataplâmes maturatifs, faits avec l'oignon de lis, l'oseille, le levain & le supuratif, pourvû que l'inflammation ne se communique point aux parties voisines.

L'on sçait que les scarifications ne se pratiquent point que lorsque la partie est extre-

me-

ment tenduë, que ſa couleur rouge ſe change en livide & plombée, & qu'il s'éleve de petites véſſies nommées phlictenes, qui témoignent le commencement de la mortification : ce qui prouve que le ferment de la gangrene eſt tres-acide & tres-malin. On ne doit pas attendre le progrez de ces petites bubes, dés que l'on voit que la playe ne ſupure point, & que la peau change de couleur, on doit ſcarifier & mettre des compreſſes ſur les parties voiſines, trempées dans le vin chaud, animé d'eſprit de vin.

La fiévre s'éteint quelquefois par les ſcarifications, parce que la matiere agitée du ferment acide a lieu de s'échaper. On diminuë ainſi l'inflammation, on procure la ſupuration, & on arreſte le progrez de la putrefaction.

Si les levres d'une playe ſont vermeilles, c'eſt une marque que les particules ſalines piquotent les membranes, & qu'elles tendent à augmenter la fluxion : alors la fiévre ſe ralume pour quelque temps, & les bords de la playe blanchiſſent & ſe deſſechent. Ce changement vient de ce que les ſucs ſalins par leur trop grand mouvement ſe détachent des ſulphureux, qu'ils irritent les fibres, & qu'ils cauſent une nouvelle obſtruction, qui rend dans la ſuite la chair flaſque & blanche.

On

On remarque ſouvent que quoique la playe ſoit prête à ſe cicatriſer, ſi la fievre s'alume, elle s'agrandit & devient plus dangereuſe qu'elle n'étoit auparavant, parce que l'inflammation fait des progrez plus conſiderables. En ce cas on doit toucher la peau qui s'eſt nouvellement formée avec l'eau de chaux, dans laquelle on diſſout du mercure ſublimé: mais ſans ſe ſervir d'aucun remede on peut la couper; car le ferment de cette membrane infecte les parties voiſines. Le baume de ſoulphre eſt tres-merveilleux dans ces occaſions, particulierement dans les petites putrefactions.

Si le flux de ventre ſurvient dans une playe charnuë, c'eſt un ſimptome tres-dangereux, puiſqu'il n'arrive que lors que les eſprits ſalins abandonnent la partie, & qu'ils rentrent dans le commerce des liqueurs. Or comme les ſels volatiles entretiennent le mouvement du ſang & des humeurs, & qu'ils ont la vertu de les diſſoudre & de les rendre fluides, on ne doit pas chercher ailleurs la cauſe de ce ſimptome. Ce flux arreſte la ſupuration, & affoiblit plus le malade que tous les autres accidens enſemble, à cauſe de la grande diſſipation d'eſprits qui ſe fait par les ſelles. Nous obſervons auſſi que la playe devient ſeche, fletrie & comme mortifiée à meſure que les eſprits l'abandonnent;

& tant plus le flux eſt grand, plus l'inflammation diminuë, plus les chairs ſe deſſechent, & plus la partie devient flaſque, aduſte & putride. On la doit fomenter avec les vins aromatiques, & empeſcher la deſunion des ſels par le moyen du baume de ſoufre. Mais dés le moment que les eſprits s'exaltent à la ſurface, le mouvement du ſang ſe ralentit, le flux de ventre ceſſe, & la playe qui auparavant eſtoit comme inanimée ſe revivifie.

On doit arreſter ce flux avec beaucoup de circonſpection : car c'eſt une marque que les ſels ſont devenus fort acres, puiſqu'ils bleſſent toutes les parties où ils font quelque ſejour. On doit toûjours l'arreſter inſenſiblement, de crainte que la ſupreſſion ſoudaine de ſon cours ne ralume la fiévre, & ne la rende plus maligne & plus pernicieuſe. Ce qui joindroit auſſi-toſt la putrefaction à l'inflammation. Le flux étant ceſſé, le malade doit eſtre nourri d'alimens doux & épaiſſiſſans.

Les remedes propres pour arreſter ce flux, ſont les lavemens faits avec le boüillon blanc, la mauve, le ſon, la laituë, le centinode, & les jaunes d'œufs. La ptiſane faite avec la bugle, la ſanicle, le citron & la regliſſe, eſt encore d'un grand ſecours.

On obſerve que ce flux arrive plus frequemment dans les grands Hôpitaux qu'ailleurs, particulierement dans les grandes

playes, parce que les bleſſez y reſpirent un air chargé de vapeurs malignes & peſtilentielles, qui cauſe non ſeulement le flux de ventre, mais tous les fâcheux accidens qui ſurviennent.

L'on remarque que les playes qui arrivent aux jambes ne ſont dangereuſes & de difficile gueriſon qu'autant que la circulation y eſt tres-lente, que leurs tendons & leurs membranes ſont tenduës, & que leurs veſſicules ſont étroites. Cette diſpoſition de parties fait que les humeurs s'y embarraſſent plus aiſément, que les dépoſts y ſont plus frequens, & qu'il n'y a que la ſeroſité qui puiſſe ſe dégager dans le temps du dépoſt, laquelle par ſon ſejour ſe convertit en une ſanie virulente qui entretient les playes de ces parties dures & caleuſes. Elles demandent auſſi des remedes capables d'emporter & de fondre la caloſité, & de détruire la ſanie, qui en eſt la principale cauſe.

Quand les playes ſont de difficile gueriſon, & comme indomptables aux remedes, c'eſt la pluſpart du temps la mauvaiſe diſpoſition du ſujet qui y contribuë. Les uns ſont naturellement mal habituez, les autres ſont atteints de quelque maladie venerienne, ou de quelque autre indiſpoſition qu'ils n'oſent declarer; les autres enfin n'obſervent aucun regime de vivre, & n'ont du penchant que pour ce qui leur eſt

con-

contraire, & capable de les échauffer & d'alterer le sang. Si dans ces sortes d'inconveniens les remedes que l'on vient de décrire ne produisent aucun effet, les cardiaques & purificatifs en favorisent la guerison, comme les aromates, les potions cordiales, toutes les preparations de mercure & d'antimoine, la theriaque, les confections, la poudre de vipere, le sel volatile de vipere, le sel volatile de corne de Cerf, & plusieurs autres remedes de cette nature, dont on se sert differemment selon les differens degrez de corruption.

C'est la pratique qu'on doit suivre dans les playes veneneuses, aprés qu'on a appliqué sur la partie tout ce qui peut resister à la mortification. Celles-cy sont plus ou moins mortelles selon que la malignité, l'activité & la penetration de l'humeur acide, en quoi consiste la nature du venin, sont plus ou moins grandes & funestes.

CHA-

CHAPITRE III.

Des Playes des Tendons.

J'Ay fait remarquer en parlant de la ſuture du tendon, que lorſqu'il étoit entierement coupé il n'arrivoit aucun accident facheux : mais qu'il ſe retiroit vers ſon principe, & qu'on eſtoit obligé d'en amolir les fibres avec des huiles tirées ſans feu, afin que la réünion en fût plus aiſée.

J'ai encore fait obſerver que la ſuture eſtant faite il eſtoit neceſſaire d'humecter le tendon avec l'huile & l'eſprit de vin ; que l'huile reſiſtoit aux impreſſions de l'air, & que l'eſprit de vin penetrant les plus petites poroſitez deſopiloit les conduits en chaſſant les matieres, & qu'on arreſtoit par ce moyen le cours des accidens, principalement de la douleur. Les ſupuratifs les doivent immediatement ſuivre, d'autant qu'ils empêchent que l'inflammation ne produiſe la matiere d'une longue ſupuration, qui pourriroit infailliblement le tendon, malgré tous les ſoins qu'on

res de playes devient caleuſe, c'eſt une marque que le ſel abonde de toutes parts, & que le depoſt ſera grand, puiſque les particules ſalines ſe condenſent dans la ſubſtance même de la partie. On ne ſe ſert icy que des digeſtifs & des baumes, qui nous conduiſent juſqu'à ce que la playe ſoit prête à ſe cicatriſer, parce qu'ils ſont capables de fondre & de diſſoudre les ſucs. C'eſt par là que nous connoiſſons que les deſſicatifs ſont nuiſibles en ce qu'ils procurent trop-toſt la cicatrice.

Il s'engendre ſouvent une chair mollaſſe & ſpongieuſe, qui menace la partie d'une grande obſtruction; alors il eſt encore neceſſaire de continuer les digeſtifs. Car les deſſicatifs engloutiſſent les parties nourricieres, & augmentent l'abondance du ſel qui produit de méchantes chairs. En ce cas le baume vert de May, qui eſt décrit dans Scroderus, eſt tres-merveilleux.

Il faut obſerver qu'un tendon peut eſtre bleſſé d'eſtoc ſans qu'il arrive aucun accident. Cela ſe remarque lorſque l'inſtrument ſe gliſſe dans l'intervalle des fibres ſans les endommager. Mais ſi par malheur il diviſe quelques fibres l'obſtruction s'enſuit, à l'occaſion de laquelle le ſuc nourricier devient corroſif, rongeant les fibres & les membranes, delà vient une obſtruction plus grande & une dou-

leur plus ſenſible, outre que les eſprits irritez par ces matieres acres augmentent l'inflammation, qui n'eſt pas d'abord conſiderable, mais perilleuſe dans la ſuite.

Pour remedier à cet inconvenient on doit ſans heſiter ouvrir les tegumens & les chairs, pour reconnoître l'endroit du tendon piqué, & adoucir l'acrimonie du ſel avec l'huile d'œuf, ou de cire, & l'eſprit de vin, ſans toutefois negliger les digeſtifs & les baumes. Si les accidens ne ceſſent point, c'eſt un ſigne que la piqueure eſt profonde, & que les medicamens ne peuvent pas penetrer: alors il faut ſeparer adroitement les fibres du tendon, ſuivant leur longueur, pour donner lieu aux parties balſamiques d'amolir les fibres, & à l'eſprit de vin de reſoudre les matieres, & de rendre la ſupuration favorable.

L'inflammation qui ſuit la piqueure d'un tendon, empiete ſouvent ſur les parties voiſines. Si par exemple le tendon du doigt eſt piqué, le poignet & le bras s'enflent de maniere qu'on eſt ſouvent obligé de les couper. Car comme le tendon & le ventre du muſcle ne comprennent qu'un faiſſeau de fibres de la même continuité, les ébranlemens, & par conſequent l'inflammation ſe communiquent, non ſeulement au ventre du muſcle, mais encore à toutes les parties voiſines. Il ne

faut pas s'étonner si ces parties ont un commerce si familier entre elles, & si elles s'entrecommuniquent leur alteration. S'il y a quelque difference entre le tendon & le ventre du muscle, elle ne consiste que dans leur tissure & dans le plus ou moins d'inflammation, de tention & de douleur.

Le remede le plus specifique pour arrester les accidens d'un tendon piqué, est de donner du jour à la playe. Si le tendon n'est recouvert que de la peau, on se sert des baumes & des digestifs: Mais s'il est profond, on y doit ajoûter l'esprit de vin. Si le depost est grand, on applique sur le tendon un petit plumasseau trempé dans l'eau de vie, pour le garantir de l'impression des matieres purulentes. A l'égard des cataplâmes, on sçait qu'on y applique les émoliens resolutifs & les defensifs, pendant les deux, ou trois premiers jours, suivant les degrez d'inflammation, ausquels on prefere ensuite les resolutifs, que l'on continuë tout le temps de la fluxion, & pendant le reste de la guerison on se peut servir de quelque emplâtre & des compresses trempées dans le vin chaud.

Si quelque tendon de la main est blessé, on met non seulement des defensifs sur la main, mais encore sur toute l'étenduë du bras. Si la piqueure est faite par un instrument quarré ou tringulaire, elle est sans doute plus à craindre que celle qui

provient d'un instrument plat ou rond, à cause du grand nombre de divisions; c'est pourquoy elle demande davantage de circonspection. Enfin si l'inflammation est grande, & qu'il y ait quelque aparence de gangrene, il en faut venir aux scarifications, & mettre en usage tout ce qui est capable de reveiller le mouvement des esprits.

CHA-

CHAPITRE IV.

Des playes des ligamens & des os.

LEs playes des ligamens ne different de celles des tendons que du plus ou moins de ſenſibilité, & quoiqu'elles ne ſoient pas ſi douloureuſes ni ſi perilleuſes, il arrive neanmoins aſſez ſouvent que la putrefaction s'y met par le ſejour que les matieres purulentes font ſur ces parties.

Si les ligamens de quelque jointure ſont bleſſez, je dis que les remedes épaiſſiſſans ſont les plus contraires: car on doit s'oppoſer par toutes ſortes de voyes à la coagulation des ſucs viſqueux & ſalins qui entretiennent ces parties, & à la formation des ganglions & des anchiloſes qui ne ſe peuvent fondre ni diſſoudre par les remedes mêmes les plus puiſſans. Si les ligamens d'une jointure ne peuvent eſtre offenſez ſans que quelque tendon reçoive quelque fâcheuſe impreſſion, il eſt aiſé de comprendre que l'inflammation empêche qu'ils n'obeiſſent au

mouvement des muſcles, & que l'humeur qui file des ligamens & des glandes ne s'entretienne dans ſa fluidité ordinaire: Et comme j'ai fait voir dans l'aneuvriſme qu'elle ſe condenſoit à la moindre chaleur par le repos de ſes parties, & qu'il ſe formoit une anchiloſe, je dis que ſa formation doit être icy beaucoup plus prompte, puiſque la chaleur eſt beaucoup plus exceſſive. Or il eſt évident qu'un enchaînement d'accidens de cette nature peuvent détruire entierement la partie. Car ſi les anchiloſes qui naiſſent autour des articles, & les ganglions qui ſe forment ſur les ligamens par l'épaiſſiſſement, & la coagulation de leur ſuc nourricier, cauſent la perte de ſon mouvement, le mélange & l'alteration de pluſieurs liqueurs, d'une nature differente, ſont bien capables de la putrefier par leur purulence & leur acidité.

L'humeur purulente la corromp & l'infecte, l'acide la piquote & la ronge, & la viſqueuſe l'obſtruë & la rend immobile; & ſi elles ſont la pluſpart du temps ſi indomptables aux remedes, c'eſt ſans doute par la contrarieté de leurs principes, qui ſe détruiſent les uns les autres dans l'action des medicamens: ce qui fait qu'on a de la peine de les ſurmonter & d'eviter que les ligamens ne ſe pourriſſent.

Nous avons fait obſerver dans l'examen des fiſtules à l'anus, que les playes des arti-

cles

eles dégeneroient souvent en fistules, parce que le suc salin y abondoit de toutes parts, & que le pus se changeoit en une sanie acre & maligne, dont les parties s'infiltroient dans les porositez des fibres nerveuses, rendant l'ulcere caleux & fistuleux. Cette humeur devient quelquefois si mordicante qu'elle détruit non seulement les tendons & les ligamens, mais encore qu'elle ronge les cartilages & carie les os.

Pour prevenir tout ce desordre on doit suivre la même methode que nous avons prescrite dans les playes des tendons, c'est à dire qu'on doit employer tout ce qui tempere, ce qui adoucit & ce qui est capable de corriger l'acrimonie des sels.

Quand la playe a supuré pendant quelques jours, & que la partie est un peu desenflée, on employe le baume composé de fiel de bœuf, d'esprit de vin & de miel rosat, qui a la vertu de dissoudre & de détacher les matieres coagulables. On previent ainsi la calosité de la playe, & tous les autres accidens. On procure ordinairement la cicatrice par des remedes humectans, parce que les dessicatifs la rendent difforme.

Les os different des tendons & des ligamens, en ce que leur tissu est plus dense, plus serré & plus compact, & qu'ils sont nourris d'un suc plus salin & plus subtil.

Si les playes qui leur arrivent sont sim-

ples, la ſeule reduction des pieces rompuës, maintenuës par le bandage, ſuffit pour les guerir.

Si les os fracturez preſſent quelque vaiſſeau ou quelque tendon, & que la contuſion ſoit conſiderable, ſi on en differe la reduction, la partie tombe en gangrene & en mortification.

Si quelques pieces d'os étoient entrées dans les chairs, de maniere qu'on ne les pût reduire, il faudroit faire une inciſion pour les tirer. Je ſçai que cela arrive rarement, & qu'il faut que les eſquilles ſoient bien embarraſſées dans les chairs pour ne les pouvoir reduire ſans inciſion.

S'ils ſont entierement briſez, & qu'il y ait quelque gros vaiſſeau d'ouvert, il faut couper le membre.

Je ne parle point ici des appareils dont on ſe ſert dans chaque eſpece de fracture. Je recommande ſeulement de ſerrer plus fortement la bande aux endroits où les os ſont caſſez, qu'aux autres, afin de les maintenir reduits, & d'empêcher que le cal ne s'engendre trop abondamment.

On ſçait que les playes compliquées comprennent les chairs & les os, & qu'elles demandent outre le bandage à dix-huit chefs, l'application de pluſieurs differens remedes. On ſe ſert dans les commencemens des cataplâmes reſolutifs pour dérober une partie de la matiere par la tranſpiration.

On

On doit éviter par toutes sortes de voyes la supuration, parce qu'on est obligé d'attendre la generation du cal & l'exfoliation de l'os, joint que la grande supuration altere l'os en tres-peu de temps.

Il est donc necessaire que les resolutifs tiennent lieu de supuratifs, & si on se sert dans les premiers jours du digestif, il faut que l'esprit de vin & le miel dominent. On applique du charpy sec sur l'os jusqu'à ce que le cal soit formé, & aprés sa generation on y met des plumasseaux trempez dans l'esprit de vin, où l'on fait dissoudre du sel armoniac & du camphre, qui est un remede de la derniere importance pour guerir l'ulcere de l'os & faciliter son exfoliation.

Il faut remarquer que jamais les chairs ne s'engendrent belles sur un os carié, ou prest a s'exfolier, elles sont toûjours fongueuses, & l'on peut dire que toutes les fois qu'elles sont de cette nature, c'est un indice certain que l'os doit necessairement se carier ou s'exfolier. Ce qui arrive ordinairement dans les longues supurations.

La formation du cal imite parfaitement bien le regime de vivre, l'on remarque qu'il croît trop abondamment, & qu'il rend la partie inegale & defectueuse lorsque les malades mangent beaucoup, & lorsqu'ils mangent peu l'on observe qu'il ne

s'en engendre pas suffisamment pour réunir la partie.

Le pronostic des playes compliquées est toûjours tres-dangereux aux personnes qui sont mal habituées, aux vieillards, aux femmes qui ne sont point reglées, & aux verolez à qui les os se carient quelquefois sans qu'il survienne aucune playe.

CHA-

CHAPITRE V.

Des playes d'arquebuſades.

LEs playes de mouſquetades ſont toûjours tres-perilleuſes, tant à raiſon du grand fracas dont elles ſont ordinairement accompagnées, que de ce que les avenuës du ſang ſont entierement bouchées.

On ſçait que les bales en paſſant dans les parties en écartent la ſubſtance & rompent les vaiſſeaux, ſans qu'il arrive aucune hemorragie, ny ſupuration avant le trois, quatre, cinq ou ſixiéme jour: l'âge, le temperament, & la nature de la partie reglent ces écoulemens. La raiſon de ce fait eſt fondée ſur la grande agitation de la bale & ſur ſa figure ronde & mouſſe. Il eſt évident qu'un corps mouſſe qui entre avec tant de force & de roideur dans les chairs, meurtrit & écraſe les vaiſſeaux, de maniere qu'il force leurs tuniques à ſe coler les unes aux autres, & à s'oppoſer entierement à l'avenuë du ſang, à moins qu'il ne rompe quelque gros

vaiſſeau, & que le ſang ne s'ouvre le paſſage par ſon impulſion. De toutes les playes qui arrivent, il ne s'en trouve point auſſi où l'obſtruction ſoit plus grande que dans celles-cy, & qui ſoient par conſequent plus ſuſceptibles d'inflammation, de corruption & de gangrene.

Elles renferment pluſieurs particularitez, auſquelles le Chirurgien doit donner toutes ſes attentions. La premiere eſt, de conſiderer ſi elles ſont dans quelques-uns des ventres, ou dans les extremitez, ſi elles ſont ſuperficielles, ou penetrantes, ſi la bale a paſſé d'outre en outre, ſi elle n'a point intereſſé en paſſant quelque partie importante à la vie : ce qui ſe connoiſt par les ſignes qui ſuccedent.

Mais ſoit qu'elle ait paſſé de part en part, ou qu'elle ait trouvé quelque obſtacle qui ſe ſoit oppoſé à ſon avenuë, on ſçait que ces ſortes de playes ſont preſque toûjours accompagnées d'accidens fâcheux & preſſans, comme ruption de vaiſſeau, fracture d'os, ou fracas de moindre conſequence.

Si l'entrée de la playe eſt d'une figure ronde, & qu'elle ſe ſoit retrecie par la fluxion, la premiere intention à laquelle on doit ſatisfaire, eſt de la dilater. On excite par ce moyen la ſupuration, on procure une cicatrice plus égale, on décharge la par-

partie en laiſſant ſaigner la playe autant qu'on le juge à propos, & on previent les accidens. Mais auparavant il eſt important de tirer la bale, ſi l'on peut, puiſque c'eſt ſon progrez qui marque & qui determine le lieu qu'il faut dilater. Si on ne peut pas ſuivre la route qu'elle a priſe ſans faire une inciſion, on doit mettre le malade dans la même poſture où il eſtoit quand il a eſté bleſſé, afin que l'on puiſſe ſuivre plus aiſement le chemin que la bale a frayé, & reconnoiſtre le lieu où elle s'eſt arrêtée. On dilate en ſuite la playe, ſous deux circonſtances. La premiere eſt qu'on doit éviter les gros vaiſſeaux; Et la deuxiéme, qu'on ne doit point découvrir les tendons des jointures ſans neceſſité.

Si quelque corps étranger eſt engagé prés des gros vaiſſeaux, ou dans l'entre-deux des muſcles, en ſorte qu'on ne le pût tirer qu'avec peine & ſans cauſer quelque deſordre, on le doit laiſſer dans la partie, pourvû que le malade n'en ſoit pas beaucoup incommodé. S'il eſt dans quelques-uns des ventres, on doit l'abandonner aux ſoins de la nature. S'il eſt entré dans la ſubſtance de l'os, on doit l'ébranler pour le tirer avec plus de facilité, parce que l'os ſe carieroit & ſe pourriroit infailliblement dans la ſuite. S'il eſt dans les parties nerveuſes, comme dans les arti-

articles, il faut abſolument en faciliter l'iſſuë, particulierement lorſqu'il eſt d'une figure pointuë, & d'une matiere corruptible; car alors on doit non ſeulement le tirer des parties nerveuſes, mais encore de quelque endroit que ce ſoit.

On oſte les corps eſtrangers par attraction, ou par impulſion avec la main, les inſtrumens, ou les medicamens, ſuivant le lieu qu'ils occupent. Si par exemple une bale avoit paſſé au delà des gros vaiſſeaux, on ſeroit obligé de la tirer par la partie oppoſée. Mais ſi elle eſtoit arreſtée dans les parties qui ſont au deçà, il faudroit la tirer par ſon entrée.

Cette regle generale a neanmoins ſes exceptions : car ſi quelque corps étranger pouſſé ſur le carpe, ou ſur le tarſe du dehors au dedans, avoit paſſé le détroit des os, ce ſeroit une grande temerité d'inciſer les tendons flechiſſeurs des doigts pour lui ouvrir le paſſage par la partie oppoſée. En ce cas, on le doit tirer par la même route qu'il eſt entré.

Si la bale a ruiné une jointure, il faut couper la partie, veu que les ligamens & les os étant entierement fracaſſez, & leurs eſquilles irritant les tendons, il arrive que la gangrene s'empare auſſi-toſt de la partie.

Si l'os de la cuiſſe ou du bras eſt rompu, on dilate la playe autant qu'on le juge

à propos, & on avance la ſupuration pour avoir la liberté de tirer quelques pieces d'os ſeparées, s'il y en a. Au reſte on ſuit la meſme methode que dans les autres playes compliquées.

Si quelques vaiſſeaux ſont ouverts, comme les vaiſſeaux ſouclaviers, on fait la ligature, & s'il ſe répand du ſang ſur le diaphragme, il en faut venir à l'operation de l'empyéme.

Si la bale a emporté une grande partie de l'os, comme l'on ne ſçauroit couper à proportion autant de chair qu'il y a de la ſubſtance de l'os perduë, pour y porter des remedes, il arrive que la chair qui croît par-deſſus devient caleuſe, & quelquefois oſſeuſe, d'autant que le ſuc ſalin qui enfile cette route l'endurcit peu à peu.

Si le tronc de quelque gros vaiſſeau eſt ouvert, on eſt ſouvent obligé d'amputer le membre, parce que la partie qui ne reçoit plus de ſang pour ſa nourriture, tombe en gangrene.

Si la playe eſt ſeulement dans les chairs, on la peut baſſiner dés le premier appareil avec l'eau de vie, on en imbibe les plumaſſeaux, & on enveloppe la partie avec des compreſſes trempées dans le vin chaud que l'on anime avec l'eſprit de vin.

Les principaux accidens qui accompagnent

nent les playes de mouſquetades, ſont le gonflement, la putrefaction & l'hemorragie. Pour diſſiper le gonflement, on ſe ſert heureuſement des eaux vulneraires, mêlées avec l'eſprit de vin, ou des cataplâmes compoſez avec l'urine, la farine de ſeigle, le miel commun & l'infuſion de roſes, ou bien des leſſives faites avec les cendres de ſerment, dans leſquelles on ajoûte le ſel armoniac & l'eau de vie. Si le gonflement n'eſt pas grand, la ſupuration ſuffit pour déſenfler la partie : s'il eſt accompagné de dureté, on fait quelques legeres ſcarifications.

Pour exciter la ſupuration de ces ſortes de playes, on ſe ſert fort à propos du digeſtif compoſé avec le baſilicum, le baume d'Arcæus, l'huile d'œuf & l'eſprit de vin. Si la corruption s'y met, on y ajoûte la theriaque, la myrrhe, l'aloës, le ſel armoniac, l'huile d'abſinthe ou d'anet. On les anime d'autant plus que l'on craint la corruption.

Si la putrefaction arrive à une partie charnuë & ſpongieuſe, on diſſout l'egiptiac dans l'eſprit de vin, & on les mêle avec le digeſtif. Car comme l'égiptiac eſt entierement deſſicatif, ſi on l'employoit aux playes des parties nerveuſes, qui ont coûtume de ſe deſſecher, il diſſiperoit le peu d'humidité qu'on y remarque. Si on ſe ſert des in-

je-

jections, on prefere les deux ariſtoloches boüillies dans le vin blanc, où l'on diſſout le ſucre candi, le camphre, la myrrhe & la theriaque.

Il faut remarquer que les injections auſſi bien que les autres remedes, doivent eſtre menagées avec prudence ſuivant les parties où l'on s'en ſert. Si on pouſſoit par exemple dans la poitrine d'un empyque une liqueur amere & piquante, elle irriteroit les parties de maniere qu'elle augmenteroit les accidens. On employe tres-utilement dans une pareille occaſion la decoction d'orge, d'aigremoine, d'abſinthe, de petite centaurée, de plantain & d'ariſtoloche, dans laquelle on ajoute du miel roſat. Si cette decoction a beſoin d'eſtre fortifiée, on fait cuire ces plantes dans le vin blanc, ou l'eau de vie.

La teinture de perſicaria maculata, faite avec le vin blanc, reſiſte encore puiſſamment à la corruption. Si on veut la rendre plus forte, on fait diſſoudre la myrrhe, l'aloës & le ſel armoniac dans l'eau de vie, & on en fait un mélange. La diſſolution du ſel armoniac dans l'eſprit de vin produit le même effet; & pour empêcher qu'il ne s'engendre une nouvelle corruption, on entoure l'appareil d'eſprit de vin camphré. La diſſolution d'un gros de ſublimé corroſif, ou d'arſenic dans un demi-ſeptier d'eſprit de vin, eſt mer-

vieil-

veilleuſe dans les grandes putrefactions: ou bien celle d'une once de mercure dans deux onces d'eau forte, que l'on mêle avec l'eau de chaux ou l'eau de vie.

On ſe ſert encore fort heureuſement dans ces occaſions de la diſſolution de la pierre à cautere dans l'eau de vie, que l'on mêle avec une meſme quantité d'eau de vie camphrée. Toutes ces diſſolutions ſont non ſeulement capables de détacher les chairs pourries & mortifiées, mais encore d'emporter la carie des os.

Aprés l'effet de tous ces remedes on met en uſage les decoctions déterſives faites avec les roſes rouges, la grande conſolde, la quinte-feüille, le plantain, l'aigremoine, l'ortie, la pimprenelle, la pervanche, le mille-pertuis, la graine de pourpier, de plantain & de pavot; dont on ſeringue legerement la playe pour détacher le reſte des impuretez qui s'y rencontrent.

Quand on employe les deterſifs on joint ordinairement les mondificatifs aux ſupuratifs, comme la terebenthine, le mondificatif d'ache, le baume d'Arcæus & l'huile d'hypericum.

Si la playe a long-temps ſupuré, & que les chairs qui ſe renouvellent ſoient baveuſes, on les conſume en mettant quelques gouttes d'eſprit de ſoufre dans le mondificatif. Si c'eſt la grande humidité de la partie qui engendre ces méchantes chairs, on aban-

donne le mondificatif, auquel on prefere l'eau allumineuſe, ou l'eau fagedenique, ou la decoction des plantes vulneraires faite avec l'eau de chaux, ou enfin le baume d'Arcæus, chargé de myrrhe & de bol fin bien pulveriſés.

FIN.

FIN.